

M

Le
vidéaste
est exposé
à Venise

ARTHUR

JAJA

L'artiste qui sublime
la réalité afro-américaine





CHANEL

CARTE BLANCHE À

Lorna Simpson

Exposée à Venise à la Pointe de la Douane, l'espace de la Collection Pinault, l'artiste interroge la représentation des femmes afro-américaines. Elle propose, dans "M", jusqu'à la fin mai, un photocollage mêlant images d'archives, coupures de presse, dessin et à-plats de couleurs.



«Unanswerable» (détail), 2018.



GAS

B I J O U X



par Marie-Pierre Lannelongue

C'EST UNE ŒUVRE unique. Et un choc immense. «Le *Guernica* de l'ère numérique», a titré *Le New York Times*. *Love Is the Message, the Message Is Death* («l'amour est le message, le message est la mort») est une vidéo de sept minutes réalisée il y a pile dix ans par l'artiste afro-américain Arthur Jafa. Violences policières, exploits sportifs, gospels, Ku Klux Klan, drogue, crooneurs, enfants perdus et discours de Barack Obama : ce montage d'extraits de films, de clips et de reportages issus de journaux télévisés balaie toute l'histoire des Noirs américains et leur place dans la culture états-unienne. Il dit leur grandeur et leur souffrance. Il dit les discriminations raciales et les difficultés socio-économiques. Il dit que l'Amérique ne serait pas l'Amérique sans elles ni eux. Mais que le pays use aujourd'hui, à l'égard de cette communauté, du même mépris et de la même violence qu'à ses origines. Quand les Noirs étaient les esclaves des Blancs.

Pourtant, l'œuvre de Jafa est forte et fière. D'une violence sourde et déterminée qui jamais ne fait des uns les victimes des autres. Projetée sur d'immenses écrans dans les institutions culturelles du monde entier, portée par le superbe *Ultralight Beam* de Kanye West (avant que ce dernier ne devienne un illuminé antisémite aux sympathies nazies affichées), *Love Is the Message, the Message Is Death* obsède celles et ceux qui ont eu la chance de la voir. Il n'est pas rare que les spectateurs enchaînent les projections. Ou reviennent plusieurs fois.

Elle est, de fait, bien plus efficace que beaucoup de slogans ou de textes politiques. Et c'est ainsi que Jafa – 65 ans, un statut et une stature de superstar de l'art contemporain – l'a voulu. Il l'explique à Clément Ghys, journaliste à *M Le Magazine du Monde*, qui l'a

rencontré dans son atelier de Los Angeles en février, à la veille d'une grande exposition présentée jusqu'à l'automne à la Fondation Prada de Venise, en marge de la Biennale, en dialogue avec un autre géant, le peintre américain Richard Prince. La vidéo y sera évidemment présentée. Clément Ghys fait ici l'excellent portrait d'un homme qui a réellement démarré sa carrière d'artiste à 55 ans, avec *Love Is the Message*. Avant, il avait beaucoup tâtonné, s'était cherché et avait plusieurs fois flirté avec le désespoir. Manquait-il profondément de confiance en lui ? Ou était-il si ambitieux que rien de ce qu'il pouvait faire ne trouvait grâce à ses yeux ? A-t-il été victime du racisme du milieu de l'art, qui n'accorde de considération aux artistes noirs que depuis très peu de temps ? Il en a, en tout cas, terminé aujourd'hui avec les doutes et trimballe sa haute silhouette – et une légère morgue – des défilés de mode aux coteries des richissimes collectionneurs, François Pinault ou Maja Hoffmann.

Il n'en reste pas moins radical et difficile. Il corrige son interlocuteur, lui fait préciser ses questions, fustige la bonne conscience des Blancs qui, désormais, s'entichent de diversité. Quoi qu'il en soit, si vous n'avez pas la possibilité de vous rendre à Venise dans les mois qui viennent, nous ne saurions que trop vous conseiller de guetter les endroits où *Love Is the Message* ne manquera pas d'être présentée. La vidéo a fait le tour du monde et continuera sans doute de le faire dans les années qui viennent. Car ce fameux « message » est plus que jamais important dans un monde gagné par l'intolérance et le racisme le plus décomplexé. Partout ! Tout le temps ! Et singulièrement dans les États-Unis du président Donald Trump. À propos de la politique menée par ce dernier, il assène : « *Quand cela arrive aux Blancs, c'est une dystopie. Pour nous, c'est simplement la réalité* ». (M)

N°

763

AU PROGRAMME



Area View 360° Volkswagen
Vision panoramique

On n'a rien inventé.

Les technologies d'aide à la conduite ne dispensent pas le conducteur d'être vigilant. En option selon les modèles et les finitions. Plus d'informations sur volkswagen.fr
SAS Volkswagen Group France, RCS Soissons 832 277 370.

Pour les trajets courts, privilégiez la marche ou le vélo #SeDéplacerMoinsPolluer

LA SEMAINE

- 11** ON NE L'AVAIT PAS VU VENIR
"Pourquoi pas pilote ? Je ne monterais pas dans un avion dont le pilote est une IA"
- 14** En Bretagne, la guerre scolaire s'invite au conseil municipal
- 16** LES LETTRES D'OLGA ET DE SASHA
"La question n'est peut-être pas combien d'armes circulent, mais dans quel état sont ceux qui les tiennent"
- 18** En Suède, les étrangers dissuadés de se mobiliser pour le climat
- 20** Le rêve en CinémaScope de l'Occitanie
- 22** IL S'EST FAIT REMARQUER
Paul Seixas, coureur cycliste français
- 23** LA PREMIÈRE FOIS QUE "LE MONDE" A ÉCRIT...
Claude Guéant

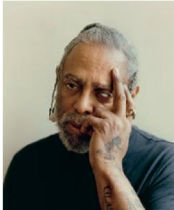
LE MAGAZINE

- 24** ARTHUR JAJA, ÉLOQUENT VIDÉASTE DE LA CONDITION AFRO-AMÉRICAINE En 2016, le monde de l'art et le public découvraient ses montages de vidéos. L'artiste de 65 ans, dont les œuvres offrent un récit poignant de l'histoire des Afro-Américains, est exposé à Venise à partir du 9 mai.
- 32** LA FRANÇAISE QUI MURMURE À L'OREILLE DU PATRON DE L'EXTRÊME DROITE BRITANNIQUE Quadragénaire inconnue dans l'Hexagone, Laure Ferrari est la compagne et conseillère de l'ombre du leader de Reform UK, Nigel Farage. Le parti d'extrême droite est en tête des sondages des élections locales du 7 mai outre-Manche.
- 36** LE JOUR OÙ LE LYONNAIS A PRIS FEU Le 5 mai 1996, un incendie ravageait le siège parisien de la banque publique, alors en pleine tourmente judiciaire. Trente ans après, anciens dirigeants, magistrats et politiques se souviennent de l'événement, dont l'origine exacte n'a jamais pu être établie.
- 40** PORTFOLIO VOYAGE EN TERRE INCONNUE Des espèces non indigènes aux glaciers qui reculent, les images en noir et blanc de Grégoire Eloy documentent un monde en perpétuelle mutation. Des clichés entre art et science exposés à la Villa Pérochon, à Niort.

LE GOÛT

- 48** MODE Solaires de minuit
- 58** Paris, capitale du sushi haute couture
- 62** EST-CE BIEN RAISONNABLE DE... Porter ses lunettes de soleil en permanence ?
- 63** FÉTICHE Paire des airs
- 64** BELLES FEUILLES Anatomie d'un nuage
- 65** VARIATIONS Carte blanche
- 66** À Roubaix, l'école qui répare
- 69** TÊTE CHERCHEUSE Maiada El Khalifa, le parfum du pays perdu
- 70** EXERCICE DE STYLE Vol de jour
- 74** BULLE D'AIR À Hyères, un doux exil dans la presqu'île
- 80** À VOIR ET À MANGER Steak poêlé, avec brocoli et pesto
- 82** SERVICE GAGNANT Le photophore
- 83** TOUR DE TABLE Un balcon sur la Méditerranée en bord de Seine
- 84** EMPREINTE VÉGÉTALE Le grand mauve
- 86** VOIR, ÉCOUTER, PARTAGER
- 88** L'INVITÉ DU PODCAST Arthur Teboul, chanteur et parolier du groupe Feu ! Chatterton
- 89** JEUX
- 90** UNE HISTOIRE DE... Grand départ

La couverture a été réalisée par Keith Oshino pour «N Le magazine du Monde».





M LE MAGAZINE DU MONDE

LE MONDE
67-69 AVENUE PIERRE MENDES-FRANCE
75013 PARIS. +33(0)1 57 28 20 00

DIRECTRICE ADJOINTE DE LA RÉDACTION
Marie-Pierre Lannelongue

DIRECTEUR DE LA CRÉATION
Jean-Baptiste Talbourdet-Napoleone

RÉDACTION EN CHEF ADJOINTE
Hélène Jouan, Dominique Perrin, Caroline Rousseau.

RÉDACTION
Samuel Blumenfeld, Yann Bouchez, Zineb Dryef, Olivier Faye,
Clément Ghys, Lucas Minisini et Henri Seckel. Avec Gaspard Dhellemmes,
Sabine Maida (chef de adjointe Lifestyle, beauté, "Le Goût de M").
Avec Aude Goullioud. Fiona Khalifa (coordinatrice Mode).
Maud Gabrielson (rédactrice mode et horlogerie). Avec Laëtitia Leporcq.
CHRONIQUEURS Marc Beaugé, Guillemette Faure
ASSISTANTES Aurora Salcedo, Marie-France Willaume (service photo).

DÉPARTEMENT VISUEL
PHOTO Lucy Conticello et Laurence Lagrange (direction),
Hélène Bénard-Chizari et Federica Rossi. Avec Julia Denat,
Moulaye Diarra et Lily Martens.
PRODUCTION CRÉATIVE Pauline Auzou
RÉSEAUX SOCIAUX Ronan Deshaies. Avec Angèle Marrey.
GRAPHISME Camille Durand (directeur artistique), Guillaume Letellier,
Audrey Ravelli (chef de studio) et Marielle Vandamme. Avec Margot Minell.
PHOTOGRAVURE Fadi Fayed et Laure Maestracci.
Avec Amankai Araya et Hugo Lefilleul.

ÉDITION
Céline Mordant (chefs d'édition), Pauline Feuillâtre, Stéphanie Grin
et Paula Ravaux (chefs d'adjointes). Geneviève Caux, Sébastien
Jenvrin, Joël Métraud et Agnès Rastouil (responsable édition technique).
Avec BertrandCazanave, Adèle Lebrun, Fabrice Ménaphron, Élodie
Ratsimbazafy et Frédéric Valion.

RÉVISION Jean-Luc Favreau (chef de section) et Arno Dubois.
Avec Hélène Frédéric et Rachel Teyssandier

PRÉSIDENT DU DIRECTOIRE,
DIRECTEUR DE LA PUBLICATION
Louis Dreyfus

DIRECTEUR DU "MONDE",
DIRECTEUR DÉLÉGUÉ DE LA PUBLICATION, MÈMBRE DU DIRECTOIRE
Jérôme Fenoglio

DIRECTRICE DE LA RÉDACTION
Caroline Monnot

DIRECTRICE ADJOINTE DE LA RÉDACTION
Grégoire Allix, Emmanuelle Chevallereau, Geoffrey Clavel, Alexis Delcambre,
Anne Eveno, Charles-Henry Groult, Benoît Hopquin et Cédric Pietralunga.

DIRECTRICE ÉDITORIALE
Sylvie Kauffmann

DIRECTRICE DÉLÉGUÉE
AU DÉVELOPPEMENT DES SERVICES ABONNÉS
Françoise Tovo

DIRECTEUR DÉLÉGUÉ AUX RELATIONS AVEC LES LECTEURS
Gilles Van Kote

DIRECTRICE DES RESSOURCES HUMAINES
Isabelle Caroff

SECRETAIRES GÉNÉRAL DE LA RÉDACTION
Sébastien Carganico

Rédaction en chef : Laurent Borredon, Emmanuel Davidenkoff (événements), Michel Guerrin, Enora Olivier, Philippe Ricard, Alain Salles (Débats et Idées) / Documentation: Muriel Godeau (chef de service) et Vincent Nouvet / Infographie: Le Monde / Directeur de la diffusion et de la production: Xavier Loth / Directrice de fabrication: Nathalie Commesau, Alex Monnet (fabricant) / Directrice des ventes : Sabine Gude / Responsable commerciale international: Saveria Colosimo Morin / Adjoint à la direction des ventes: Romain Gataziano / Responsable de la logistique: Philippe Basmaillaud / Modification de service, réservations pour marchands de journaux: 0 805 05 01 47 / Responsable informatique éditoriale: Emmanuel Griveau / Adjoint: Marc Mélaime / Informatique éditoriale: Toufic Bourdache, Christian Clerc, Igor Flamain, Aurélie Peloux, Ky Rattanaxai, Matteo Santeramo, Emanuel Santos, Thierry Seillem / Directeur des abonnements: Lou Grasses / Abonnements: abjournalpapier@lemonde.fr, de France 03 28 25 71 71, de l'étranger +33 3 28 25 71 71 / Directrice de la communication: Adeline Krug Donat (krugdonat@lemonde.fr), Communication et relations médias : Marianne Brédard, Emilie Sola, Anne-Laure Simonian et Elisabeth Tretack / Directeur de la diversification: Annaud Audron (audron@lemonde.fr) / PUBLICITÉ, Directrice générale: Elisabeth Ciadella / Directrice déléguée, directrice de marque M Le magazine du Monde: Valérie Lafont / Directeur délégué au digital: Martin Clamart / Directeur délégué, pôle opérations spéciales: Stevee Dablin. Joindre les équipes M Publicité par mail: prenom.nom@publicite.fr / 67-69 avenue Pierre Mendès-France, 75013 Paris. Tél.: 01-57-28-20-00 / Courriel des lecteurs: mediateur@lemonde.fr / Courriel des abonnements: abjournalpapier@lemonde.fr / M Le magazine du Monde est édité par la Société éditrice du Monde (SEM), Maury imprimen France: Maury imprimen France, A. 45330, Les Herbiers. À ce numéro, sont joints des encarts « Le Monde » destinés à la vente au numéro France métropolitaine, poids: 4,2 grammes. Origine du papier : Norvège. Taux de fibres recyclées : 0%. Ce magazine est imprimé chez Maury certifié PEFC. Eutrophication : PTo = 0,010kg/tonne de papier. Dépot légal à parution. ISSN 0365-0307 Commission paritaire 0727 © 19975. Agrément CIPAA : 2002 c 19175. Distribution France Messagerie. À ce numéro sont joints des encarts « Le Monde » destinés à la vente au numéro France métropolitaine, poids: 4,2 grammes.





1



2



3



4



5



6



7



8

1. CLÉMENT GHYS est journaliste à *M Le magazine du Monde*. Il a rencontré le plasticien Arthur Jafa, dans son studio de Los Angeles puis à Paris. « *Au cours des dix dernières années, depuis le succès de sa vidéo Love Is the Message, the Message Is Death [2016], il est devenu un vidéaste reconnu. Avant cela, son parcours est mystérieux. Lui-même est un personnage étonnant, exigeant et doté autant de l'aura d'un penseur que de celle d'un artiste contemporain.* » P. 24

2. KEITH OSHIRO est un photographe nippo-américain né à Los Angeles qui vit actuellement à Brooklyn. Privilégiant l'authenticité, il crée des images à la fois profondes et tangibles à l'ère du numérique. Son objectif premier : mettre en valeur les individus et leurs identités. Pour ce numéro, il signe les clichés de l'artiste américain Arthur Jafa. P. 24

3. OLIVIER FAYE, journaliste à *M*, dresse cette semaine le portrait de Laure Ferrari, la compagne du leader de l'extrême droite britannique Nigel Farage, favori des sondages outre-Manche. « *Beaucoup ignorent que cette Française, qui a mené une brève carrière politique dans l'Hexagone, joue un rôle de conseillère de l'ombre auprès de l'ancien héraut du Brexit. Je suis allé la rencontrer à Clacton-on-Sea, dans la circonscription de Farage, pour qu'elle me raconte son parcours, celui d'un rouage des extrêmes droites internationales.* » P. 32

4. LAUREN FLEISHMAN est une photographe américaine installée à Londres. Son travail explore les relations humaines. Elle enseigne aussi la photographie à l'université. Dans ce numéro, elle est l'auteur des portraits de Laure Ferrari, la compagne et collaboratrice de Nigel Farage. P. 32

5. MICHAËL MOREAU est journaliste et auteur de livres sur les coulisses du pouvoir (*Sa Majesté nomme. Enquête sur un pouvoir présidentiel exorbitant*, Robert Laffont, 2026). Cette semaine, il revient sur le spectaculaire incendie du siège parisien du Crédit lyonnais, le 5 mai 1996. « *Le feu qui ravageait ce bâtiment légendaire du boulevard des Italiens avait la force d'un symbole : c'était en plein scandale du Crédit lyonnais, empêtré dans les affaires financières et luttant contre sa faillite. J'ai voulu retrouver les acteurs de cette époque.* » P. 36

6. CÉLIA MOUTAWAHID est une styliste installée à Paris et issue d'un milieu multiculturel, passionnée par les voyages et les costumes. Elle signe le stylisme de la série mode sur les soires. « *C'est Ronan [Gallagher] qui a proposé cette idée d'ambiance nightclub. À contre-courant de ce qu'on attend d'une série sur des lunettes de soleil. Nous avons pensé à une histoire archive, comme quand on ouvre un album photo et qu'on tombe sur des moments de jeunesse, les images d'une soirée en club ou d'un bal de fin d'année... On porte des lunettes pour cacher sa maladresse ou pour affirmer son style et se montrer. C'est joyeux, régressif et nostalgique, et toujours saturé de couleurs et de formes abstraites.* » P. 48

7. RONAN GALLAGHER est un photographe installé à Barcelone, dont le travail se caractérise par un regard aiguisé et une grande générosité d'esprit. Originaire d'Irlande, il est reconnu pour sa photographie documentaire, souvent centrée sur la poésie du quotidien d'un lieu particulier. Ses images de mode sont empreintes d'humour, d'audace, de grandeur et de sensualité. Pour ce numéro, il a photographié des clubbeurs à lunettes noires. « *L'idée de cette séance m'est venue en repensant aux photos de boîtes de nuit prises par Tom Wood dans les années 1970 et 1980. J'ai toujours adoré la spontanéité et l'authenticité de ces images : des gens qui traînent, saisis sur le vif, un peu chaotiques mais tellement vivants.* » P. 48

8. CHIHIRO MASUI, écrivaine et journaliste japonaise, est l'auteur d'une trentaine de livres de gastronomie. Pour *M*, elle analyse l'émergence du sushi de luxe à Paris. « *J'ai longtemps pensé qu'un bon sushi était géographiquement et culturellement impossible ailleurs qu'au Japon, qui est un archipel riche en poissons, où la viande a été interdite pendant mille deux cents ans. L'appropriation culturelle est un sujet d'actualité, mais le sushi a été plus qu'approprié, il appartient désormais au monde ! En quelques années, sa version de luxe est devenue, à Paris, la seule cuisine étrangère aussi chère que la gastronomie française. Je ne sais toujours pas s'il est vraiment bon, mais je le trouve follement intéressant.* » P. 58

“Pourquoi pas pilote ? Je ne monterais pas dans un avion dont le pilote est une IA.”

Dans sa chronique, Guillemette Faure met en lumière les transformations invisibles de notre époque. Cette semaine, les parents perturbés face à l'orientation scolaire de leurs enfants à l'heure de l'intelligence artificielle.

IL Y AVAIT la voie royale. Les stages de codage dès la maternelle. L'option mandarin en CM2. Des maths sous perfusion à partir du lycée. Un passage éclair en cabinet de conseil à la fin des études, histoire d'apprendre à faire des *slides*. L'intelligence artificielle (IA) est en train de rebattre les cartes des stratégies parentales. Voilà les éleveurs de champions perplexes quant à la meilleure manière de mettre leur progéniture à l'abri des secousses à venir.

C'EST ARRIVÉ PRÈS DE CHEZ NOUS

C'est un avocat qui déconseille les études de droit à sa fille, convaincu que les postes de débutant sont appelés à disparaître; un médecin qui explique que les études de médecine n'ont plus d'intérêt parce que « l'IA va tout remplacer »; une mère perdue quand son fils, en études de sciences informatiques, refuse de se projeter professionnellement, « parce que dans deux ans tout aura changé ». Certains parents, qui auraient autrefois été soulagés de voir leurs enfants viser des grandes entreprises, s'en inquiètent désormais (« Ils vivent tout le monde »). D'autres applaudissent aux vocations de plombier,

de sage-femme, de masseur ou de n'importe quel métier qui demande d'être habile de ses mains, l'IA ayant encore quelques lacunes en la matière. À défaut de savoir quoi viser, on commence au moins à savoir quoi éviter.

ON AURAIT DÛ S'EN DOUTER

En gardant un œil sur la Silicon Valley, on avait déjà un aperçu des stratégies éducatives des pionniers de la tech. Entre l'école Waldorf sans écrans de Palo Alto, où l'on apprend à tricoter des chaussettes et à faire du pain, celle qu'Elon Musk avait créée pour ses enfants et ses collègues de SpaceX avec maths et physique à gogo mais ni sport ni langues étrangères, et les injonctions de Jack Ma, le fondateur chinois d'Alibaba, estimant que « nous devrions apprendre à nos enfants le sport, la musique, la peinture, les arts, pour qu'ils restent différents. Tout ce que nous leur enseignons devrait les distinguer des machines », comment voulez-vous ne pas être perdu ?

LU ET ENTENDU

« Le point fort de mon fils, c'était d'avoir appris à coder avant tout le monde. Son avantage ne sert plus à

rien ! » « Tout ce qui a marché, les grosses boîtes, l'audit, je le déconseillerais à mon fils, parce que tout ce qui repose sur des règles mécaniques va être bousculé. » « Je ne conseillerais pas mon métier à ma fille, il va perdre ce qui en fait l'intérêt. » « Avec les parents dans le tertiaire, on en parle tout le temps. » « On en est à se poser la question de savoir si on n'a pas loupé le coche de lui faire préparer une école d'artisanat. » « Pourquoi pas pilote ? Je ne monterais pas dans un avion dont le pilote est une IA. » « Je vais acheter une grande maison. C'est mon assurance anti-IA. Comme ça, si mes enfants ne trouvent pas de boulot, ils pourront revenir chez nous. »

EFFETS IMMÉDIATS

Pas une conférence d'un grand patron de la tech sans qu'il ne soit interrogé sur les conseils qu'il donnerait aux futures générations en matière d'orientation. Entre les très convenus « apprendre à apprendre », « devenir plus adaptable », « développer son esprit critique » (faut-il vraiment encourager des ados à développer leur esprit critique ?) et Satya Nadella, le PDG de Microsoft, qui parle de « learn-it-all » (« tout

apprendre »), ou Reid Hoffman, de LinkedIn, qui suggère d'être en mode « permanent beta » (« expérimentation permanente »), les réponses sont rarement d'une grande aide. L'an dernier, le patron de Google DeepMind, Demis Hassabis, recommandait à des étudiants de Cambridge de « se concentrer sur les fondamentaux » tout en « suivant leurs hobbies pour expérimenter leur temps libre ». Brian Chesky, le patron d'AirBnB, d'« étudier ce qui les intéresse et d'acquérir des compétences dont ils auront toujours besoin ». Mais aucun ne précise s'il faut choisir maths expertes ou théâtre en option.

RISQUES DE DÉBORDEMENT

Se demander s'il faut continuer à asséner des conseils d'orientation à ses enfants alors que Sam Altman, le cofondateur d'OpenAI, en février, donnait celui-ci à des étudiants indiens : « La plus grosse erreur que commettent les jeunes, c'est d'écouter les personnes plus âgées. Vous devez rapidement développer votre propre intuition et vous y fier : les conseils de carrière traditionnels ne seront probablement pas aussi efficaces. » (M)

Rue
du Saint-Sacrement



AU PETIT MATIN du 17 avril, une poignée de touristes admire la place centrale de Moncontour (Côtes-d'Armor). Après quelques jours de fortes tensions, le village médiéval semble avoir retrouvé son calme. C'est au même endroit, au pied de la mairie, le 30 mars, que quelque 400 personnes s'étaient réunies pour apporter leur soutien à leur maire, Olivier Pellan (sans étiquette), qui, quinze jours très exactement après avoir été élu au premier tour des municipales, venait d'annoncer sa démission. L'édile a décidé de rendre son écharpe, après avoir retrouvé le sol et le portail de sa maison tagués : les graffitis portaient les inscriptions, « 30 000 » et « Mairie OGEC » [pour organisme de gestion de l'enseignement catholique], en référence à une subvention versée par la commune à l'école privée La Providence. Quatre jours après, il découvrait la voiture de sa compagne rayée. Deux plaintes ont été déposées. Élu sur la même liste, Moncontour, un avenir partagé, David Hellio lui a succédé. Dans son pittoresque bureau vert olive, le nouveau maire reprend le fil des événements, sans comprendre encore comment on a pu en arriver là. Pour ce salarié du PMU du bourg d'environ 730 habitants, qui



David Hellio, nouveau maire de Moncontour, dans son bureau, le 21 avril. Page de gauche, l'école privée de la commune, La Providence.

compte deux écoles élémentaires, l'une publique et l'autre privée, « *il n'y a pas de guerre entre elles* », comme cela a pu l'être par le passé. Même si le quinquagénaire finit par l'admettre : « *On sait très bien qu'un petit groupe d'habitants répète en boucle que ce n'est pas normal de donner 30 000 euros à l'école privée.* » La guerre scolaire est-elle vraiment enterrée en Bretagne ? La région détient encore le record de France

d'élèves scolarisés dans le privé, avec 38,7 % des élèves du premier degré et 42,5 % de ceux des collèges et lycées, contre seulement 13,6 % et 21,1 % à l'échelle nationale, d'après les chiffres de 2024 du ministère de l'éducation nationale. La maire sortante de Moncontour, et candidate pendante à sa réélection, Anne-Gaud Millorit, n'est pas si sûre que cette confrontation appartienne à l'histoire ancienne. « *L'école reste un*

sujet sensible », répète-t-elle, en buvant un café. Un sujet qui était revenu avec force dans les conversations lors de son mandat, après un rapport sévère de la chambre régionale des comptes sur l'état des finances communales daté de 2024. « *Le niveau des financements et des concours en nature attribués à l'école privée doit être revu en fonction de la capacité financière de la commune* », était-il souligné. Depuis 2004, une convention lie en effet la municipalité et l'école La Providence, la première s'engageant à octroyer à la seconde une dotation annuelle de 30 000 euros. Or le contrat simple établi entre Moncontour et l'établissement privé rend la participation de la mairie aux frais de fonctionnement et au coût de la cantine scolaire facultative, selon la loi. « *Notre équipe voulait avancer progressivement sur ce sujet et trouver des solutions pour réduire cette subvention*, explique Anne-Gaud Millorit. *Mais, très vite, on nous a accusés de vouloir fermer l'école privée.* » Elle n'a donc pas organisé de débat sur la question pendant les élections : « *Cela aurait sans doute été nécessaire, mais le sujet est tellement clivant...* », reconnaît-elle. La question est historiquement épineuse en Bretagne, où la →

EN BRETAGNE, LA GUERRE SCOLAIRE S'INVITE AU CONSEIL MUNICIPAL

DANS UNE RÉGION MARQUÉE PAR LA PRÉSENCE HISTORIQUE DE L'ENSEIGNEMENT CATHOLIQUE, LA RÉPARTITION DU FINANCEMENT ENTRE ÉTABLISSEMENTS PRIVÉS ET PUBLICS NOURRIT LES TENSIONS AU SEIN DE LA VIE LOCALE. À L'IMAGE DE MONCONTOUR, DANS LES CÔTES-D'ARMOR, OÙ LA QUERELLE AUTOUR DE LA SUBVENTION ACCORDÉE À L'ÉCOLE PRIVÉE DE LA COMMUNE A ENTRAÎNÉ LA DÉMISSION DU MAIRE NOUVELLEMENT ÉLU.

Texte Manon Boquen
Photos Jean-Matthieu Gautier

—> religion catholique a longtemps été maîtresse des consciences et des apprentissages. « *Au XIX^e siècle, les établissements catholiques ont ouvert dans toute la région et, dès cette période, une concurrence s'est installée avec les écoles publiques [et laïques] de la III^e République* », relate Pierre Merle, professeur émérite de sociologie, auteur de *L'Enseignement privé (La Découverte, 2025)*. Cette concurrence continue d'occuper la vie locale du fait de « *la dégradation des conditions de travail des enseignants* », qui rend plus aiguë la question de la répartition financière entre privé et public, et resurgit donc « *dès qu'est abordé le financement des écoles* » par les collectivités locales, avance le chercheur.

Edwin Haggan en sait quelque chose. Le conseiller municipal, élu sous la bannière du Parti communiste, de Saint-Jacques-de-la-Lande (Ille-et-Vilaine), se souvient très bien du vote, en 2024, d'une subvention annuelle de 9955 euros à l'école privée Sainte-Bernadette par sa propre majorité, de gauche. En difficulté financière, l'établissement, situé sur la ville voisine de Rennes, avait fait appel à la solidarité de la municipalité jacquolandine, car plusieurs enfants de la commune y suivent leur scolarité. « *Je ne vois pas pourquoi les parents qui mettent leurs enfants dans le public financeraient le privé. Je soutiens une école publique, laïque, démocratique* », explique Edwin Haggan, qui à l'époque a voté contre la subvention, quand un autre élu a carrément claqué la porte du conseil. Deux ans plus tard, la majorité sortante, dont il faisait partie, a perdu les élections, laissant la municipalité à la droite après cinquante années au pouvoir de la gauche unie. « *Je pense que cette histoire n'est pas passée auprès d'une frange de nos électeurs* », analyse l'élu communiste. Dimitri Roumagne, qui dirigeait la liste de La France insoumise au dernier scrutin municipal, croit lui aussi que cette subvention au privé « *a divisé la gauche* ».

La presse locale regorge de ces histoires de tiraillements autour du poids financier que représentent les écoles privées, de Binic-Étapes-sur-Mer (Côtes-d'Armor)

à Moëlan-sur-Mer (Finistère). Ils tiennent d'abord aux frais de scolarité des élèves de l'enseignement privé, que les mairies (ou les départements pour les collèges) doivent obligatoirement assumer quand l'établissement est en contrat dit d'« association » avec l'État.

« *Cette dépense (...) est calculée annuellement en fonction du nombre d'élèves scolarisés* » suivant un principe de parité avec l'enseignement public, indique la préfecture des Côtes-d'Armor. L'autorité reconnaît néanmoins qu'« *il existe encore des désaccords sur les coûts de fonctionnement* » dans certaines municipalités, nécessitant l'intervention des préfets et des sous-préfets lorsque celles-ci refusent d'appliquer la loi. La préfecture du Morbihan dresse un constat similaire. Sur ce territoire, « *un cinquième des communes ne possède qu'une école privée* », chiffre Maud Le Roscoët, chargée de mission à la Fédération des conseils de parents d'élèves (FCPE) du Morbihan, qui représente les parents du public. Chaque euro

alloué à la cantine, à la garderie ou aux transports scolaires peut encore provoquer des discussions houleuses en conseil municipal. Les parents, eux, préfèrent éviter le sujet « *pour préserver la paix sociale, de peur de raviver la guerre scolaire* », ajoute-t-elle. Pour Daniel Caugant, premier adjoint (sans étiquette) à Elliant (Finistère), le débat entre enseignements public et privé ne provient que d'une « *méconnaissance* » des règles de financement. « *C'est une chance d'avoir le choix entre privé et public. Aujourd'hui, le côté catholique du privé est d'ailleurs moins prégnant. Pour les familles, cela revient un peu à choisir entre Leclerc ou Intermarché* », plaide celui qui a été président de l'OGEC, prompt à minimiser la concurrence entre les deux statuts. L'ancien conseiller de l'opposition municipale Fabien Caron n'est pas du même avis, lui qui a critiqué la hausse de la subvention attribuée par la municipalité à l'OGEC d'Elliant en 2024. « *Je me suis mis à dos une bonne partie des*

habitants de la commune après ça, constate-t-il amèrement. Le sujet est revenu plusieurs fois en réunion publique pendant la dernière campagne municipale », ajoute le sexagénaire, qui s'interroge par ailleurs sur le maintien de deux établissements scolaires à l'heure où le nombre des naissances diminue.

Cet enjeu démographique de plus en plus pressant — le ministère de l'éducation nationale ayant évalué qu'en 2035 le premier degré en Bretagne compterait 37 363 élèves en moins — soulève d'autres débats, comme l'emplacement des écoles. À Vitré (Ille-et-Vilaine), depuis plus de quinze ans, l'opposition (de gauche) demande que l'un des deux établissements publics du centre-ville, l'école du Château, démenage au nord de la commune, là où les lotissements ont poussé et où une école privée s'est implantée en 2013. « *Chaque année, on a une fermeture de classe alors que Notre-Dame gagne des élèves. Si ça continue, l'école du Château va fermer* », alerte Erwann Rougier, conseiller municipal d'opposition, qui convient ironiquement qu'« *il y a deux sujets à ne pas aborder en Bretagne : l'agriculture et l'école* ».

Le maire fraîchement élu de Vitré, Pierre Léonardi (divers centre), a balayé la suggestion pendant la campagne électorale, justifiant son refus par un manque de budget de sa collectivité et la concurrence potentielle que créerait l'ouverture d'une école publique face à l'établissement privé. Un argumentaire qui inquiète le sociologue Pierre Merle, dont les études statistiques ont mis en lumière un embourgeoisement des effectifs des établissements privés « *y compris en Bretagne* ». « *Si plus de classes ferment dans le public que dans le privé, on assistera à un accroissement de la scolarisation dans le privé et à une ségrégation sociale de plus en plus forte* ».

À Moncontour, en tout cas, la démission d'un maire fraîchement élu sur fond de vandalisme n'y aura rien changé. Il a été décidé que la subvention de 30 000 euros resterait attribuée à l'école La Providence. Le maire, David Helligo, se justifie : « *On sait très bien que l'établissement en a besoin pour survivre. Ce n'est pas nous qui allons supprimer une école* ». (M)

“Si plus de classes ferment dans le public que dans le privé, on assistera à un accroissement de la scolarisation dans le privé et à une ségrégation sociale de plus en plus forte.”

Pierre Merle, professeur émérite de sociologie



Erwann Rougier, membre de l'opposition à Vitré, devant l'un des deux établissements publics du centre-ville, l'école du Château, le 21 avril.



Inès - Caviste - Seine-Maritime

LÉGER EN ALCOOL, RICHE EN ARÔMES.

Seul le cidre réunit les contraires. Légèrement alcoolisé (le plus souvent entre 2 et 6 degrés), il est pourtant d'une grande richesse aromatique. Pour respecter ses saveurs fruitées et sa fine pétillance, servir votre cidre bien frais.



CIDRES
● DE ● FRANCE ●

Naturellement différent

L'ABUS D'ALCOOL EST DANGEREUX POUR LA SANTÉ, À CONSOMMER AVEC MODÉRATION.

“LA QUESTION N’EST PEUT-ÊTRE PAS COMBIEN D’ARMES CIRCULENT, MAIS DANS QUEL ÉTAT SONT CEUX QUI LES TIENNENT”

KYIV, le 22 avril 2026,

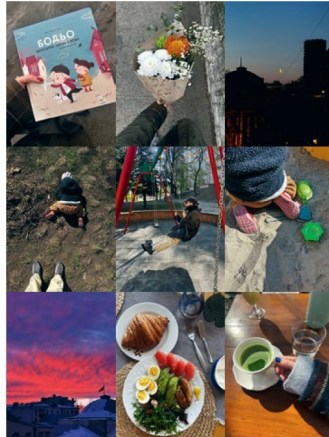
Chères lectrices, chers lecteurs,

Le mois est très vite passé, entre travail, migraine et vie de famille. Je ne sais pas si vous en entendez parler, mais les horribles bombardements de nos villes continuent. Désormais, c’est comme si je sentais, quelques jours à l’avance, quand une attaque allait arriver. Mes amis me disent aussi que leur angoisse augmente de jour en jour à l’approche d’un raid. Sans doute est-ce en raison de leur rythme, à peu près régulier : une fois toutes les deux semaines, en général. C’est dingue comme tu peux t’habituer inconsciemment à une telle routine.

Il y a quelques jours, le 18 avril, dans le sud de Kyiv [*Kiev, en ukrainien*], a eu lieu un événement qui ne fait pas du tout partie de notre routine. Mais qui, dans mes plus grandes peurs, pourrait le devenir. Un ancien militaire ukrainien venu de Bakhmout, dans la région de Donetsk, a ouvert le feu dans la rue sur des civils. Il avait une arme automatique légalement détenue, il est entré dans un supermarché et a pris des gens en otage. Sept personnes sont mortes, 14 sont blessées, dont un enfant.

Le Service de sécurité ukrainien a ouvert une enquête pour « acte terroriste » et les informations sur cette fusillade ont envahi nos médias : à propos de cet homme au passé pas très clair et qui avait apparemment des positions prouesses (d’après les infos qui circulent au moment où j’écris), à propos des victimes et aussi concernant le comportement de certains policiers sur place qui se sont enfuis en entendant les tirs.

Depuis, cet événement m’obsède quant à l’avenir de notre société. Je ne peux pas m’empêcher de réfléchir à ce qui nous attend collectivement. Notamment quand arrivera le temps de l’après-guerre, que des centaines de milliers d’anciens combattants rentreront du front et qu’un nombre considérable de civils sera traumatisé par les conséquences du conflit. Nous serons inévitablement une société à la santé mentale fragile, peuplée d’angoisses, de dépressions, de troubles du stress post-traumatique (TSPT).



Quelles mesures doivent être prises pour préparer, réduire et réhabiliter les gens ? Sur Facebook et sur Threads, j’ai lu pas mal de réactions à ce sujet. Comme moi, beaucoup de gens craignent que des situations pareilles se multiplient, que certains aient du mal à gérer leurs émotions, que d’autres aient des comportements violents.

Récemment, j’ai lu un livre intitulé *Le corps n’oublie rien*, de Bessel van der Kolk. Ce psychiatre américain montre que les traumatismes, surtout chez les anciens combattants, peuvent laisser des traces très profondes, en bouleversant la régulation des émotions et la perception du danger. Sans accompagnement approprié, le risque de comportements inadaptés augmente, avec des conséquences pour la personne elle-même et pour la société. C’est exactement ce qui me fait peur. Et je ne parle pas seulement des vétérans mais de toutes celles et ceux qui vont devoir vivre avec un traumatisme psychique.

Ici, en Ukraine, on dit depuis des années que nous sommes tous traumatisés, on fait des

blagues du type : « *Mon TSPT est très aigu, aujourd’hui* », etc. Moi-même, avant d’écrire cette lettre, je me suis demandé si j’étais atteint par ce trouble. J’ai trouvé quelques tests en ligne proposés par des hôpitaux ou des centres psy. J’ai finalement répondu à celui du ministère de la santé. Résultat : présence potentielle de TSPT. Préconisation : m’adresser à un spécialiste. Je n’avais pas vraiment besoin de ces tests pour être conscient de mon hypervigilance, des difficultés que j’ai à réguler ma colère ou de ma propension à ressentir du danger alors qu’il n’y en a pas dans l’immédiat. Après la fusillade du 18 avril, j’ai d’ailleurs eu du mal à ressortir dans la rue tant ces émotions et ces pensées me tourmentaient.

Mais cette actualité a fait surgir une autre question qui me paraît grave, celle de la possession d’armes par les civils. Certains disent qu’il faut en détenir une pour se défendre en temps de guerre, d’autres – et c’est mon cas – y voient la multiplication potentielle des tragédies. De très nombreuses armes sont en circulation depuis 2022. Le problème ne concerne pas seulement les lois et règlements sur leur possession, mais aussi le contexte psychologique dans lequel elles se répandent. Au tout début de l’invasion, des milliers d’armes ont été données aux civils par la police et par l’armée, à condition qu’ils les rendent à la fin de la guerre... Quel drôle de choix dans un tel chaos, non ? Quelle quantité d’armes non déclarées les gens possèdent-ils aujourd’hui ? Et demain ? La vraie question n’est peut-être pas combien circulent, mais dans quel état sont les personnes qui les tiennent.

Mais, ce soir, je ne veux pas penser aux armes. Je vais aller assister à la cérémonie de remise des palmes académiques à notre père. Il est récompensé pour son parcours dans l’enseignement du français et son engagement dans la transmission de la culture française. Il va devenir chevalier de l’ordre. Je me sens fière et heureuse... et je suis contente de sortir.

SASHA

Texte Éliisa Mignot

OLGA ET SASHA KUROVSKA SONT DEUX SŒURS UKRAINIENNES. L'UNE VIT À PARIS, L'AUTRE À KYIV. SASHA, CHOQUÉE PAR UNE TUERIE DANS UN SUPERMARCHÉ DE LA VILLE, REDOUTE UN AVENIR OÙ DES CIVILS TRAUMATISÉS PAR LA GUERRE DÉTIENDRONT UNE ARME. OLGA TROUVE DANS LA DÉCORATION DES ŒUFS DE PÂQUES, UNE TRADITION CHÈRE À SON PAYS, LE MOYEN DE S'APaiser.

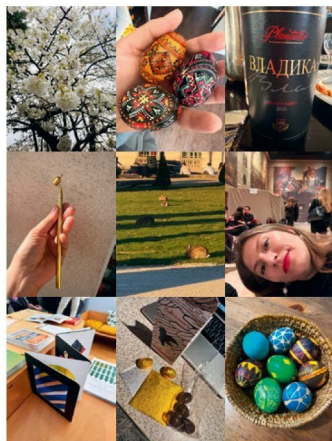
PARIS, le 22 avril 2026,

Chères lectrices, chers lecteurs,

Cette semaine, nous préparons notre voyage en Ukraine : je pars d'ici à quelques jours avec mon fils, Zakary. Nous allons voir toute notre famille et bien sûr Sasha et Marian. Les deux petits-cousins vont passer du temps ensemble, ça réjouit mon cœur. Ils me manquent. La Pâque orthodoxe vient d'avoir lieu et, depuis que j'ai emménagé en France, je suis nostalgique de ce jour de fête. Dans ma famille, il y avait plein de traditions autour de Pâques. La veille, ma grand-mère paternelle préparait la pâte du gâteau traditionnel qu'on appelle paska (une sorte de brioche, très compacte, avec beaucoup de beurre et de raisins secs). Nous nous retrouvions tous ensemble chez elle autour de la grande table de la cuisine – le lieu le plus fréquenté dans ma famille –, où ça sentait toujours bon, pour peindre les œufs de toutes les couleurs ! Avec Sasha, on attendait avec impatience ce moment, on était si curieuses et appliquées. La veille au soir ou tôt le matin de Pâques, on allait à l'église avec nos paniers en osier pour les faire bénir par un prêtre : dedans, il y avait un torchon brodé, des paskas, un morceau de rôti de porc au poivre noir et au laurier, une bouteille de vin, sans oublier nos œufs multicolores.

En Ukraine, peu importe la foi, tout le monde fête Pâques : grands et petits, jeunes et vieux. Bien sûr, à l'origine, c'est une fête religieuse, mais c'est devenu une tradition culturelle populaire, profondément ancrée dans nos gènes. Pour moi, cette fête qui tombe au printemps, au moment où la nature se réveille, est porteuse de symbolisme et d'espoir : l'hiver est enfin terminé et des temps plus lumineux vont venir. Peut-être, cette année, pourrions-nous vaincre notre ennemi ?

Quand j'habitais encore à Kyiv, une de mes meilleures amies m'a appris le pysanka, l'art qui consiste à peindre avec de la cire et des colorants des symboles traditionnels sur les coquilles d'œuf. Dans ma vingtaine, nous nous retrouvions chaque année à Pâques pour le faire. J'ai perpétué cette tradition en France, mais j'ai toujours peint toute seule. Cette année,



pour le week-end de la Pâque orthodoxe, nous sommes partis avec Zakary chez ma copine Nadia. Elle vient de Donetsk, a un petit garçon et, comme moi, est arrivée en France en 2015. Elle habite Chartres. Nadia avait déjà peint des œufs, mais c'était sa première fois avec les outils spéciaux que j'avais achetés sur Internet. Nous avons couché les enfants et sommes restées jusqu'à 3 heures du matin à décorer les œufs et à discuter dans sa cuisine.

J'avais regardé beaucoup de vidéos de peintres professionnels pour m'inspirer. Notamment d'une artisane spécialisée dans la peinture sur œufs, Halyna Syrotiuk. Dans une de ses interviews, j'ai appris que le pysanka était un art traditionnel très ancien, on dit même qu'il est né avant la christianisation des terres ukrainiennes – à la fin du I^{er} siècle. Mais, durant la période soviétique, la confection des œufs de Pâques à l'ukrainienne a été présentée comme une tradition perdue, bonne pour les musées, afin que les Ukrainiens l'oublient. La russie [Olga et Sasha ont choisi de ne pas mettre de majuscule à

« russe », « russie » et « poutine »] a toujours fait cela avec les peuples qu'elle a envahis : effacer leurs codes culturels. Chez nous, cette tradition a survécu. Dans la vidéo, Halyna Syrotiuk raconte qu'on peint surtout des symboles païens sur l'œuf : le soleil, symbole de santé et de longévité ; la croix, symbole de vie ; la feuille de chêne, symbole de bonne santé. Chaque couleur a également une signification. Ma préférée est le jaune, couleur du bien-être.

Ça m'a donné envie de me perfectionner et j'ai contacté Halyna par le biais d'Instagram pour prendre des cours lors de mes venues à Kyiv. On s'est parlé au téléphone et elle m'a raconté qu'autrefois un œuf peint était une offrande avec un message. Les symboles formaient un texte, avec des souhaits particuliers. Avec l'arrivée du christianisme, l'œuf est devenu un attribut de Pâques, signe de la résurrection de Jésus-Christ. Et les Ukrainiens ont commencé à pratiquer le pysanka uniquement pour Pâques. Mais, pour Halyna, c'est bien plus que cela : c'est un art thérapeutique qui guérit l'âme. Quand on peint, on se débarrasse de nos émotions et de nos pensées négatives pour les figer dans les dessins. L'œuf, symbole de vie, « reprend » ces choses négatives. D'ailleurs, comme dans la tradition ancienne, Halyna s'adonne au pysanka toute l'année. Elle a même déjà fait des master class pour des vétérans de guerre. J'imagine qu'ils y ont trouvé un certain apaisement.

Moi, en tout cas, j'ai senti que le processus de peinture sur œuf était très réconfortant. Comme si l'on plongeait profondément en soi pour y répandre le calme, la paix. Et puis, quand je peins, je me sens connectée à mon peuple et c'est une sensation extraordinaire. J'ai l'impression de créer un lien avec tous les Ukrainiens. C'est mon symbole, un marqueur de mon identité. Cette année, Zakary n'a pas participé à notre petit atelier de pysanka, mais bientôt je lui apprendrai ! (M)

OLGA

Olga et Sasha partagent ici des photos récentes tirées de leur téléphone.

TEXTE Anne-Françoise Hivert
 PHOTO Loulou d'Aki

LE 17 SEPTEMBRE 2023, Isabelle Letellier a quitté son domicile, à l'ouest de Stockholm, en début de matinée. Engagée depuis un peu plus de quatre ans au sein de Scientifiques en rébellion, une branche du groupe écologiste Extinction Rebellion, l'universitaire, docteure en psychologie, avait rendez-vous à l'aéroport de Bromma, à 3 kilomètres de chez elle, pour participer à une action contre les jets privés, grands émetteurs de CO₂. Ses fils, 9 et 11 ans aujourd'hui, avaient un match de basket et une fête d'anniversaire l'après-midi. Elle pensait être de retour pour le déjeuner. Mais rien ne s'est passé comme prévu.

Cheveux bouclés et lunettes rondes, assise dans son salon aux murs tapissés de livres, Isabelle Letellier, 43 ans, raconte le moment où tout a basculé. Ils étaient 17 activistes ce jour-là, rassemblés sur le parking, devant le terminal des avions privés. Elle tenait une banderole réclamant leur interdiction, quand deux de ses compagnons ont jeté de la peinture rouge sur un hangar et un jet. Des policiers en armes ont débarqué et placé l'ensemble des manifestants en état d'arrestation.

Mi-avril 2026, les 17 ont été jugés pour « dégradation et complicité de dégradation » devant le tribunal d'Attunda, dans le nord de la capitale, lors d'un procès de trois jours au cours duquel ils ont justifié leur action par « l'état d'urgence climatique ». Le cas de la Française a été particulièrement débattu. Car, en plus d'illustrer la répression croissante contre les défenseurs de l'environnement en Suède, il met en lumière une double peine pour les ressortissants étrangers : en août 2024, Isabelle Letellier s'est vu refuser la naturalisation. « Pour obtenir la nationalité suédoise, il faut que le demandeur ait mené et continue de mener une vie sereine et honorable en Suède », ont argué les services de l'immigration.

Cette enseignante à l'université de Stockholm avoue ne pas comprendre comment elle en est arrivée là. En septembre 2023, elle n'avait pas participé aux dégradations. À aucun moment, elle n'avait imaginé finir au commissariat, où elle a subi une fouille intégrale avant d'être placée en cellule, sans ses lunettes ni son téléphone, interrogée sans

son avocat et remise en liberté seulement huit heures plus tard.

Isabelle Letellier vit en Suède depuis 2013. Elle a rencontré son compagnon, suédois et chercheur lui aussi, lors d'une conférence en Italie. « C'était l'époque où on prenait encore l'avion, sans se poser de question. » Cinq ans plus tard, le couple décide de ne plus utiliser le transport aérien. L'heure est à la prise de conscience. Pendant l'été 2018, le mercure atteint des records en Suède, les forêts du royaume sont ravagées par des incendies. À un mois des élections législatives du 9 septembre 2018, Greta Thunberg, 15 ans,

coiffée de deux nattes châtain, commence sa grève scolaire pour le climat. « Voir cette petite fille, assise devant le Parlement, toute seule face au monde, m'a fait quelque chose », se souvient la Française. Elle lit tout ce qu'elle trouve sur la crise climatique. Au point de développer « une sorte d'addiction ». Elle est traumatisée par l'ampleur de la menace qu'elle découvre et par son impuissance. Elle signe alors « frénétiquement » des pétitions, mais se rend compte que « cela ne va pas sauver le monde ».

Au Royaume-Uni, le mouvement de désobéissance civile Extinction Rebellion a vu le jour quelques mois

plus tôt. De premières actions sont menées en Suède. Au printemps 2019, Isabelle Letellier rejoint un petit groupe d'activistes qui organisent un *die-in* (manifestation où les participants s'allongent au sol) devant le Parlement. Un chanteur d'opéra entonne un air du compositeur Georg Friedrich Haendel, repris par les manifestants. « Esthétiquement, c'était sublime », se souvient la chercheuse, qui apprécie alors le dialogue avec les forces de l'ordre. Ravie de l'expérience, elle récidive. Mais l'ambiance change progressivement. En septembre 2022, la droite libérale conservatrice et l'extrême droite ont remporté les élections. Alors que les émissions de CO₂ du pays augmentent, la rhétorique contre les défenseurs de l'environnement se durcit.

À sa sortie du commissariat, le 17 septembre 2023, Isabelle Letellier découvre que l'action contre le terminal des avions privés de Bromma fait la une des médias suédois. La compagnie publique Swedavia, qui exploite les aéroports du royaume, accuse les activistes d'avoir empêché l'atterrissage d'un avion sanitaire. « Si la personne transportée (...) décède, les militants devraient être condamnés pour meurtre », s'insurge une députée conservatrice sur X. Reprise par la police, l'information se révélera fausse. Mais « beaucoup y croient encore aujourd'hui ».

En mars 2025, le rapporteur spécial des Nations unies sur les défenseurs et défenseuses de l'environnement, Michel Forst, s'est rendu à Stockholm pour demander « la cessation immédiate des poursuites » contre l'universitaire. En vain. Dans une lettre adressée au tribunal d'Attunda le 23 mars 2026, il s'inquiète de « l'effet dissuasif » du procès, qui « pourrait avoir un impact dévastateur sur l'exercice, par les citoyens suédois, de leurs droits fondamentaux liés à la manifestation pacifique ».

Isabelle Letellier continue de se mobiliser, mais « la boule au ventre », quitant les lieux dès que les forces de l'ordre apparaissent. Elle ne veut pas risquer de voir de nouveau sa conduite mise en cause, alors qu'une nouvelle loi, très controversée, permettra à partir de l'été de suspendre les titres de séjour des personnes accusées de ne pas avoir un « style de vie honnête et consciencieux ». Le jugement du tribunal est attendu le 4 mai. (M)

EN SUÈDE, LES ÉTRANGERS DISSUADÉS DE SE MOBILISER POUR LE CLIMAT

POUR SUIVRE EN JUSTICE POUR AVOIR PARTICIPÉ À UNE ACTION CONTRE LES JETS PRIVÉS, LA FRANÇAISE ISABELLE LETELLIER, INSTALLÉE DANS LE PAYS DEPUIS 2013, S'EST AUSSI VU REFUSER LA NATURALISATION. UNE DOUBLE PEINE QUI ATTESTE LE DURCISSEMENT DE STOCKHOLM À L'ÉGARD DES DÉFENSEURS DE L'ENVIRONNEMENT.



Isabelle Letellier, chez elle, à Stockholm, le 23 avril.



PEUGEOT NOUVELLE 408 WAOUH GARANTI !



HYBRIDE

Dès **408€** /mois⁽¹⁾

SANS APPORT

LLD 49 mois

Sous condition de reprise

JUSQU'À
8
ANS
PEUGEOT
CARE
GARANTIE

PEUGEOT RECOMMANDE TotalEnergies – Consommation mixte WLTP (l/100km) : 0.

(1) Exemple pour une location longue durée (LLD) 49 mois 40 000km, d'une Nouvelle 408 Allure Hybrid 145 ch e-DCS6 neuve, hors option. Modèle présenté : Nouvelle E-408 GT exclusive avec option : 573€/mois sans apport. Montants exprimés en TTC hors autres prestations facultatives. Offre non cumulable, réservée aux particuliers, sous condition de reprise. Valable pour toute commande jusqu'au 31/05/2026 auprès du réseau Peugeot participant. Sous réserve d'acceptation du dossier par CREDIPAR, loueur et SA au capital de 138.517.008 €, RCS Versailles n° 317 425 981, ORIAS 07004921 www.orias.fr, 43 Rue Jean Pierre Timbaud 78300 POISSY. Peugeot Care : 2 ans de garantie constructeur et jusqu'à 6 ans de garantie additionnelle activée à chaque entretien effectué dans le réseau Peugeot participant, valable jusqu'à l'entretien suivant dans la double limite de 8 ans et 160 000 km. Automobiles PEUGEOT 552 144 503 RCS Versailles.

A 0g CO₂/km



Pour les trajets courts, privilégiez la marche ou le vélo. #SeDéplacerMoinsPolluer

TEXTE Audrey Sommazi
PHOTOS Alexandra Frankevitzi

Le rêve en CinémaScope de l'Occitanie

PROMOTION DE SES PAYSAGES, CONSTRUCTION DE STUDIOS DE CINÉMA, SIMPLIFICATION DES FORMALITÉS ADMINISTRATIVES, AIDES À LA CRÉATION AUDIOVISUELLE... LA RÉGION DU SUD-OUEST REDOUBLE D'EFFORTS POUR INTENSIFIER LA VENUE SUR SES TERRES DE TOURNAGES DE FILMS FRANÇAIS ET ÉTRANGERS, ENCORE TROP PEU NOMBREUX.

LA GRANDE-MOTTE, ses immeubles en forme de pyramide dessinés par l'architecte Jean Balladur (1934-2002), ses pins maritimes géants, la Méditerranée et son sable blond. Le décor de cette station balnéaire phare de l'Hérault, proche de Montpellier, est le théâtre, le 2 avril, d'une scène inhabituelle : le tournage du film *Rangula Kolatam*, du réalisateur indien Abhiram Pilla, en telugu, la langue parlée dans le Telangana, un État du sud de l'Inde. Un coin de terrasse du Repaire, un restaurant situé dans le quartier du Point-Zéro, sert de studio à ciel ouvert à cette comédie grand public. Deux caméras mettent en boîte une scène entre des personnages féminins, attablés autour d'un plat de rouget. Plusieurs des protagonistes quittent le cadre. Fin de la séquence. Habillée d'un salwar kameez violet, tunique et pantalon ample indiens traditionnels, l'actrice Jhansi Laxmi, qui campe une célibataire en

goquette, sirote un verre de vin blanc en attendant la prise suivante. En coulisses, derrière deux toiles tendues, le monteur s'active, pressé. Les yeux rivés sur deux écrans, il visionne, casque sur les oreilles, les scènes tournées la veille. Réalisé en un temps record, entre le 21 mars et le 8 avril, en Occitanie, le film sortira dans les salles de cinéma en Inde dès mai, et sera disponible sur la plateforme Amazon Prime un mois plus tard.

Appareil photo en bandoulière, Marin Rosenstiehl immortalise la journée, résultat d'un travail efficace mené par la Commission du film Occitanie, rouage de la politique régionale de valorisation de la filière cinéma, dont il est responsable depuis 2006. « *Nous nous sommes fortement mobilisés pour aider notamment à l'obtention d'autorisations de tournage dans des lieux qui ne demandaient pas des mois de formalités administratives* », explique-t-il. Il s'assure auprès de la

cinquante de comédiens et techniciens que la journée se déroule sans anicroche. Car une gestion irréprochable de l'accueil de l'équipe de ce film venu d'Inde, premier pays producteur de cinéma au monde, permettrait d'envisager de nouveaux projets avec Gopi Krishna Narravula, le producteur exécutif du long-métrage en France.

Attirer les fictions étrangères sur ses terres, l'Occitanie en rêve. Mais ce marché mondial, stimulé depuis une dizaine d'années par des plateformes de vidéo à la demande aux moyens financiers colossaux, est ultra-concurrentiel. Charge à Marin Rosenstiehl de promouvoir la variété des paysages cinégeniques, l'atout maître de sa région. En mars, lors du festival Séries Mania à Lille, cet infatigable VRP a multiplié les rendez-vous avec les producteurs européens afin de les inciter à poser leurs caméras en Occitanie. Pour servir l'imaginaire des cinéastes, la Commission régionale a édité un catalogue de 600 photos en couleurs, classées par thématiques (« eau », « Dolce Vita », « Marie-Antoinette »...) consultables sur son site Internet. La réalisatrice tunisienne Kaouther Ben Hania, couronnée d'un Lion d'argent à Venise en septembre pour son film *La Voix de Hind Rajab* (2025), s'est laissée convaincre : les prairies et les montagnes des Bondons, en Lozère, ont servi en septembre de décors naturels à son long-métrage *Mimesis*, alors que l'histoire se déroule en Tunisie. De même, le réalisateur canadien Shawn Levy avait reconstitué la libération de Saint-Malo (Ille-et-Vilaine), en 1944, dans le centre-ville de Villefranche-de-Rouergue, cité médiévale aveyronnaise, pour sa mini-série *Toute la lumière que nous ne pouvons voir*, diffusée sur Netflix en 2023.

Les tournages de séries et de films étrangers apportent de la visibilité à la région mais sont encore peu nombreux. L'Occitanie accuse un sérieux retard en matière d'infrastructures pour le cinéma, comparée à la région Provence-Alpes-Côte d'Azur, qui compte Provence Studios à Martigues (Bouches-du-Rhône) et La Victorine à Nice (Alpes-Maritimes). Mais, heureuse





Page de gauche, sur le tournage du long-métrage indien «*Rangula Kolatam*», d'Abhiram Pilla, à La Grande Motte (Hérault), le 2 avril.

Ci-dessus, à gauche, l'équipe du film au restaurant Le Repaire, décor d'une scène, dans la station balnéaire. À droite, Marin Rosenstiehl, responsable de la Commission du film de la région Occitanie.

coïncidence, l'État entend doubler la capacité d'accueil de l'activité cinématographique en France, afin de rattraper ses concurrents européens tels que le Royaume-Uni, l'Allemagne et la Hongrie. Il a lancé en 2021, dans le cadre du plan France 2030, l'appel à projets «*La grande fabrique de l'image*», doté d'un budget de 350 millions d'euros d'ici à la fin de la décennie. Sur les 68 lauréats, 11 sont situés en Occitanie. Parmi eux, V Studios, de la société de production France.TV Studio. Ce site de tournage, le premier issu de ces investissements à être sorti de terre, inauguré en février, à Vendargues, en périphérie de Montpellier, abrite 16 000 mètres carrés de studios, dont quatre plateaux fond vert (permettant l'incrustation de n'importe quel décor). À une vingtaine de kilomètres de là, la première pierre de Pics Studio, un complexe industriel prévu pour intégrer tous les maillons de la chaîne du cinéma, des prises de vues à la postproduction, et un campus de formation, devrait être posée cette année.

Disposer de techniciens, de comédiens et de maquilleurs prêts à intégrer les équipes des films tricolores est l'un des atouts de la région du Sud-Ouest, devenue la terre d'accueil de trois des quatre feuillets quotidiens de la télévision française. En 2013, *Candice Renoir* avait allumé la mèche des tournages de fictions pour le petit écran en Occitanie. Durant dix saisons, les intrigues de l'héroïne policière de France 2 se sont déroulées à Sète, ville ensoleillée et desservie par le TGV. Cette

commune est également le cadre des péripéties de *Demain nous appartient*, diffusé sur TF1 depuis 2017 ; Saint-Laurent-d'Aigouze (Gard) est le décor, depuis 2020, d'*Ici tout commence*, sur la même chaîne. Entre les deux villes, à Vendargues, France Télévisions tourne les scènes d'intérieur de sa propre fiction journalière, *Un si grand soleil*.

Les feuillets quotidiens ont contribué à développer la filière audiovisuelle dans la région, qui atteint aujourd'hui 11 000 emplois. «*Elles sont l'assurance, pour les productions, de trouver des professionnels aguerris en dehors de l'Île-de-France*», assure Marin Rosenstiehl. Le cinéaste Sylvère Petit s'est adossé à ce vivier pour son premier long-métrage, *La Baleine*, tourné en partie sur la plage de l'Espiguette, au Grau-du-Roi. «*Je n'ai pas voulu jouer l'automatisme de recruter des techniciens et des ingénieurs installés principalement sur Paris. Car seuls des locaux peuvent effectuer des repérages, s'investir dans le film et le défendre*», témoigne le réalisateur gardois.

Dans un contexte de recul des aides territoriales, la région Occitanie fait figure d'exception. La collectivité alloue un budget annuel de 4,5 millions d'euros d'aide à la création audiovisuelle, dont une partie finance la production de films pour le cinéma. «*Malgré l'énorme baisse des dotations de l'État, je n'ai pas touché à ce montant cette année*», assure Carole Delga, sa présidente socialiste. Cet appui financier est «*précieux*», pour Léa Fehner. La cinéaste toulousaine s'apprête à

effectuer les repérages à Agde pour sa troisième fiction, *Isabelle*, qui sera tournée à l'automne. «*L'histoire, inspirée par une femme exceptionnelle de mon entourage, a été écrite pour ce lieu, cette ambiance, cette lumière*», assure la réalisatrice. En moyenne, la région accueille une quinzaine de tournages de longs-métrages chaque année. «*Ils apportent de la notoriété*», constate Marin Rosenstiehl. *Mais ils ne sont pas tous structurants pour la filière. Car, traditionnellement, les productions situées à Paris travaillent avec leur équipe et réalisent seulement une partie des tournages en région.*»

De son côté, Alice Baldo, présidente de l'Apifa, une association qui regroupe 70 producteurs indépendants en Occitanie, regrette que les sociétés de production implantées localement soient les oubliées de la politique régionale. «*L'accueil des tournages, c'est bien. Mais le développement de la filière ne profite pas aux indépendants, explique-t-elle. Nous sommes une jeune génération de producteurs ambitieux qui ont envie de changer d'échelle. Nous avons la volonté de travailler à l'international et de partir sur des projets costauds. Mais nous n'avons pas d'aide pour structurer nos sociétés, embaucher et acheter du matériel.*» La fondatrice de la société de production montpelliéraine Bapla Films plaide pour l'instauration d'une aide économique aux producteurs locaux. À l'image de la région Bretagne, qui a mis en place notamment un dispositif de soutien financier à la fiction indépendante. (M)

ARRIVÉ 2^e DE L'ÉPREUVE LIÈGE-BASTOGNE-LIÈGE DERRIÈRE L'INDÉTRÔNABLE TADEJ POGAČAR, LE CYCLISTE PAUL SEIXAS, 19 ANS, POURRAIT BIEN DEVENIR LE NOUVEAU BERNARD HINAULT DONT LA FRANCE RÊVE.

Adoubé par le roi Tadej

Plus de doute : le cyclisme français tient son nouveau crack, un phénomène rare. Le dimanche 26 avril, Paul Seixas a fini 2^e de la course Liège-Bastogne-Liège, doyenne des classiques de la discipline, derrière l'intouchable Tadej Pogačar, quadruple vainqueur de l'épreuve. C'était sa première participation à cette compétition. Comme en mars sur les Strade Bianche de Toscane (2^e, déjà, derrière Pogačar), le Lyonnais de 19 ans a été le seul capable de s'accrocher un moment à la roue du Slovène de 27 ans, peut-être le plus grand champion cycliste de tous les temps, épaté par ce nouveau rival qu'il désigne déjà comme son successeur : « *Je ne pense pas qu'il y ait beaucoup de coureurs plus forts que lui actuellement. Il va falloir travailler dur si on veut continuer à pouvoir se battre pour remporter des victoires avant qu'il ne détruise tout le monde !* »

Surdoué de la petite reine

Ne pas se fier à sa bouille enfantine et sa tignasse d'adolescent : Paul Seixas n'est déjà plus un débutant. Pour sa première saison chez les professionnels, en 2025, il avait remporté le Tour de l'avenir, fini 13^e du championnat du monde et 7^e du Tour de Lombardie. Cette année, il a déjà raflé l'Ardèche Classic et le Tour du Pays basque puis est devenu, quatre jours avant son joli coup à Liège, le plus jeune vainqueur d'une autre grande classique, la Flèche wallonne : 19 ans et 210 jours, un âge auquel Pogačar n'était pas encore passé pro. Même dans ce cyclisme moderne, où les meilleurs gagnent de plus en plus tôt, Seixas est en avance sur tous les temps de passage. « *C'est peut-être plus fort que Pogačar à son âge* », estime le jeune retraité du vélo Thibaut Pinot, dans *L'Équipe*.

Imperméable à la pression

Ne pas se fier, non plus, à ses jambes fines et son poids plume (64 kilos) : Paul Seixas développe une puissance phénoménale sur son vélo. Son profil – à la fois rouleur, grimpeur et puncheur, comme Pogačar – lui permet d'être aussi à l'aise en montagne qu'en contre-la-montre (il fut champion du monde junior de l'exercice). En plus de ses aptitudes physiques, de sa résistance à la fatigue et de sa capacité de récupération, il faut mentionner l'état d'esprit et la tête bien faite de celui qui « vit » vélo depuis ses 15 ans, mais poursuit (à distance) des études en école de commerce. Insouciant et mature à la fois, Paul Seixas semble imperméable au tourbillon médiatique qu'il déchaine. « *La pression glisse sur lui comme l'eau sur les plumes du canard* », dit son coéquipier Oliver Naesen.

Attendu sur la Grande Boucle

La « seixasmania » débute à peine, et déjà résonne le refrain qui accompagne l'éclosion de chaque nouveau talent du cyclisme tricolore : et si un Français remportait de nouveau le Tour de France, ce qui n'est plus arrivé depuis 1985 et Bernard Hinault ? L'intéressé reconnaît que « *[s]on plus grand rêve, c'est de gagner le Tour de France* », mais parle d'« *un emballement à [s]on sujet* ». Ses premiers pas font de lui un candidat plus crédible que ne l'étaient Thibaut Pinot (3^e en 2014) ou Romain Bardet (2^e en 2016), alors tous les spécialistes du pays s'enflamment à l'unisson pour son prodige : « *On n'a pas vu ça en France depuis cinquante ans !* », assure Christian Prudhomme, directeur du Tour de France. On ne sait pas encore si Paul Seixas vivra sa première Grande Boucle en juillet prochain. On ne sait pas s'il la gagnera un jour. Mais le gamin de 19 ans a rendu cette idée plausible, et c'est déjà vertigineux. (M) Henri Seckel

IL S'EST FAIT REMARQUER

Paul Seixas



DANS LE PROCÈS en appel des soupçons de financement libyens de la campagne présidentielle de 2007, la défense de Nicolas Sarkozy, qui sera de nouveau à la barre le 29 avril, a subi un rude coup. Ancien secrétaire général de la présidence, Claude Guéant, trop malade pour assister aux audiences, a envoyé le 14 avril une lettre au tribunal qui est venue mettre à mal la version, jusque-là commune, des prévenus, ainsi que le relate Franck Johannès dans *Le Monde* du 16 avril. Alors que, la semaine précédente, l'expert de la République avait souligné le décalage entre le préfet qu'il a connu et ce qu'il a découvert dans le dossier, « *suggérant à mots à peine couverts que son "plus proche collaborateur" avait abondamment puisé dans les fonds libyens* », son ancien bras droit a suggéré, à son tour, que Nicolas Sarkozy était au courant de certains de ses rendez-vous avec des proches du leader libyen Mouammar Kadhafi, et de certaines de leurs exigences. « *Claude, voyez cela* », lui aurait-il dit en 2007, après un dîner au cours duquel était évoqué le sort d'Abdallah Senoussi, beau-frère de Kadhafi, condamné par contumace à la réclusion criminelle à perpétuité en France, en 1999, pour l'attentat du DC-10 d'UTA qui, dix ans plus tôt, fit 170 morts. Après les dénégations de Nicolas Sarkozy, confronté à ces révélations devant la cour d'appel, Claude Guéant a insisté sur les mêmes points dans une seconde lettre, dimanche 26 avril : « *Nicolas Sarkozy se trompe.* »

Quand Claude Guéant apparaît pour la première fois dans *Le Monde*, le 28 août 1976, il est « *un peu dépité* », écrit Dominique Pouchin. Envoyé spécial en Guadeloupe, ce dernier interroge celui qui est alors secrétaire général de la préfecture pour les affaires économiques, alors que l'éruption du volcan de la Soufrière vient de balayer tous les efforts de développement économique de l'île. « *Comment ne serions-nous pas amers ?* », interroge le jeune haut fonctionnaire. Près de deux décennies filent, il passe par plusieurs préfectures, par le ministère de l'intérieur sous Charles Pasqua, puis est annoncé à la direction de la police nationale. Le journaliste Erich Inciyan

estime, le 2 septembre 1994, que « *sa nomination devrait correspondre à une reprise en main de la "maison" avec une volonté de réunifier l'action de ses différentes composantes* ».

En 2006, quand Nicolas Sarkozy, ministre de l'intérieur, prépare sa candidature à la présidentielle, Claude Guéant, son directeur de cabinet, rejoint sa garde rapprochée, surnommée la « *firme* » dans certains médias, en référence au best-seller éponyme (1991) de l'Américain John Grisham. « *Un monde à part. Très masculin, plutôt jeune* », décrivent Raphaëlle Bacqué et Philippe Ridet, le 20 juin. À droite, racontent-ils, tout le personnel politique envie le recrutement de « *ce préfet unanimement estimé qui encourage l'appétit des loups sarkozystes avec la sévérité et le paternalisme d'un entraîneur de football* ». L'année suivante, il est nommé directeur de campagne du candidat UMP, son « *homme-orchestre* », sa « *doublure* », décrit Philippe Ridet le 16 janvier 2007. « *Pendant les vacances de Noël, il a quitté son logement de fonction, pour se mettre en règle. Tout ce qu'il fait est dans les règles. C'est sa nature.* », écrit encore le journaliste. Presque vingt ans plus tard, l'image du probe serviteur est bien écornée.

Arrivé à l'Élysée, Nicolas Sarkozy fait de lui le secrétaire général de la présidence, l'occasion d'étendre encore son influence. Le 30 mars 2010, en couverture du *Monde Magazine*, il est le « *vice-président* » et même « *le cardinal du président* », sous la plume de Raphaëlle Bacqué. Le journaliste y décrit une omniprésence unique sous la V^e République, « *une adhésion complète à la personne du président et un dévouement corps et âme à sa fonction* ». L'homme de l'ombre se rend indispensable auprès du président, qui cherche une personnalité « *capable aussi de tenir ses secrets* », grâce à sa connaissance du fonctionnement de l'État et à ses réseaux de renseignement. Ce sont ses contacts avec Moussa Koussa, proche du colonel Kadhafi et chef des services secrets libyens, qui ont notamment permis la libération des infirmières bulgares détenues par Tripoli en 2007. « *Quel rôle supplémentaire pourrait-il tenir encore ?* », interroge Raphaëlle Bacqué.

Claude Guéant passe de l'ombre à la lumière en devenant ministre de l'intérieur, de l'outre-mer, des collectivités territoriales et de l'immigration en février 2011. « *À 66 ans, (...) [c]et homme affable mais énigmatique se veut politique. Il fait du zèle, au point de se brûler les ailes avec l'extrême droite* ». En quelques déclarations, notamment à propos des Français qui auraient « *le sentiment de ne plus être chez eux* », « *il a suscité un tollé* », relève Arnaud Leparmentier, le 26 mars. En octobre 2011, Vanessa Schneider le voit comme un ministre « *déjà usé* », qui souffre de « *ses premières difficultés* » et des premières révélations sur ses liens avec de « *sulfureux intermédiaires* », comme Alexandre Djouhri et Ziad Takieddine. La chute de Claude Guéant débute le 30 avril 2013, quand un mystérieux virement de 500 000 euros est découvert sur l'un de ses comptes bancaires, dans le cadre de l'enquête qui démarre sur les soupçons de financements libyens pour la campagne présidentielle de 2007. L'ancien ministre assure que cet argent provient de la vente de deux tableaux du peintre flamand Andries van Eertvelt, dont les toiles sont vendues 140 000 euros maximum, décrit Simon Piel. Fin 2013, les enquêtes visant ce fidèle de Nicolas Sarkozy s'accroissent : une enquête sur des « *primes en liquide* » au ministère de l'intérieur, une plainte contre X le visant pour des détournements de fonds publics dans le cadre d'une affaire d'emploi fictif, et des soupçons d'irrégularités dans l'attribution du contrat de collecte de l'éco-taxe à la société Écomouv. Placé sur écoute par la justice, Claude Guéant partage sa déception avec ses proches, révèlent Fabrice Lhomme et Gérard Davet, le 16 avril 2015, en livrant la retranscription de certains de ses échanges. « *Et puis quand tu vois certains... Et que tu sais qui ils sont et ce qu'ils ont fait (...) ou font ! Parce que je... je sais quelques petits trucs quand même ! Tu vois ? On n'est pas ministre de l'intérieur en vain !* », dit-il à sa fille, qui lui suggère de les « *balancer* », Nicolas Sarkozy inclus. « *Oh bah je vais pas balancer !* », répond alors Claude Guéant. Un peu plus d'une décennie plus tard, il semble qu'il soit moins sûr de sa ligne de conduite. (M)

LE 28 AOÛT 1976, LA PREMIÈRE FOIS QUE "LE MONDE" A ÉCRIT

CLAUDE GUÉANT

Dans le studio d'Arthur Jafa,
à Los Angeles, le 9 avril.





Arthur Jafa, éloquent vidéaste de la condition afro-américaine

Texte Clément Ghys — Photos Keith Oshiro

Il lui aura fallu attendre ses 55 ans pour rencontrer le succès. Dix ans plus tard, Arthur Jafa est un artiste exposé dans les musées, les fondations et les galeries du monde entier. Au fil de ses vidéos d'un puissant impact sensoriel et émotionnel, le plasticien déroule un récit afro-américain fait à la fois de violence et de résilience. À partir du 9 mai, la Fondation Prada à Venise expose son travail, mis en regard avec celui de son compatriote Richard Prince.

NANCY SPECTOR SE SOUVIENT encore de son « *émotion intense* ». Ce jour de la mi-novembre 2016, la commissaire d'exposition, parmi les plus respectées du monde de l'art nord-américain, se rend dans la galerie Gavin Brown's Enterprise, dans le quartier new-yorkais de Harlem. Dans cette ancienne brasserie, où des plasticiens de premier plan présentent leurs créations, une vidéo de sept minutes est projetée, *Love Is the Message, the Message Is Death* (« L'amour est le message, le message est la mort »). L'œuvre, signée d'un inconnu de 55 ans, Arthur Jafa, est un montage de vidéos diverses : archives de Rosa Parks, de Barack Obama et de Michael Jackson, d'événements sportifs, de violences policières, de clips, images extraites de VHS ou de journaux télévisés... Portés par la voix douce et puissante de Kanye West dans son morceau *Ultralight Beam*, les extraits se suivent, se répondent, et emportent le spectateur dans l'histoire noire américaine. Douleur, beauté et résistance ne forment plus qu'un mouvement hypnotique.

Une semaine avant le vernissage de l'exposition, Donald Trump a été élu président des États-Unis. L'Amérique progressiste est en état de choc. « *Cette vidéo résonnait avec ce que notre pays vivait*, explique Nancy Spector aujourd'hui. *Elle nous saisissait, nous confrontait à la violence de l'histoire afro-américaine tout en nous rassemblant, pendant quelques minutes, et offrait une forme d'espoir* ». Alors employée de Gavin Brown's Enterprise, Lucy Chadwick évoque « *les files d'attente à l'entrée, les visiteurs sortant en larmes puis revenant les jours suivants* ». Celle qui est actuellement à la tête de sa propre galerie, Champ Lacombe, qui dispose de deux antennes (à Biarritz et à Londres), résume : « *Love Is the Message... est un choc, l'un de ces moments qui entrent instantanément dans l'histoire de l'art* ».

Dix ans après avoir vu l'œuvre pour la première fois, Nancy Spector l'a « *évidemment* » incluse dans la vaste exposition dont elle est commissaire, dans le palais vénitien de la Fondation Prada à partir du 9 mai – la bande-son a été conservée, en dépit des propos antisémites, néonazis, racistes, misogynes et homophobes tenus par Kanye West, particulièrement depuis le début des années 2020. Nommée « *Helter Skelter* » d'après un type de montagnes russes et le titre d'une chanson des Beatles (reprise par U2), elle mêle le travail d'Arthur Jafa à celui de Richard Prince, de dix ans son aîné, célèbre pour s'être approprié des photographies connues (Brooke Shields enfant, publicités Marlboro) et en avoir fait des œuvres.

L'événement est très attendu. D'abord parce que, dans une époque saturée d'images, il réunit deux artistes majeurs qui n'ont cessé de « *recupérer* » celles des autres. Mais aussi parce que, pour la Biennale de Venise 2026, rendez-vous important de l'art contemporain qui ouvrira ses portes le 9 mai, le Pavillon américain, émanation de la politique artistique du gouvernement trumpiste, interroge. L'artiste qui y sera représenté, Alma Allen, est un sculpteur hors des radars, choisi par une employée du gouvernement dont la plus récente expérience professionnelle est la gestion d'un magasin de nourriture haut de gamme pour animaux, et accompagné d'un commissaire indépendant accusé par le passé d'avoir organisé une exposition raciste. Dans ce contexte, « *Helter Skelter* » ainsi que la présentation de la plasticienne américaine Lorna Simpson à la Pointe de la Douane, espace de la Collection Pinault à Venise, sont considérés comme un Pavillon américain alternatif.

Arthur Jafa, l'inconnu de 2016, est devenu un grand artiste en 2026. *Love Is the Message, the Message Is Death* ne cesse d'être cité comme l'une des œuvres les plus importantes du début du XXI^e siècle. *The New York Times* l'a qualifiée de « *Guernica de l'ère numérique* ». En juin 2020, en plein mouvement Black Lives Matter, 13 musées du monde entier l'ont diffusée en ligne pendant deux jours. L'année précédente, l'artiste remportait le Lion d'or de la Biennale de Venise pour sa vidéo *The White Album*, un montage de trente minutes d'extraits de caméras de surveillance ou de documentaires sur le racisme et le suprémacisme blanc. En 2022, il était exposé à la Fondation LUMA à Arles (Bouches-du-Rhône). En 2025, il présentait trois vidéos à la Bourse de commerce à Paris, dont *Love Is the Message, the Message Is Death*, dans le cadre de l'exposition « *Corps et âme* ». En septembre prochain, son œuvre fera l'objet d'une imposante rétrospective au prestigieux New Museum of Contemporary Art à New York.

Son travail a été exposé dans les plus grands musées et galeries, comme *akingdoncomethas* (2018, compilation de sermons chrétiens dans les églises

et temples afro-américains) ou *Redacted* (2024, réinterprétation par intelligence artificielle d'une scène de *Taxi Driver* par laquelle les personnages, qui ne sont portés à l'écran que par des acteurs blancs, deviennent noirs. Il a imaginé en 2017 *LeRage*, une silhouette en bois à l'effigie du personnage de Hulk qui, dans sa fureur, passe du vert au noir – un autoportrait, selon lui. Comme Richard Prince avant lui, il n'a cessé de s'approprier des images, y compris celles des paparazzi, tel ce cliché de Whitney Houston pris quelques heures avant qu'elle ne soit retrouvée morte, en 2012.

Des portraits de la diva, de Stevie Wonder ou Michael Jackson défilent sur son ordinateur, en février, dans son studio du quartier de West Adams, au sud d'Hollywood, à Los Angeles. L'artiste, que tous (proches, collaborateurs, etc.) surnomment « *AJ* », sourit et désigne son fond d'écran couvert de centaines de dossiers : « *Tout part de là* ». Cette base de données tentaculaire compile des milliers d'images, récupérées sur les réseaux sociaux, des captures d'écran de vidéos amateurs ou de clips musicaux, rangées méthodiquement. « *Qu'est-ce que je peux vous montrer ?* », demande Arthur Jafa, passant frénétiquement d'une image à l'autre, avec la dextérité d'un adolescent accro aux écrans. Aux murs sont pénétrés des souvenirs personnels, des portraits ethnographiques, de gros plans quasiment abstraits, des reproductions de peintures, des portraits de Bianca Jagger par Andy Warhol, de Malcolm X ou de Miles Davis, la photographie de Gordon (1863), esclave au dos lacéré, devenue symbole de la lutte pour l'égalité.

Dans l'atelier, l'atmosphère est studieuse. Trois assistants travaillent sur ses expositions en cours. Un matelas est installé au sol. « *Mes deux enfants sont grands. Mon fils cadet* [qu'il a eu avec l'artiste Suné Woods] *vient de partir à la fac. Le nid est vide. Alors je dors ici. S'il y avait une douche, je ne sais même pas si je sortirais* ». Le soir, il écoute de la musique, les baffles font résonner les voix de Mahalia Jackson ou de Stevie Wonder, et surtout la trompette de Miles Davis (« *l'emblème de la culture noire* »). Dans un espace attenant, un vélo elliptique a été installé, ainsi qu'un portant avec des vêtements. Il croule sous d'épais manteaux de fourrure et des habits signés du créateur Rick Owens. Il a déjà assisté à ses défilés à Paris, tout comme, récemment, à ceux de Chanel et Prada. Il aime la mode, joue de sa prestance, taille haute, corps musclé et tatoué. Il porte des bijoux, du vernis à ongles, s'est fait photographier avec les lèvres peintes de pourpre. À l'occasion de la séance photo pour *M Le magazine du Monde*, il a voulu porter une lentille blanche à l'œil gauche, en allusion, dit-il, au rappeur Method Man qui avait coutume de faire de même, et pour se donner un air de zombie, « *mais surtout pour m'amuser* ».

Culture encyclopédique, assurance dans la voix... Arthur Jafa impressionne. Souriant, il n'en est pas moins d'une rigueur extrême, ayant coutume de demander aux journalistes de clarifier chaque mot, refusant les approximations. Admirateurs comme critiques parlent d'une précision obsessionnelle. D'autres évoquent une exigence, une dureté, qu'il s'appliquerait d'abord à lui-même. Responsable de la programmation culturelle à la Bourse de commerce, Cyrus Gobeuvre loue « *son aura et sa capacité à incarner son œuvre* » : « *Arthur Jafa est une figure qui dépasse le cadre artistique pour devenir un fait culturel, ayant transformé le rapport à l'art de toute une génération* ». Le trentenaire le compare « *au créateur de mode Demna qui, à la direction créative de Balenciaga* [et aujourd'hui de Gucci], *a défini une esthétique, fédéré une tribu* ».

« *Il a un charisme incontestable, une conscience très affûtée de la manière dont il est perçu*, souligne Lucy Chadwick. *Il sait totalement dépasser l'étiquette de "l'auteur d'un seul tube"* ». Professeure à Princeton, spécialisée dans l'analyse des images et notamment de la représentation des diasporas africaines, Tina M. Campt assure que « *AJ n'a cessé de créer des expériences visuelles très fortes. Il montre la beauté et la précarité de l'identité afro-américaine* ».

Quelques semaines après notre première rencontre à Los Angeles, Arthur Jafa était de passage à Paris : « *À chaque fois que je suis ici, ça m'évoque Jeanne Moreau marchant au son de la bande originale d'Ascenseur pour l'échafaud* [1958], *signée Miles Davis* ». L'occasion de préciser sa pensée. Il mentionne « *un impératif éthique pour les artistes noirs de sonder le traumatisme de la culture noire* ». Au sujet de la politique →



Arthur Jafa
derrière un fac-
similé de
«LeRage» (2017),
une silhouette à
l'effigie du
personnage de Hulk.
Ci-contre, des
vêtements dans un
espace attenant à
son atelier.
Ci-dessous, à
gauche, un énorme
baffle. À droite,
une boîte à rythmes
Roland 809 et un
synthétiseur
analogue Synthi.



Des œuvres en cours de réalisation.

Ici, à droite, un portrait de Malcolm X.

Page de droite, au centre, un fac-similé de «LeRage» (2017). À droite, une photo du compositeur et trompettiste Miles Davis.



—> menée par Donald Trump, il lance, cinglant : «*Quand cela arrive aux Blancs, c'est une dystopie. Pour nous, c'est simplement la réalité.* » Racisme endémique jusque dans les hautes sphères de l'Etat, disparités de revenus, violences policières... Impossible d'y échapper. Surtout quand on est né en 1960, quatre ans avant le Civil Rights Act qui mettra définitivement fin à la ségrégation. «*La personnalité et le travail d'AJ sont indissociables du sud des États-Unis, de la région du delta du Mississippi d'où il est originaire*, précise le cinéaste éthiopien Hailé Gerima, un de ses amis proches. *Son terreau est celui de la culture noire la plus profonde, faite de violence mais aussi de folklore communautaire, de la musique aux récits oraux.* » Il est né, comme Elvis Presley, à Tupelo, mais a grandi à Clarksdale, où ses parents, professeurs, enseignaient. «*La ségrégation n'était plus légale, mais, dans les faits, elle restait omniprésente. Enfants, nous étions toujours chaperonnés lorsque nous devions être en contact avec des Blancs.* » À peine une décennie plus tôt, en 1955, à quelques dizaines de kilomètres de là, un adolescent noir de 14 ans, Emmett Till, avait été torturé à mort, un assassinat qui marquera durablement le mouvement des droits civiques. La famille est lettrée, mais dans le delta du Mississippi des années 1960, l'accès à la culture est faible. La télévision est en permanence allumée. «*À l'écran, les seuls Noirs étaient les athlètes, Martin Luther King, James Brown, Aretha Franklin et les musiciens du label Motown. C'était nos super-héros* », dit Arthur Jafa, qui dévore par ailleurs les comic

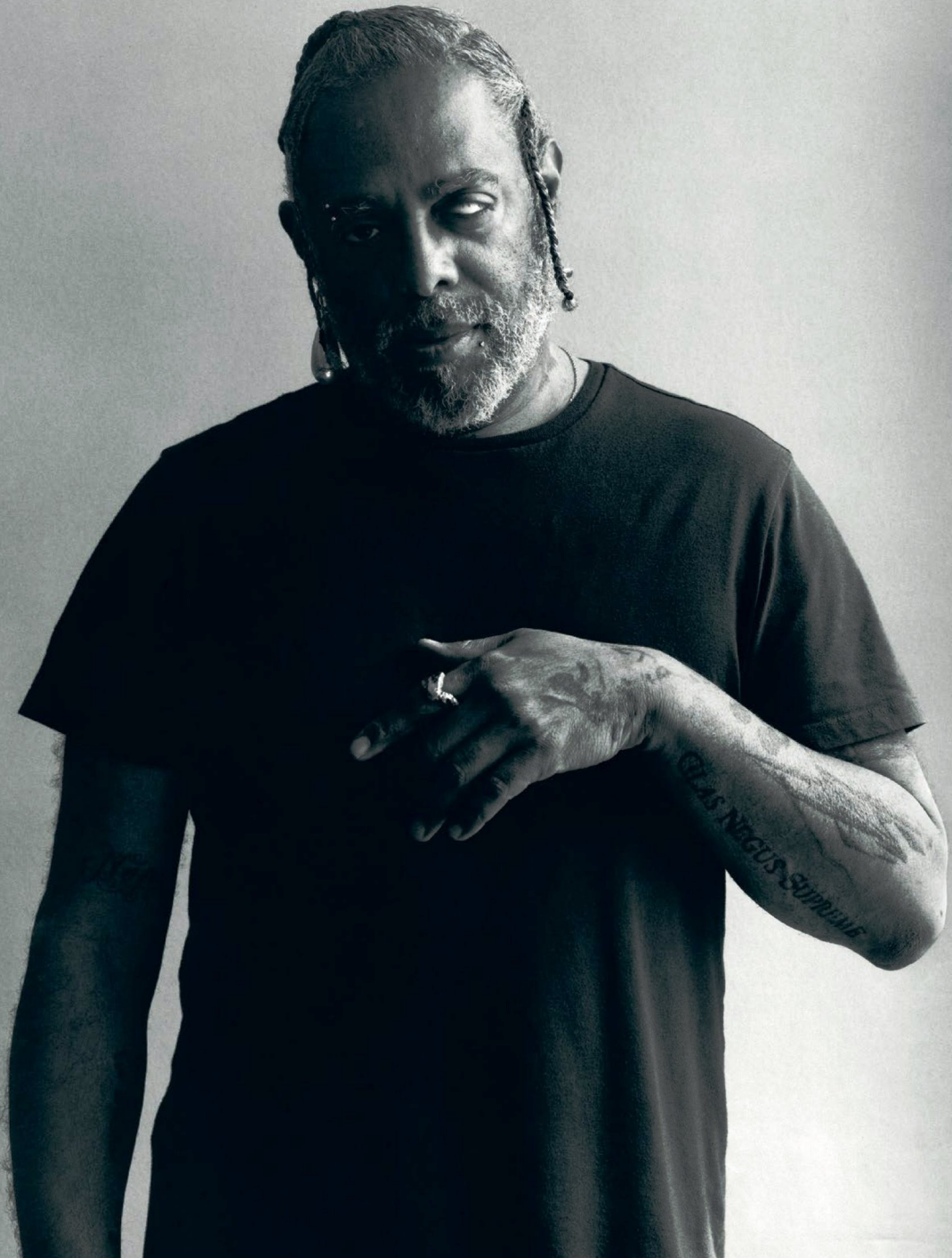
books. «*Le premier artiste que j'ai admiré est le dessinateur Jack Kirby, l'inventeur de Hulk, Captain America et Thor.* » Il découpe les revues consacrées aux feuilletons à l'eau de rose de sa grand-mère, les affiches de films de kung-fu, les pages du magazine de la communauté noire *Ebony*. Il les colle sur des cahiers, comme des pêle-mêle personnels. Il ne cessera de remplir ses «notebooks» : ceux de la période allant de 2000 à 2017 sont aujourd'hui dans la collection du MoMA, à New York. À 10 ans, il va voir *2001 : l'odyssée de l'espace* (1968), de Stanley Kubrick. «*Ma vie a changé. Littéralement. En un sens, il s'agissait de ma première confrontation au pouvoir de l'abstraction, du mystère, dans l'art.* » Après le lycée, à la fin des années 1970, il part pour Washington, s'inscrit en architecture à l'université de Howard, surnommée la «Harvard noire» pour avoir formé l'intelligentsia littéraire et politique afro-américaine. Sur le National Mall, l'artère principale, l'architecte américano-chinois Ieoh Ming Pei vient de construire une nouvelle aile de la National Gallery, que sa classe visite. Une exposition de Mark Rothko y est organisée. Face aux insondables à-plats de couleur, il s'agace. «*J'étais furieux. Pour moi, c'était de l'imposture. Du travail de petit Blanc prétentieux.* » Mais il ne parvient pas à oublier ces toiles, retourne voir l'exposition. Une fois, puis une autre. «*J'ai dû y aller sept fois en tout. J'ai découvert un monde d'opportunités.* » L'idée d'un art aussi impénétrable que les monolithes tombant sur terre dans *2001*... À Howard, il s'est aussi inscrit dans des cours de cinéma, où il a pour



Au sujet de la politique menée par Donald Trump, il lance, cinglant : “Quand cela arrive aux Blancs, c’est une dystopie. Pour nous, c’est simplement la réalité.”

professeur le réalisateur Haïlé Gerima, venu de Los Angeles. Né en Éthiopie, il est l’une des figures d’un mouvement cinématographique baptisé L.A. Rebellion, qui rassemblait, dans les années 1980, des cinéastes noirs évoluant au sein de l’école de cinéma de l’université de Californie de Los Angeles, en pleine résonance avec la violence raciale qui sévit dans la métropole. Haïlé Gerima lui parle des films comme d’un contre-pouvoir. « Arthur débordait d’idées et avait un don pour le récit visuel, pour les images en mouvement », se souvient l’octogénaire, qui suggère alors à Jafa de partir pour Los Angeles.

Là-bas, il rencontre une aspirante cinéaste, Julie Dash, qu’il épouse et avec qui il aura une fille. Elle réalisera *Daughters of the Dust* (1991), premier film d’une femme américaine noire à obtenir une sortie en salle. Arthur Jafa est derrière la caméra, de même que pour *Seven Songs for Malcolm X* (1993), documentaire de John Akomfrah, ou encore *Crooklyn* (1994) du New-Yorkais Spike Lee. Tous lui prédisent un grand avenir. Mais le curriculum vitae s’effiloche. Jafa reste à l’arrière-plan. Il est responsable de la seconde équipe (chargée de filmer les paysages, les plans de coupe et les scènes ne nécessitant pas la présence des acteurs ni du réalisateur) d’*Eyes Wide Shut* (1999) de Stanley Kubrick, qu’il admire. Malgré un tournage interminable de quatre cents jours, il ne rencontrera jamais son héros. Trop impressionné, il refuse un jour de prendre un appel téléphonique du cinéaste. →



Arthur Jafa dénonce les attentes simplificatrices des critiques et des galeristes : produire des slogans lourdauds, des œuvres rassurantes qui “apaisent la culpabilité blanche”. Il ne cesse de souligner la bonne conscience d’un monde de l’art qui l’a longtemps exclu.

—> Prolixe en interview, Arthur Jafa n’en est pas moins évasif sur son parcours intime. À plusieurs reprises, il semble évoquer des moments de dépression. Quant à ce rêve d’être un créateur démiurge, comme Kubrick l’était, il se l’est interdit pendant des décennies, rongé par un sentiment d’imposture, paralysé par le chemin à accomplir. Bloqué sur la ligne de départ, il ne s’est pas autorisé les tâtonnements et ratages nécessaires à la création, la phase d’expérimentation et d’inachèvement par laquelle passe tout artiste débutant. Haïlé Gerima insiste pourtant : « *Croyez-moi, s’il avait été blanc, des producteurs l’auraient encouragé. L’industrie du cinéma sait donner sa chance à tout le monde, y compris aux médiocres. À condition qu’ils soient blancs.* » À Howard, Arthur Jafa a rencontré l’un de ses plus proches amis, Greg Tate. Mort en 2021, considéré comme l’une des plus grandes plumes critiques américaines, ce qui lui valut un prix Pulitzer à titre posthume, ce dernier a longtemps écrit pour l’hebdomadaire *Village Voice*, participant à faire du hip-hop un genre culturel à part entière. Jafa lui rend souvent visite à New York et ils font le tour des galeries d’art contemporain.

Avec tendresse, Greg Tate comparait son ami au personnage de Forrest Gump qui atterrit sans cesse dans de nouveaux milieux au hasard des circonstances. Dans l’art, donc. Au cours des années 1990, le milieu connaît une révolution esthétique. En 1993, un Écossais, Douglas Gordon, a imaginé *24 Hour Psycho*, une version ralentie de *Psychose* (1960) d’Alfred Hitchcock. Jafa se sent davantage porté par cette liberté que par la lourdeur du cinéma. « *Avant de tourner la moindre scène d’un film, explique-t-il, il faut convaincre des producteurs, des financiers. Un peintre n’a qu’à se mettre à son chevalet. Le tableau peut être mauvais, n’intéresser personne, mais il existe tout de même.* » Il se lance et signe quelques vidéos, expose ses *Notebooks* comme des œuvres en soi, est sélectionné en 2000 à la Biennale du Whitney Museum à New York, qui présente un vaste panorama de l’art américain. Sans grand succès.

Son heure n’est pas encore venue. Il vivote de projets mineurs, aidés par ses amis qui engrangent de ne pas le voir rencontrer le succès. Parmi eux, un vidéaste, Kahlil Joseph, de vingt ans son cadet. Surdoué comme l’était son frère, le peintre Noah Davis (comète de l’art américain disparue en 2015 à l’âge de 32 ans), le jeune homme fait sensation. Celui qui signe alors des clips pour les rappers Kendrick Lamar ou Flying Lotus, se souvient d’un Jafa « *brillant, visionnaire, mais désœuvré* ». Par un concours de circonstances, Kahlil Joseph va bouleverser la vie de l’artiste.

Le réalisateur a signé des vidéos destinées à accompagner la promotion du nouvel album de Beyoncé, *Lemonade* (2016). Le projet mêle pop culture et cinéma d’auteur. Ambitieux, il présente ce travail dans une projection privée à la foire annuelle de Bâle, l’événement le plus important du marché de l’art contemporain, en juin 2016. Quelque temps plus tôt, Arthur Jafa lui avait montré une vidéo qu’il venait de concevoir, profitant de son temps libre à la suite de l’annulation d’un projet qu’il devait réaliser pour YouTube : *Love Is the Message, the Message Is Death*. « *J’étais happé, se souvient Kahlil Joseph. J’ai décidé de la présenter à Bâle, mais sans fournir aucune indication. Je voulais faire découvrir l’œuvre comme elle est, un surgissement, une expérience physique qui se passe d’explication.* » Parmi la trentaine d’invités, le galeriste Gavin Brown. Ce dernier se jette sur Kahlil Joseph, demande le nom de l’auteur de la vidéo. « *Je n’en avais jamais entendu parler*, sourit le Britannique. *Je devais rencontrer cet homme.* »

À 55 ans, Arthur Jafa est alors « *dans une impasse, perdu et suicidaire* ». En quelques semaines, il se voit sacré sensation du monde de l’art. « *Mais il n’avait rien d’un plasticien émergent*, souligne Lucy Chadwick, *c’était un homme mûr qui avait tellement de choses à partager, toutes ces idées emmagasinées prenaient enfin vie.* » Tina M. Campt l’assure : « *Il n’a jamais vraiment changé ! Le monde de l’art n’était tout simplement pas prêt à accueillir ses œuvres. Un long travail fait par des artistes, commissaires, universitaires et critiques a été nécessaire pour que les plasticiens noirs soient exposés.* »

Indéniablement, ces derniers ont davantage de place qu’autrefois sur les murs des musées et des galeries d’art. Se déploie aujourd’hui toute la diversité de leurs pratiques, de l’art conceptuel de Glenn Ligon à la relecture de l’histoire de la peinture par Henry Taylor, en passant par l’abstraction de Julie Mehretu, les installations de Simone Leigh ou les photographies de Deana Lawson. S’ajoute la redécouverte d’œuvres méconnues ou injustement négligées, comme celle de la photographe Ming Smith. Des images de cette brillante portraitiste, Arthur Jafa en a justement inclus dans l’exposition dont il assure le commissariat, « *Less is Morbid* », au MoMA jusqu’au 5 juillet. Jouant de la dualité, voire de l’opposition, il a choisi dans des réserves du musée des œuvres de grands artistes noirs (David Hammons, Jean-Michel Basquiat...) et blancs (Bruce Nauman, Mark Rothko...).

Tina M. Campt loue la « *complexité* » du travail d’Arthur Jafa. « *Le monde de l’art aime les œuvres faciles, faussement réparatrices, a fortiori quand leur auteur est noir* », dit le plasticien, qui souligne les attentes simplificatrices des critiques et des galeristes : produire des slogans lourdauds, des œuvres rassurantes qui « *apaisent la culpabilité blanche* ». Dans ses conférences, podcasts et interviews, il ne cesse de dénoncer la bonne conscience d’un monde de l’art qui l’a longtemps exclu. Car Jafa est un bon client. En ligne sont disponibles des heures entières de vidéos d’interventions dans des musées ou des universités. Il impressionne son auditoire qui a souvent lu *My Black Death* (non traduit), court texte rédigé en 2003, dans lequel l’artiste mêle autobiographie et réflexions sur le jazz, *Les Demoiselles d’Avignon*, Marcel Duchamp et Stanley Kubrick. Tina M. Campt estime qu’il est devenu « *un penseur au regard aiguisé sur notre pays. Le moins qu’on puisse dire, c’est que l’Amérique a besoin de dialogue entre artistes, intellectuels et militants en ce moment.* »

Cyrus Gobreville se souvient du public « *jeune et fervent, venu l’écouter parler de musique ou d’images numériques* » lors d’une conférence à la Bourse de commerce en 2025. Une soirée avait été organisée dans la rotonde de l’institution. Devant une projection d’une de ses œuvres, des DJ se succédaient, 1000 personnes dansaient et lui, au milieu, attentif à tous. « *Il semblait être au sommet de sa vision de ce qu’est un artiste*, se souvient Matthieu Humery, commissaire rattaché à la Collection Pinaut, qui avait travaillé sur le projet. *Une figure, pas si éloignée [de celle] du gourou, qui connecte les univers.* »

À 65 ans, Arthur Jafa est un artiste qui a su trouver les moyens de ses ambitions. Il a créé, notamment avec la milliardaire et mécène Maya Hoffmann (Fondation Luma), une maison de production. De quoi lui permettre de réaliser prochainement son premier film. « *Plusieurs, même.* » Il préfère ne pas trop en dire, mais les scénarios seraient écrits, les acteurs recrutés. Haïlé Gerima est impatient. « *J’ai l’impression que nous n’avons vu qu’un aperçu de tout ce dont il est capable.* » (M)

Texte Olivier Faye
Photos Lauren Fleishman

INCONNUE EN FRANCE, LAURE FERRARI, 46 ANS, CONSEILLE DANS L'OMBRE SON COMPAGNON NIGEL FARAGE, DONT LE PARTI, REFORM UK, EST EN TÊTE DES SONDAGES AU ROYAUME-UNI. ANCIENNE COLLABORATRICE DU HÉRAUT DU BREXIT AU PARLEMENT EUROPÉEN, LA FRANÇAISE, QUI A PORTÉ LES COULEURS DE LA FORMATION DE NICOLAS DUPONT-AIGNAN, A LONGTEMPS ÉTÉ UN ROUAGE DES EXTRÊMES DROITES INTERNATIONALES, JUSQU'À GRAVITER DANS L'ORBITE DE L'IDÉOLOGUE TRUMPISTE STEVE BANNON. ELLE RÊVE DÉSORMAIS D'ACCOMPAGNER SON CONJOINT AU 10 DOWNING STREET, LA RÉSIDENCE DES PREMIERS MINISTRES.

La Française qui murmure à l'oreille du patron de l'extrême droite britannique

PROMIS, JORDAN BARDELLA a pris des cours d'anglais intensifs. Mais, ce 9 décembre, à Londres, le président du Rassemblement national (RN) peine à se passer des services d'un traducteur – d'une traductrice, en l'occurrence. Le chef de file de l'extrême droite française, 30 ans, est pendu à ses lèvres dans ce très chic restaurant d'un club privé de la capitale britannique, où le port de la veste est obligatoire. Il ne veut pas commettre d'impair devant Nigel Farage, 62 ans, leader du parti d'extrême droite Reform UK, qu'il rencontre pour la première fois. Contrairement à lui, le Britannique est une célébrité internationale, dont le visage goguenard symbolise le Brexit, tout sous son insistante pression, en 2016.

Les deux hommes, qui dominent les sondages dans leurs pays respectifs, se régalent à imaginer le futur de la relation franco-britannique, qu'ils fantasment en forteresse barricadée contre l'immigration. Le matin même, dans une interview au quotidien conservateur *The Telegraph*, le Français a fait la réclame de son hôte – un « grand patriote », qui sera à coup sûr « le prochain premier ministre » du Royaume-Uni. L'entretien avait été négocié par l'équipe de Farage.

Très à l'aise, la traductrice ne se contente pas de passer les plats entre les deux hommes. Visage rond et sourire engageant, elle éclaire la conversation de sa connaissance de la vie politique des deux pays. Laure Ferrari, 46 ans, Française née à Épinal (Vosges), n'est pas vraiment traductrice : elle est en réalité la compagne de Nigel Farage. C'est aussi une femme politique, même si elle

n'assume pas le terme. Un personnage de l'ombre, ancienne conseillère du Britannique au Parlement européen, qui a gravité dans l'orbite de l'idéologue trumpiste Steve Bannon. « *Nigel Farage et elle, qui donnaient l'apparence d'un couple très soudé, échangeaient comme le font deux personnalités politiques* », se souvient la députée RN Hélène Laporte, présente au déjeuner au côté de Jordan Bardella, tout comme l'eurodéputé RN Fabrice Leggeri.

Rares sont ceux, en France, à se souvenir que Laure Ferrari a été l'un des visages de Debout la République (DLR), le petit parti souverainiste de Nicolas Dupont-Aignan (renommé aujourd'hui Debout la France). C'était il y a plus de dix ans. La jeune femme avait notamment mené la liste de DLR aux élections européennes de 2014 dans la région Est (le scrutin était alors découpé par circonscriptions régionales). La faiblesse du résultat (4,16 %) ne lui a pas donné envie de persévérer. Discrète, la quadragénaire se contente désormais d'un rôle officieux auprès de son compagnon, qu'elle conseille. À l'écouter, c'est même elle qui l'aurait poussé à sortir de sa retraite pour se présenter, avec succès, aux élections législatives de 2024. Depuis, l'ancien traducteur se prend à rêver du 10 Downing Street, la résidence du premier ministre britannique. La perspective est encore lointaine – les prochaines législatives ne sont pas prévues avant 2029 –, mais jamais le duopole formé par les conservateurs et les travaillistes n'a semblé aussi menacé. Selon une enquête de l'institut d'études YouGov du 21 avril (réalisée auprès

de 2472 personnes), Reform UK récolte 27 % d'intentions de vote, avec une avance confortable sur ses adversaires (17 % pour les conservateurs, 17 % pour les Verts et 16 % pour le Labour).

En ce moment, Laure Ferrari suit à distance les pérégrinations de son conjoint, qui bat la campagne dans le cadre des élections locales, prévues le 7 mai dans tout le pays. Un test d'ampleur pour Reform UK, qui multiplie les polémiques en raison du profil très radical de certains de ses candidats, épinglés pour des propos racistes contre les musulmans en général et les Pakistanais en particulier. Nigel Farage lui-même est accusé depuis novembre 2025 d'avoir tenu des propos du même tonneau (« *Hitler avait raison* »), lorsqu'il était étudiant.

Laure Ferrari est assise sous un plafond de fleurs en plastique dans le restaurant du Royal Hotel de Clacton-on-Sea. Cette station balnéaire de l'Essex, dans le sud-est de l'Angleterre, traîne depuis des décennies la nostalgie de sa gloire passée, quand les ouvriers londoniens venaient profiter de sa grande roue, sur la jetée qui domine la mer du Nord. La ville de 53 000 habitants, désertée des touristes, est désormais l'une des plus pauvres du pays. Longtemps implanté dans le Kent, Nigel Farage s'y est parachuté, il y a deux ans, pour se faire élire député à la Chambre des communes. Une première dans sa carrière, après sept défaites d'affilée.

La Française affiche une excentricité toute britannique, en pantalon rose fuchsia et lavallière léopard. Méfiante, elle hésite à nous →

Laure Ferrari,
à Clacton-on-Sea (Royaume-Uni),
en avril.





Des mugs à l'effigie de Nigel Farage dans le bureau de Reform UK, à Clacton-on-Sea.

—> enregistrer. Elle ne voudrait pas apparaître comme une intrigante qui tire les ficelles dans l'ombre de son compagnon. Une image dont a souffert Carrie Johnson, l'épouse de l'ancien premier ministre conservateur Boris Johnson, qui « *intervenait beaucoup trop dans les affaires du pays, juge-t-elle. Si les gens élisent Nigel Farage, ils n'élisent pas Laure Ferrari* ». Leur couple s'est pourtant formé sous les auspices du pouvoir. En 2007, la jeune femme est serveuse dans un restaurant de Strasbourg lorsqu'elle rencontre Nigel Farage et son compère Godfrey Bloom. Les deux hommes, eurodéputés du United Kingdom Independence Party (UKIP), une formation souverainiste britannique, sont des habitués du Cornichon masqué, où ils viennent éculer des pintes en marge des séances au Parlement européen. Nigel Farage est, à l'époque, un personnage bruyant mais marginal de la vie politique outre-Manche, qui aime s'afficher une bière à la main pour asseoir son image populaire. Ils discutent avec Laure Ferrari, qui leur confie ses déboires d'entrepreneuse – elle vient de mettre en liquidation son magasin de vêtements. Son CV est mince : elle n'a pas mené à terme ses études de civilisation anglaise et de communication. Mais elle parle parfaitement la langue de Shakespeare, et se pique de politique depuis qu'elle a voté non au référendum de 2005 sur la Constitution européenne.

Le Britannique, qui cherche une francophone dans son équipe, l'embauche quelques mois plus tard comme assistante parlementaire. C'est en tout cas ce que racontera la Française pendant des années. Est-ce pour prévenir les procès en népotisme ? Elle changera de version par la suite, et jurera qu'elle travaillait en réalité pour Godfrey Bloom. Ce dernier, désormais retraité de la politique, à 76 ans, confirme : « *Elle avait un sens de l'humour très aiguisé, ce qui est important pour un Anglais.* » Il n'hésite pas à ajouter dans un sourire : « *Elle était attirante pour des hommes d'un certain âge.* »

Rapidement, la jeune femme monte en grade au sein du Parlement européen. Laure Ferrari devient chargée des relations publiques de la délégation UKIP, qui siège dans le même groupe que la fine fleur des eurosceptiques et populistes parmi les plus à droite de l'assemblée : Ligue du Nord (Italie), Alternative für Deutschland (Allemagne), Vlaams Belang (Belgique)... Dans l'Hexagone, le parti est allié à DLR de Nicolas Dupont-Aignan. Laure Ferrari a assuré les présentations. À l'époque, Nigel Farage préfère s'afficher avec le maire de Yerres (Essonne) plutôt qu'avec le Front national (FN), qu'il juge moins présentable. « *L'antisémitisme est inscrit dans l'ADN du FN* », se justifie-t-il dans la presse britannique, en 2014. Vexée, Marine Le Pen fait mine de s'interroger sur les raisons de ce désamour lors d'une conférence de presse : « *Est-ce que peut-être nos assistantes sont moins jolies que celles de Nicolas Dupont-Aignan ?* » La référence à Laure Ferrari est limpide.

À Strasbourg, il ne fait de doute pour personne que la jeune femme forme un couple avec Nigel Farage. Or, le Britannique, père de quatre enfants, est marié en secondes noces avec Kirsten Mehr, une interprète allemande. Les féroces tabloïds du Royaume-Uni s'en donnent à cœur joie. Début 2017, le *Daily Mail* planque devant la résidence londonienne de l'élu et surprend « *la séduisante ancienne serveuse française* » en train de sortir les poubelles en pyjama. Acculé, Farage balbutie une explication pas très convaincante sur cette « *relation de travail* » qu'il aiderait à se loger. Il divorcera quelques mois plus tard.

Laure Ferrari devient incontournable dans l'entourage très masculin de l'Élu – « *les bad boys du Brexit* », comme ils se surnomment. Entre 2015 et 2017, elle dirige un think tank, l'Institut pour la démocratie directe en Europe (IDDE), directement rattaché au parti politique européen auquel appartient UKIP. Une tâche de confiance, qui permet de récolter de généreuses subventions de

l'Union européenne. Elle sera d'ailleurs entendue à ce titre par la justice belge, début 2020, dans le cadre d'une enquête pour détournement de fonds publics, sans être inculpée.

La Française contribue au rapprochement de Nigel Farage avec Donald Trump, quelques mois avant que ce dernier soit élu pour la première fois président des États-Unis, en novembre 2016. « *Je connaissais des gens dans l'équipe du gouverneur républicain du Mississippi, Phil Bryant* », nous raconte-t-elle, une décennie plus tard. Bryant est l'homme qui a permis la première rencontre entre Trump et Farage, en août 2016. Depuis, le président américain et le héraut du Brexit ne cessent de mettre en scène leur bonne entente. Le milliardaire a même envoyé, en 2024, un message vidéo à son « *ami* » Nigel – un « *champion* » –, pour ses 60 ans. Laure Ferrari, qui a rencontré à plusieurs reprises le locataire de la Maison Blanche, n'est pas gênée par son impopularité en Europe. Elle voit en lui un « *homme adorable* », qui « *change le consensus* ».

Est-ce un hasard si la Française a vu son nom associé à celui de Steve Bannon ? En 2018, l'ancien responsable de la campagne présidentielle de Donald Trump se met en tête de faire souffler la révolution MAGA (« *Make America Great Again* ») sur l'Europe. Il veut fédérer les mouvements d'extrême droite du Vieux Continent, et investit dans ce but un parti, Le Mouvement, fondé un an plus tôt par le Belge Mischaël Modrikamen. Un populiste obsédé par « *l'invasion migratoire* » et les « *sauvages* » qui frapperaient aux portes de l'Europe. Cet allié de Nigel Farage, qui œuvre avec Laure Ferrari à structurer leurs forces en Europe, a demandé à la Française de devenir administratrice de sa nouvelle formation.

À l'été 2018, Modrikamen, Farage et Ferrari se retrouvent pour déjeuner, à Londres, avec Steve Bannon. L'Américain leur fait miroiter l'argent de riches donateurs. Mais l'initiative tourne court.

En 2023, Laure Ferrari encourage son conjoint à participer à l'émission de télé-réalité "Je suis une célébrité, sortez-moi de là !" : "L'intérêt était que les gens sachent qu'il n'est pas le vilain bonhomme raciste, misogyne et homophobe que l'on montre dans les journaux."

« Les promesses de financement de Bannon n'ont pas suivi. Le Mouvement est resté à l'état de projet », regrette Mischaël Modrikamen. « Entre le Brexit et Trump, il y avait pourtant des choses à faire », observe Laure Ferrari. La Française assure néanmoins n'avoir joué aucun rôle véritablement actif au côté du sulfureux Bannon. « Elle était dans la communication, elle faisait un travail de coordination », nuance ce dernier au téléphone. La véritable mission de Laure Ferrari consiste à aider son compagnon à graver les marches du pouvoir. Elle nous raconte donc ces « trois choses que Nigel a faites dans sa vie et en faveur desquelles [elle a] poussé », qui la rendent « fière ». La première a été de convaincre son compagnon de quitter UKIP, en 2018, qui prenait selon elle une tournure « antimusulman obsessive » : « Je n'en pouvais plus de ce parti, même des couleurs, le jaune et le violet... J'ai dit à Nigel qu'il valait mieux que ça après le Brexit. » Farage lance alors une nouvelle formation, le Brexit Party, qui remporte un triomphe aux élections européennes de 2019, arrivant en tête au Royaume-Uni avec plus de 30 % des votes. Une aventure dans laquelle Laure Ferrari dit avoir été « très impliquée », en particulier pour recruter du personnel et débuser d'éventuelles taupes envoyées par des partis concurrents. Son second fait d'armes revendiqué a été d'encourager son conjoint à participer à la version britannique de l'émission de télé-réalité « Je suis une célébrité, sortez-moi de là ! », enregistrée dans la jungle australienne, en 2023. Nigel Farage, alors simple animateur sur la chaîne GB News (l'équivalent de CNews au Royaume-Uni), connaît une période de creux. Il n'a plus de mandat, et a quitté la direction du Brexit Party, devenu Reform UK en 2021. Le show, suivi en moyenne par 9 millions de téléspectateurs, lui permet de donner un coup de frais à son image – il s'affiche même les fesses à l'air en train de prendre sa douche. « Il y avait deux segments de

la population avec lesquels Nigel avait du mal, c'étaient les femmes et les jeunes, décrypte Laure Ferrari. L'intérêt était que les gens sachent qu'il n'est pas le vilain bonhomme raciste, misogyne et homophobe que l'on montre dans les journaux. »

L'émission a aussi permis d'officialiser leur relation aux yeux du grand public. La Française s'est rendue en Australie pour l'accueillir à sa sortie de la jungle dans une chaste accolade devant les caméras. « C'était l'occasion de dire : "On est ensemble et on vous emmerde" », assume-t-elle. En parallèle, elle accordait une interview à GB News – sa première à la télévision en tant que « femme de » –, pour revendiquer sa place : « Je ne suis pas une petite amie secrète ! »

Le troisième et dernier fait d'armes intervient quelques semaines plus tard, lorsque Laure Ferrari pousse Nigel Farage à se présenter aux élections législatives de juillet 2024. À ce moment-là, le Britannique jouit de sa relative retraite politique. Il envisage plutôt de partir aux États-Unis pour aider Donald Trump dans sa nouvelle campagne présidentielle. « Mais ses idées gagnaient du terrain – surtout sur l'immigration, il faut dire ce qui est –, il y avait un appétit dès qu'il se déplaçait quelque part dans le pays », estime-t-elle. Sa victoire n'a pas fait un pli : il a été élu avec 46,2 % des voix, loin devant son adversaire du Parti conservateur (27,9 %).

À Clacton-on-Sea, le député Farage est néanmoins absent. Son bureau, vide, mis à part quelques produits dérivés de Reform UK, semble ne pas avoir servi depuis des semaines. Il est souvent reproché au patron de l'extrême droite britannique de ne pas tenir de permanence parlementaire dans sa circonscription. Pour faire taire les critiques, il a annoncé, fin 2024, avoir acheté une maison dans la commune voisine de Frinton-on-Sea. « Je vais vivre ici », a-t-il promis. Après avoir assuré, dans un premier temps, qu'il en était l'acquéreur, il a rétro-pédalé à la suite de

révélation du *Guardian*, assurant que Laure Ferrari avait acheté la demeure (quatre chambres, une piscine chauffée) sur ses propres deniers. La transaction s'élève à 885 000 livres (1 million d'euros). « Elle vient d'une famille française très aisée et peut se le permettre », a-t-il justifié. Une manière d'expliquer le fait qu'il ne s'est pas acquitté d'une taxe estimée à 44 000 livres (50 636 euros) due par les propriétaires de plusieurs biens au Royaume-Uni.

Seulement, une enquête de la BBC, en septembre 2025, a questionné la richesse présumée de la famille de Laure Ferrari. Son père, retraité, possédait une société de transports qui présentait des comptes déficitaires au moment de sa radiation, en 2020. Et l'appartement que ce dernier possède avec sa femme dans la banlieue de Strasbourg a une valeur estimée autour de 300 000 euros. Agacée qu'on l'interroge sur ce point, Laure Ferrari étudie. A-t-elle acheté sa propriété grâce à un héritage familial ? « Oui et non, ça serait un très gros héritage... Il n'y a pas qu'une seule façon de payer une maison », nous dit-elle. Tout juste comprend-on que cet argent ne viendrait pas forcément de ses parents. « Je ne peux pas dire combien ma grand-mère a donné, ça me regarde, poursuit Laure Ferrari. L'essentiel, c'est que j'ai payé toutes les taxes, il n'y a pas eu d'évasion fiscale, et la maison est à mon nom. »

La quadragénaire jure ne pas s'imaginer en train de franchir le seuil d'une autre résidence, celle du 10 Downing Street, à Londres, au bras de son compagnon. « Je ne veux pas parler de malheur, mais il peut se passer tout un tas de choses entre maintenant et les élections », reconnaît-elle. Il ne faut néanmoins pas la pousser longtemps pour l'entendre dire ce qui l'« enchanterait » si tel était le cas. « Tout l'aspect diplomatie : j'aime bien les repas de l'ambassadeur, Ferrero Rocher, ce genre de choses... lâche-t-elle dans un sourire. Vous voyez ? » (2)

LE JOUR OÙ LE LYONNAIS A PRIS FEU



Texte Michaël Moreau

Au matin du 5 mai 1996, boulevard des Italiens, à Paris, un feu gigantesque ravage les deux tiers du siège historique du Crédit lyonnais. À l'époque, la banque publique est au bord de la faillite et plombée par des affaires judiciaires, dont le très médiatique dossier "Tapie-Adidas". Alors que ses dirigeants voient dans le sinistre un nouveau coup du sort, la thèse de l'incendie volontaire envahit les esprits. Trente ans après, encore inexplicquée, la catastrophe apparaît comme le symbole de la débâcle d'un fleuron français consumé par sa stratégie d'expansion sans limite.

Page de gauche, le 5 mai 1996, les sapeurs-pompiers interviennent au siège central du Crédit lyonnais, en flammes, boulevard des Italiens, à Paris.

Ci-dessous, le même jour, deux pompiers reçoivent des soins dans un café proche du sinistre.



« JE ME SOUVIENS de ma colère et de mon indignation. » Eva Joly garde un souvenir intact de ce 5 mai 1996, le jour où des flammes gigantesques ont ravagé le siège légendaire du Crédit lyonnais, au 19, boulevard des Italiens, au cœur du 9^e arrondissement parisien. Juge d'instruction au pôle financier du Palais de justice de Paris, elle mène à l'époque des investigations sur la banque publique : de l'affaire dite « Tapie-Adidas » à des opérations immobilières douteuses, en passant par des soupçons de détournements de fonds dans des filiales, l'établissement est au cœur de plusieurs dossiers. « Dans les mois qui ont suivi, nous étions très inquiets des éventuelles destructions de preuves liées à nos enquêtes », se remémore l'ancienne juge au téléphone, le 23 mars. L'incendie est l'un des plus retentissants de l'histoire de la capitale dans l'après-guerre, plus étendu, par sa superficie, que celui survenu à la cathédrale Notre-Dame en 2019. Trente ans plus tard, le sinistre recèle encore quelques mystères : comment

expliquer que plus des deux tiers de la surface du plus grand bâtiment civil de Paris aient été détruits ? Son origine était-elle purement accidentelle, comme l'ont conclu les premiers experts qui se sont penchés sur la catastrophe ? Les fantômes ont continué à circuler. Quoi qu'il en soit, il reste le symbole des années noires du Crédit lyonnais, puisque, au sens propre comme au figuré, l'établissement s'est embrasé. Pascal Lamy, 79 ans aujourd'hui, qui deviendra commissaire européen trois ans après l'incendie, fut, ce dimanche matin de mai 1996, l'un des premiers sur place. Depuis Pigalle, le quartier où il vit, il remarque au loin une fumée noire, sans d'abord y prêter attention. Mais le marathonien, en route pour le bois de Boulogne, comprend ce qu'il se passe à l'écoute de son autoradio : le Crédit lyonnais brûle. Il en est le directeur général depuis 1994, et personnel n'avait pensé à l'avertir, relate-t-il trois décennies plus tard. Il fait aussitôt demi-tour et débarque « en survêt » devant le siège, où les

sapeurs-pompiers, déjà, s'affairent. « Il y avait une malédiction », souffle-t-il, en référence aux mésaventures financières du Lyonnais au même moment.

Il tombe nez à nez avec Nicolas Chaîne, le directeur de la communication de la banque, qui, dans son chandail en laine du week-end, a également accouru sur les lieux. Aujourd'hui âgé de 81 ans, ce dernier donne rendez-vous, à la mimars, dans un café de Saint-Germain-des-Prés. De 1994 à 2003, il a été l'homme au job impossible : c'est lui qui s'est occupé de gérer l'image abîmée de la banque aux abois. Ce 5 mai 1996, ce bout de trottoir du boulevard des Italiens où le feu sévit le ramène, en outre, à un drame personnel : vingt ans plus tôt, le 14 mai 1976, son père, Jacques Chaîne, PDG du Crédit lyonnais, y fut assassiné par un anarchiste du nom de Jean Bilski qui, dans la foulée, se suicida. Agé de 30 ans à l'époque, Nicolas Chaîne était employé de la banque Indosuez. Le jour de l'incendie, Pascal Lamy lui ordonne de « marteler un message : le feu ne change rien pour les clients ! » « C'était un parti fou, alors qu'un brasier nous faisait face, se souvient-il. Les pompiers étaient beaucoup plus alarmistes, craignant que l'incendie ne se propage dans le quartier. »

Le brasier est si intense qu'il se repère à une vingtaine de kilomètres à la ronde. Joseph Musseau, le directeur des ressources humaines de la banque de 1981 à 2000, se rappelle l'avoir aperçu depuis les hauteurs de Saint-Cloud (Hauts-de-Seine), alors qu'il roulait en voiture en direction du siège. La violence de l'événement marquera durablement les pompiers de Paris. Ils sont 838 mobilisés contre les flammes, dont 54 seront blessés (brûlés ou intoxiqués). Parmi ces combattants, le capitaine Jean-Claude Gallet, futur général qui, en 2019, commandera les opérations de sauvetage de Notre-Dame. À ses côtés, Pascal Gremillot est le premier à arriver et sera, de fait, un témoin essentiel dans l'enquête. Celui qui était alors troisième chef de garde a retrouvé ses relevés : dans la caserne Saint-Honoré, il entend l'appel de vigiles du Crédit lyonnais à 8 h 32. Départ à 8 h 34. Les pompiers peinent à avancer dans l'immeuble ultra-sécurisé aux portes blindées. Le feu s'est déclenché au premier étage, dans le

faux plancher envahi de câbles électriques de la grande salle des marchés, là où sont passés les ordres de Bourse. Elle a été construite dans les années 1980, comme un symbole du virage financier du monde bancaire. « Cette salle était un puits de flammes », décrit Pascal Gremillot, rencontré dans un restaurant parisien. « Il n'y a pas eu de morts, mais ce n'est pas passé loin ! », souffle Jean-Claude Gallet. « Un copain a été piégé dans les étages, ajoute Pascal Gremillot. Il a fallu aller le chercher avec une échelle, il a failli crever. » En fin de matinée, les majestueux jardins suspendus, bâtis au-dessus de la salle des marchés, s'écroulent, et l'effet de souffle propage le feu à tous les étages.

À cet instant, un acteur manque encore : le PDG du Crédit lyonnais, Jean Peyrelevalde, en congé dans sa maison de Carqueiranne, dans le Var. Pascal Lamy l'informe à distance. Après l'effondrement, il rappelle son patron : « On ne maîtrise plus ! » « Pascal Lamy paumé, c'est rarissime, se souvient avoir pensé à ce moment-là Jean Peyrelevalde, qui reçoit chez lui, à Paris, le 14 mars. Je prends tout de suite l'avion. » Il se présente dans l'après-midi en chemise de vacancier, si bien que la police bloque son passage. « Quand je leur ai dit que j'étais le président, ils m'ont regardé d'un drôle d'air... »

Devant ses yeux, un patrimoine immobilier hors norme part en fumée. L'histoire du bâtiment en pierre de taille s'entremêle à celle de cette banque, pilier de l'industrie bancaire française. Henri Germain, le fondateur du Crédit lyonnais (à Lyon) en 1863, installe lui-même ce temple de l'argent dans le quartier haussmannien, à deux pas du Printemps. La légende raconte d'ailleurs qu'en cas d'échec il prévoyait de le reconverter en grand magasin. L'architecte en est William Bouwens van der Boijen, et l'édifice est inauguré en 1878 par le député Léon Gambetta. Avec sa façade luxueuse et sa verrière conçue par les établissements Eiffel, il a la mesure d'une banque aux ambitions insolentes et affichant sa richesse, qui fut un temps la première du monde. À l'intérieur, l'escalier à double révolution est inspiré de celui du château de Chambord, rien de moins. Il permet aux directeurs et aux employés de s'éviter : les premiers montent par la gauche, les seconds par la droite. →

Seuls 180 compartiments de la sublime salle des coffres seront finalement endommagés. La banque ignorait receler de tels trésors : des milliers de toiles de maîtres, dont des Matisse, des Chagall, des Renoir, des Miró, des dessins de Watteau, ou encore un nu de Modigliani.



—> Le feu n'est circonscrit qu'à 20 h 09, et considéré comme éteint à 3 h 04, dans la nuit du 6 mai. « *Que faire quand on n'a plus de siège ?* », s'est demandé Jean Peyrelevalde. *Comment continuer à faire fonctionner la banque ?* » Il a la conviction qu'il faut ouvrir dès le lendemain. Une salle des marchés de secours avait été construite en 1993, dans un lieu secret de Levallois-Perret (Hauts-de-Seine), elle va prendre la relève. Alors que des fumées s'échappent encore du siège parisien, les tradeurs du Lyonnais s'installent devant 50 postes de travail, comprenant ordinateurs et téléphones spécialisés dans les opérations de marché. Un *back-up* en forme de « *bénédictin* », se félicite l'ancien PDG. Au début de la nuit (ou le lendemain, les témoignages divergent), Jean Peyrelevalde perd connaissance. « *Mes collaborateurs me regardent, persuadés que je suis en train de mourir.* » « *C'est le surcroît de malheur qui arrive* », pense alors Joseph Musseau, le DRH. Ce n'est qu'un malaise vagal.

Le lundi matin, miracle : les clients peuvent consulter leurs comptes sur Minitel et effectuer des opérations. « *J'ai installé un QG de crise de fortune, de l'autre côté du boulevard des Italiens* », retrace Pascal Lamy. La direction y campe, tandis que Joseph Musseau doit trouver d'autres locaux pour installer les plus de 2000 salariés du siège. Mais l'inquiétude se concentre rapidement sur le joyau de la banque : la sublime salle des coffres, la plus grande d'Europe, construite par les ateliers Eiffel sur quatre niveaux de sous-sol. Les riches bourgeois et les aristocrates de la Belle Époque venaient y récupérer leurs bijoux avant les représentations de l'Opéra Garnier, situé à deux pas. L'eau déversée pour étouffer l'incendie y a ruisselé. Les propriétaires des 7800 coffres Fichet s'affolent. Il faudra patienter plusieurs jours pour pouvoir les ouvrir, en présence des clients et d'huissiers, éclairés à la lampe torche, l'électricité n'étant pas rétablie. Seuls 180 compartiments seront finalement endommagés. « *Mais nous sommes stupéfaits de ce que nous découvrons* », reconnaît Jean Peyrelevalde. La banque ignorait receler de tels trésors : des milliers de toiles de maîtres, dont des Matisse, des Chagall, des Renoir, des Miró, des dessins de Watteau, ou encore un immense nu de Modigliani, qui venait tout juste d'être sauvé, un an plus tôt,

du tremblement de terre de Kobe, au Japon, où il avait été prêté pour une exposition. Les coffres non réclamés finiront d'ailleurs par être forcés, et les biens placés sous scellés.

Après le sauvetage vient le temps de l'investigation. D'emblée, le préfet de police de Paris, Philippe Massoni, parle d'un « *court-circuit* ». La cause semble faire peu de doute. Le procureur de la République de Paris, Gabriel Bestard, ouvre cependant une enquête, comme le prévoit la procédure.

Le contexte dans lequel a éclaté cet incendie est particulièrement sensible. « *L'avenir du Crédit lyonnais, à ce moment-là, était incroyablement incertain, avec un risque de faillite* », insiste Pascal Lamy. La banque publique, à l'histoire glorieuse, est en effet en pleine descente aux enfers. Dans les années 1980, sous les présidences de Jean-Maxime Lévêque (de 1986 à 1988), puis de Jean-Yves Haberer (de 1988 à 1993), elle s'est lancée dans une stratégie de folle expansion : acquisitions, prises de participations industrielles, investissements immobiliers... La banque au lion a ouvert en grand son carnet de chèques, fidèle au slogan publicitaire alors destiné à ses clients : « *Le pouvoir de dire oui* ». Le Crédit lyonnais prête main-forte aux nouvelles stars du capitalisme français : François Pinault, Bernard Arnault, Vincent Bolloré, Francis Bouygues et, bien sûr, Bernard Tapie. Pour le grand public, à partir de 1987, la banque devient par ailleurs indissociable du maillot jaune du Tour de France, dont elle est partenaire.

Les premiers déboires datent de 1991, quand des investissements douteux dans le cinéma sont mis au jour, notamment le rachat du studio de production hollywoodien Metro Goldwyn Mayer (*Autant en emporte le vent, 2001 : l'odyssée de l'espace, Thelma et Louise...*), pour le compte d'un homme d'affaires italien sulfureux, Giancarlo Parretti. D'autres scandales s'enchaînent, dont le plus médiatique sera celui opposant la banque à Bernard Tapie dans la revente d'Adidas (que l'homme d'affaires avait acquis en 1990, puis cédé en 1993 à des investisseurs, dont le Crédit lyonnais, avant d'accuser la banque de l'avoir floué). La récession économique creuse le désastre financier du Lyonnais. Jean-Yves Haberer est remercié en novembre 1993 par le gouvernement Balladur, et remplacé par Jean Peyrelevalde. La banque

publie, quatre mois plus tard, des comptes catastrophiques faisant état de 6,9 milliards de francs de pertes pour l'année 1993 (équivalent aujourd'hui à 1,75 milliard d'euros, selon le convertisseur en ligne Insee). Le scandale est tel que la commission d'enquête parlementaire créée dans la foulée pour analyser les causes de cette dérive est présidée, à titre exceptionnel, par le président de l'Assemblée nationale en personne, Philippe Séguin. Parallèlement, la justice enquête sur une multitude de dossiers. Le chiffre donne le tournis : de 1991 à 1996, année de l'incendie, plus d'une cinquantaine d'informations judiciaires ont été ouvertes sur des opérations du Crédit lyonnais ou de ses filiales. Il s'agit essentiellement d'investissements immobiliers et financiers douteux, avant que n'éclate, en 1998, l'affaire Executive Life, du nom d'une compagnie d'assurance californienne en faillite rachetée, en 1991, dans des conditions jugées frauduleuses par la justice américaine.

« Nous vivions une crise permanente et l'incendie en était une de plus », soupire Nicolas Chaine. « Ces années sont les pires de ma vie professionnelle », lâche Pascal Lamy, à qui ses enfants confieront, plus tard, les moqueries essayées à l'école sur les avanies de la banque, qui faisaient régulièrement les gros titres des journaux. « Certains se demandaient si l'incendie avait été déclenché volontairement ou non, raconte par téléphone Jean Arthuis, le ministre de l'économie de l'époque. On n'a jamais complètement élucidé cette affaire. Je n'avais moi-même pas de soupçons particuliers car je n'avais aucun élément pour en avoir, mais toutes les thèses étaient possibles dans la situation singulière où se trouvait le Crédit lyonnais. » Le ministre engage d'ailleurs, à l'été 1996, des poursuites judiciaires contre les ex-dirigeants de la banque pour des soupçons de faux bilans financiers. « J'avais acquis la conviction que la banque avait pratiqué de la cosmétique. » Autrement dit : elle avait maquillé ses comptes. Jean-Yves Haberer (mort en 2025) sera condamné en 2005 à dix-huit mois de prison avec sursis et à verser 1 euro de dommages et intérêts pour « présentation de comptes inexactes, diffusion de fausses informations ou de nature trompeuse, ainsi que distribution de dividendes fictifs ».

Dans l'enquête sur l'incendie, le Crédit lyonnais est partie civile et désigne un avocat : maître Jean-Pierre Karila, 89 ans aujourd'hui, qu'on rencontre dans son cabinet de la rue du Faubourg-Saint-Honoré. « J'ai d'emblée saisi le tribunal de commerce de Paris et demandé la désignation d'experts pour rechercher les causes de l'incendie, détaille-t-il, muni de notes juridiques de l'époque ressorties pour l'occasion. Des journalistes ont écrit que c'était un incendie volontaire, mais c'est totalement faux ! Personnellement, je n'y crois pas. » De nombreux experts se succèdent, missionnés par la justice, mais aussi par les assurances. Dans un premier temps, tous conclurent à la probabilité de l'accident, et aucune personne ne sera jamais poursuivie. La police scientifique n'a trouvé aucune substance suspecte ayant pu être à l'origine du sinistre. Les assureurs du Crédit lyonnais acceptent de verser, en janvier 1997, une indemnisation de 1,6 milliard de francs (380 millions d'euros selon le convertisseur Insee).

Mais, quelques mois plus tard, en décembre 1997, un nouveau rapport jette le trouble : commandé par le juge d'instruction Martine Bernard aux experts judiciaires Jean Quinchon et Jean-Paul Saily, il évoque la thèse de l'incendie volontaire. Les conclusions indiquent que le feu se serait propagé à partir de deux foyers indépendants l'un de l'autre, et pointent les dysfonctionnements des détecteurs de fumée. « Ces informations nous ont mis sur nos gardes, réagit Eva Joly. Et elles ont durci mon attitude sur les dossiers du Crédit lyonnais parce que je savais que l'impensable était possible. » Dans l'affaire des soupçons de faux bilans, le juge d'instruction mène à bien une perquisition au siège parisien de la banque dès novembre 1997, avec son collègue, le juge Jean-Pierre Zanoto, et des officiers de la brigade financière. « L'incendie ne nous a pas gênés dans notre enquête, assure par téléphone Jean-Éric Lacour, à la tête de la brigade financière de Paris de 1993 à 1998. Les documents dont nous avions besoin, nous les avons obtenus. » Cette année-là, avant la perquisition, une autre catastrophe alimentaire les suspensions : le 19 août 1997, un incendie détruit trois hangars du port autonome du Havre contenant de nombreuses archives de plusieurs

banques, dont certaines pièces du Crédit lyonnais réclamées par Eva Joly. Un acte de malveillance l'aurait provoqué, mais la justice ne parviendra pas à incriminer qui que ce soit. Aucun lien ne sera établi entre les deux événements.

Pendant plusieurs années, la justice nourrit des doutes quant aux causes du sinistre du boulevard des Italiens et continue de confronter les récits de différents témoins. Après les agents de sécurité du Lyonnais, c'est au tour des sapeurs-pompiers Jean-Claude Gallet et Pascal Gremillot d'être entendus durant plusieurs heures, en mars 2002. Ils n'en gardent guère un bon souvenir, avec l'impression d'être passés du statut de héros ayant risqué leur vie à celui de suspects à qui l'on demande des comptes. Auraient-ils connaissance d'informations qu'ils n'auraient pas encore livrées ? En 2005, une nouvelle commission rogatoire, délivrée par la juge d'instruction Nathalie Lerminier, ordonne de nouvelles recherches. Elles échouent également. L'origine exacte du feu ne sera jamais déterminée.

La thèse criminelle et les théories du complot apparues depuis l'incendie offusquent encore la direction de l'époque. « Il y a eu beaucoup de légendes, soupire Jean Peyrelevede. Celle, absurde, selon laquelle nous aurions fait brûler volontairement

Crédit lyonnais pour faire disparaître les archives suspectes, ne tient pas debout ! Parce que les bureaux de la direction générale, là où les archives se trouvaient, n'ont pas été atteints ! C'est la salle des marchés qui a brûlé, et je continue à penser qu'il s'agit d'un court-circuit. » Il y a eu un avant et un après cet incendie : c'est à la suite de l'événement que, en 1999, le Crédit lyonnais a choisi de céder à un consortium d'assureurs une partie de son bâtiment mythique, transformée en bureaux. La même année, la banque est privatisée par le gouvernement de Lionel Jospin, avant d'être rachetée, en 2003, par le Crédit agricole. Ci-gît le Crédit lyonnais, place à LCL (en 2005), dont le nom sonore comme un jeu de mots pour une nouvelle ère : « Elle, c'est elle »... La plus ancienne marque bancaire française disparaît. Le siège parisien est transféré à Villejuif (Val-de-Marne). Au 19, boulevard des Italiens, LCL possède toujours un quart du bâtiment d'origine : la partie la plus prestigieuse, appelée « Hôtel des Italiens ». Une agence y accueille les clients depuis 2011. Une partie de la salle des coffres a été convertie en parking et l'hôtel, restauré après que les flammes l'ont endommagé, a renoué avec ses fastes d'antan. Les traces de l'incendie et des années sombres ont disparu. (M)



Ci-dessus, la salle d'accueil réservée à la clientèle du siège du Crédit lyonnais, presque intacte au lendemain de l'incendie.

Page de gauche, Jean Peyrelevede (à gauche), PDG du Crédit lyonnais, et Pascal Lamy, son directeur général, le 3 octobre 1996, à Paris.

Bâches
géotextiles sur
les séracs du
glacier du Rhône,
Suisse, 2020.





Voyage en terre inconnue

*Photos Grégoire Eloy
Texte Marius Joly*

Des glaciers des Pyrénées en recul à l'estran du Finistère colonisé par des espèces exotiques, le photographe Grégoire Eloy capte l'environnement naturel en suivant les scientifiques dans leurs missions. Ses images en noir et blanc, au croisement de l'art et de la documentation, livrent au regard un monde étrange, en constante mutation. À Niort, la Villa Pérochon met à l'honneur ce travail entrepris depuis une décennie.



Marc-Emmanuel
Bervillé,
bois de Sublaine,
Corcevaux
(Orne), 2020.

À PLUS de 3000 mètres d'altitude, en haut du Vignemale, la brume se mêle au froid glacial. Pour percer les secrets du plus haut sommet des Pyrénées françaises, il faut s'armer de patience, de courage et d'une bonne paire de skis. Aux côtés du glaciologue Pierre René, le photographe Grégoire Eloy est allé y passer la nuit en bivouac, en octobre 2025, dans la plus pure tradition pyrénéiste. « *On se sent totalement démuné. Quand vous êtes là-haut et qu'il pleut, qu'il neige ou qu'il vente, vous ne pouvez pas vous abriter. Vous êtes à la merci des éléments* », détaille-t-il. Armé de ses appareils photo, et d'un œil qu'il aiguise depuis plus deux décennies, Grégoire Eloy rend compte du déclin d'un des derniers grands glaciers pyrénéens, qui recule pas à pas pour laisser derrière lui un nouveau paysage géologique.

Dès 2016, le photographe de 55 ans s'est mis à multiplier les résidences artistiques en milieu naturel, de la forêt du Perche aux côtes anglo-normandes de Guernesey, en passant par l'estran du Finistère. Le quinquagénaire y pose ses valises pendant plusieurs mois, voire plusieurs années, et documente minutieusement cette « troisième nature », celle qui s'installe dans les ruines d'un environnement rongé par le capitalisme, dans les friches urbaines, les zones irradiées ou sur la roche nue des glaciers. « *En reculant, le glacier a découvert un type de roche qu'on appelle "dos de baleine", décrit-il. C'est une roche très lisse et qui a énormément de détails, de sculptures, on dirait presque une*

œuvre d'art contemporain. C'est un paysage qu'on ne voyait pas avant, qui s'est construit avec le changement climatique. »

Dans l'estran finistérien, il se penche sur les espèces non indigènes qui colonisent les lieux, souvent arrivées par bateau, depuis des contrées lointaines. Les vers marins ou les petits invertébrés, comme le bryzoaire, y pullulent. Grégoire Eloy immortalise ces minuscules bêtes en se rapprochant de l'infiniment petit, jusqu'à coller son objectif au microscope des scientifiques dont il suit les pas. Où qu'il se trouve, le photographe originaire de Cannes transforme ses prises de vue en une « *expérience physique* », sensorielle. « *Se rendre dans la forêt du Perche la nuit, c'est entendre les animaux qui marchent, les chevreuils qui aboient, c'est assez effrayant. C'est une manière de réinventer le regard, de réactiver la sensibilité au vivant.* »

Le concept de troisième nature, développé par l'anthropologue américaine Anna Tsing, donne donc son titre au livre de Grégoire Eloy, paru en mars 2025 et qui résume une décennie de photographie en 90 clichés. L'exposition du même nom est aussi visible à la Villa Pérochon, à Niort (Deux-Sèvres), jusqu'au 31 mai. Elle met en lumière un travail singulier, à la croisée des chemins, qui s'enrichit et prend forme au contact d'astrophysiciens, de sismologues ou de glaciologues. Car Grégoire Eloy cherche sans relâche une forme de complémentarité entre connaissances scientifiques et regard artistique. Ses collaborations lui ont donné

le goût du temps long, de la minutie et des nouvelles techniques. Du microscope optique au photogramme – procédé consistant à placer des objets sur du papier photosensible – en passant par la sélection de photos satellites tirées des observations des glaciologues, le photographe multiplie les terrains de jeu et les points de vue.

Grégoire Eloy est tombé par hasard dans la science, au tournant des années 2010, quand l'association culturelle F93, à Montreuil (Seine-Saint-Denis), lui propose une carte blanche sur le sujet scientifique de son choix. Une requête surprenante pour celui qui sort alors d'une décennie à photographier la difficile reconstruction des anciennes républiques soviétiques et la vie meurtrière de leurs habitants, de la Géorgie au Kazakhstan, dans un noir et blanc profond qui le caractérise déjà. Captivé par ses discussions avec les astrophysiciens, il se passionne pour la matière noire, invisible mais indispensable au fonctionnement de l'Univers. Il en tire le projet A Black Matter, qui pose un autre regard sur l'astrophysique. Une fascination pour la science que Grégoire Eloy n'abandonnera pas. Lui qui aime rebondir de projet en projet, comme pour dérouler un fil jusqu'à épuisement, semble être tombé sur une bobine sans fin. (M)

« TROISIÈME NATURE », VILLA PÉROCHON, NIORT (DEUX-SEVRES), JUSQU'AU 31 MAI, CACP-VILLAPÉROCHON.COM

TROISIÈME NATURE, DE GRÉGOIRE ELOY,
ÉDITIONS TEXTUEL, 120 PAGES, 49,90 €.

Île du Spitzberg,
archipel
du Svalbard,
Norvège, 2002.





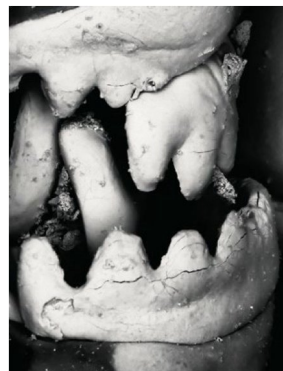
En haut, récolte de moules de bouchot, baie de la Fresnaye (Côtes-d'Armor), 2023.

Ci-contre, à gauche, zoïdes de bryozoaire au microscope électronique à balayage (Institut universitaire européen de la mer), Brest (Finistère), 2024.

À droite, implantation de balises d'ablation par l'association Moraine, glacier d'Ossoue (Pyrénées), 2021.



En haut, exploration
des grottes marines
par Jacques Grall
(IUEM), plage de Lamzoz
(Finistère), 2023.
Ci-contre, à gauche,
piton Carré, massif
du Vignemale (Pyrénées),
2021. À droite, mâchoire
de polychète au
microscope électronique
à balayage (IUEM),
Brest, 2024.





En haut, modélisation numérique du glacier d'Ossoue par Simon Gascoin (Centre d'études spatiales de la biosphère), 2021. En bas, mer de Glace, Chamonix, 2020.





SOLAIRES DE MINUIT

Sur la table, lunettes de soleil en acétate, RALPH LAUREN. De gauche à droite, veste en coton, LEMAIRE. Chemise en soie, DRIES VAN NOTEN.
Lunettes de soleil en acétate, blouson en cuir froissé, chemise en popeline de coton, jupe en cuir grainé, SAINT LAURENT PAR ANTHONY VACCARELLO.
Lunettes de soleil en acétate, PRADA. Veste, chemise et pantalon en coton, LEMAIRE.



LE GOÛT



*Photos Ronan Gallagher
Stylisme Célia Moutawahid*

Dans un *Swinging London* revisité, de jeunes clubbeurs parés pour la fête s'amuse à cacher leur regard. D'un air faussement désabusé, ils embrassent la nuit derrière des verres foncés et des montures noires ou colorées.

De gauche à droite, lunettes de soleil en acétate, GENTLE MONSTER. Chemise en coton et jupe en mesh, ACNE STUDIOS. Lunettes de soleil en acétate, chemise en Nylon, pantalon en laine, SAINT LAURENT PAR ANTHONY VACCARELLO. Lunettes de soleil en acétate, veste, haut et jupe en twill de viscose, minaudière en cuir, CHANEL. Escarpins en satin de soie, SOULIERS DULION. Lunettes de soleil en acétate, BOTTEGA VENETA. Top et jupe matelassée en coton, MERYLL ROGGE. Mocassins en cuir, ACNE STUDIOS. Trench en cuir et pantalon en laine et mohair brodé, BURBERRY. Mocassins en cuir, J.M. WESTON. Veste et pantalon en coton, VERSACE.



En haut et en bas, de gauche à droite, lunettes en acétate, robe en double shantung brodée et jupe en taffetas de soie, PRADA.
 Sac Lisse, en cuir, FANE. Lunettes de soleil en métal, CHANEL. Veste et jupe en organza et viscose technique, FENDI.
 Lunettes de soleil en acétate (dans la poche), RALPH LAUREN. Chemise et veste en coton, LEMAIRE. Cravate en soie, BURBERRY. Jean personnel.



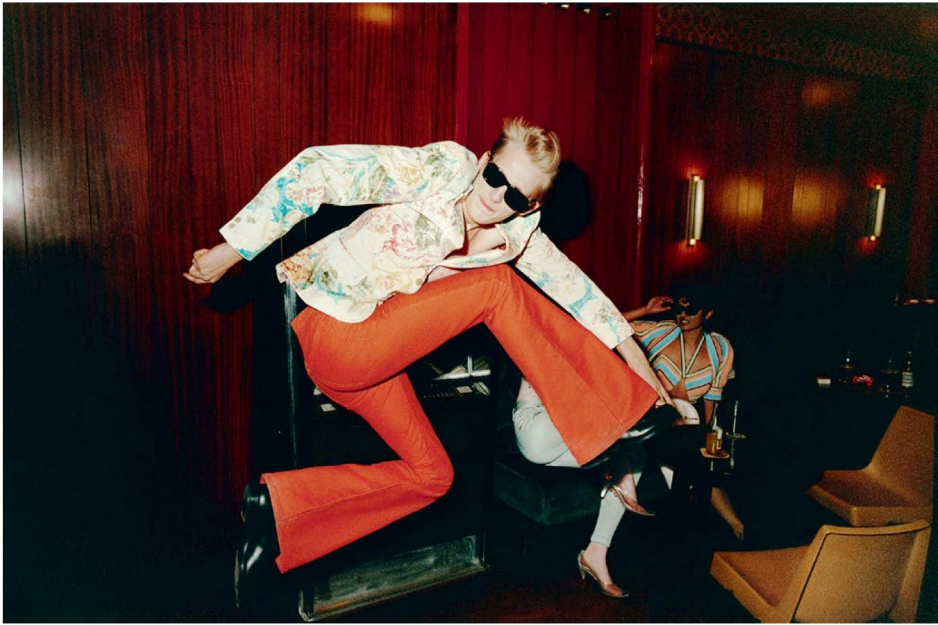
En haut et en bas, au premier plan, lunettes de soleil Dior Oblique, en acétate, robe bustier en soie moirée, sac Dior Cigale, en cuir, DIOR.
En arrière-plan, lunettes en métal, RALPH LAUREN. Chemisier et minijupe froncée en coton, SUPER YAYA.



De gauche à droite, lunettes de soleil Uma en métal, blouse en popeline de coton organique et jupe drapée en soie, boucles d'oreilles en laiton et cuir, CHLOÉ. Lunettes de soleil Peak, en acétate, bomber Moon, en cuir, pantalon en viscose et sac en cuir, PHOEBE PHILO. Lunettes de soleil en acétate, GUCCI. Trench en cuir et pantalon en laine et mohair brodé, BURBERRY. En arrière-plan, trench et jupe en gabardine de coton et de soie, BOTTEGA VENETA.



De gauche à droite, chemise en popeline de coton et blouson en cuir froissé, SAINT LAURENT PAR ANTHONY VACCARELLO. Lunettes de soleil en acétate, PRADA. Chemise et veste en coton, LEMAIRE. Lunettes de soleil en acétate, GENTLE MONSTER. Veste et pantalon en coton, LEMAIRE. Chemise en soie et cycliste en maille de coton, DRIES VAN NOTEN. Lunettes Cats 5000 Classic, RAY-BAN. Veste en coton, LEMAIRE. Chemise en soie et cycliste en maille de coton, DRIES VAN NOTEN.



En haut et en bas, de gauche à droite, lunettes de soleil carrées LV Héritage, en acétate, LOUIS VUITTON. Blazer en lin et pantalon en coton, JUNYA WATANABE MAN. Mocassins en cuir, J.M. WESTON. Tee-shirt et pantalon en jersey de soie, escarpins en polyuréthane thermoplastique, CHLOÉ. Lunettes de soleil en acétate, CHANEL. Soutien-gorge, boléro et culotte en coton et jupe en cuir, RABANNE.



De gauche à droite, lunettes de soleil en acétate, EMPORIO ARMANI. Veste et chemise en coton, débardeur en jersey de coton, pantalon en chanvre, VERSACE. Mocassins en cuir, J.M. WESTON. Lunettes de soleil en acétate, BOTTEGA VENETA. Chemise en coton, MM6 MAISON MARGIELA. Blouson et jupe en coton avec ceinture en cuir, ZOMER. Boucles d'oreilles, CAMILLE SURAULT. Escarpins Cécile en toile de coton, CAREL. Chaussettes en coton, FALKE. Lunettes de soleil en acétate, EMPORIO ARMANI. Veste en cuir, chemise et pantalon en coton, chaussures en cuir, CELINE.



De gauche à droite, Lunettes en acétate, GUCCI. Top en coton, SUPER YAYA. Lunettes en acétate, SAINT LAURENT PAR ANTHONY VACCARELLO. Robe avec cape en satin de soie, VIVETTA. Sac Bra, en cuir verni, FANE. Lunettes de soleil Petit CD, en métal, DIOR. Robe en satin de soie, VIVETTA.

Page de droite, de gauche à droite, Lunettes de soleil en acétate, SAINT LAURENT PAR ANTHONY VACCARELLO. Pull sans manches en lin et cachemire, HERMÈS. Lunettes de soleil en acétate, EMPORIO ARMANI. Veste et chemise en coton, débardeur en jersey de coton, VERSACE. Combinaison en polyamide et élasthanne, FIORUCCI. Lunettes de soleil en acétate, CHANEL. Robe en coton, FIDAN NOVRUZOVA. Lunettes de soleil en acétate, BOTTEGA VENETA. Blouson en coton, ZOMER. Chemise en coton, MM6 MAISON MARGIELA.



MANNEQUINS : LANA @PREMIER, DAISY BOO ET TONY H @PERSPECTIVEMANAGEMENT, IMAAN RYDER, SHUNSUKE @NAMEDMODELS, ELLA ET ANTON @BROTHERMODELS, NATHAN @MODELMANAGEMENT. ASSISTANTS DU PHOTOGRAPHE : SAMI WELLER, ROSS ZILWOOD ET LARRY GORMAN. ASSISTANTES DE LA STYLISTE : ALEXIA GITEAU ET EDEN LOVESEE-CLARK. COIFFURE : ALI PIRZADEH @STREETERS, ASSISTÉ DE KRIS SZALAY ET ANA VERONICA TORRES. MAQUILLAGE : REBECCA WORDINGHAM @MA+, ASSISTÉE DE TAMSIN BALLINGALL ET MATILDE RIBAU. SCÉNOPHAGE : SAMUEL PIDGEN @BRYANT ARTISTS. CASTING : PEOPLE-FILE @MINI TITLE. PRODUCTION : ARTISTRY.



De gauche à droite
et de haut en bas,
à L'Abyss, un
maké d'œufs
de brochet;
chez Hakuba,
le chef Takuya
Watanabe prépare
des sushis de
«toro», et,
ci-contre, des
coquilles Saint-
Jacques servant
à la réalisation
de sushis;
chez Hanada,
préparation
d'un sushi
de lieu jaune.



Texte
Chihiro Masui

Photos
Margaux Senlis

PARIS, CAPITALE DU SUSHI HAUTE COUTURE

CES DERNIÈRES ANNÉES, EST APPARUE AU CŒUR DE PARIS UNE PETITE CONSTELLATION DE "SUSHIYA" ÉTOILÉS. DANS CES TEMPLES DE LA TRADITION JAPONAISE, DE GRANDS MAÎTRES SUSHI PUISENT DANS LA GASTRONOMIE ET LE TERROIR FRANÇAIS L'INSPIRATION POUR CRÉER DES SAVEURS REMARQUABLES ET INÉDITES.

UN SUSHI DE lieu jaune mûré, légèrement teinté de rose et de brun. Une huître raidie au feu, coiffée d'une pointe de pâte de piment rouge de Niigata. Une mini-boulette de riz couverte de miettes noires et d'œufs de brochet jaunes. Qu'ont en commun ces plats manifestement japonais ? Ils ne peuvent être mangés qu'à Paris. Plus précisément, chez Hakuba, Hanada, Sushi Shunei, Sushi Yoshinaga ou à L'Abysses, ces cinq *sushiya* – mot japonais désignant à la fois le restaurant et l'artisan – où on ne mange que des sushis, et qui se revendiquent pleinement parisiens. Des adresses étoilées, où une clientèle internationale se presse pour déguster l'*omakase* – littéralement « je m'en remets à vous » –, le menu unique de grands chefs sushis, dont le prix s'envole régulièrement bien au-delà des 300 euros.

Étonnant, quand on sait que longtemps, à Paris, le sushi fut une affaire discrète, réservée à la petite communauté nipponne ou aux touristes japonais, dans un périmètre niché entre Palais-Royal et l'Opéra Garnier. La couturière Hanae Mori (1926-2022) y avait ses habitudes dans les années 1970, tout comme le styliste Kenzō Takada (1939-2020), une décennie plus tard. Au

début des années 1980, quand l'économie de l'Archipel est en pleine expansion, un véritable paysage japonais se structure, porté par les expatriés dotés de solides budgets de représentation, installés dans la capitale. Mais quand la bulle spéculative japonaise éclate, en 1992, les notes de frais sont réduites à peau de chagrin, et les établissements, contraints de se tourner vers une clientèle parisienne peu avertie. À l'époque, les Français découvrent à peine le poisson cru, et la ventrèche de thon est encore jetée à la poubelle. Matsuri, avec ses tapis roulants, vient d'être lancé. Ce n'est toutefois qu'au début des années 2000 que le sushi se popularise, avec l'arrivée dans le secteur de la diaspora chinoise, suivi de Planet Sushi ou Sushi Shop. Les barquettes Sushi Daily dans les Carrefour, en 2010, seront le triste symbole d'une démocratisation synonyme de moindre qualité.

La publication du premier guide Michelin de Tokyo, en 2008, vient rappeler les fondamentaux du *sushiya* véritable, en mettant en lumière Sukiyabashi Jiro, un comptoir de dix places située dans un couloir de métro (devenu, depuis, mondialement célèbre, avec un menu voisinant les 500 euros). Dans un décor spartiate, le chef,

alors âgé de 82 ans, Jiro Ono, officie face à ses clients, dans une démonstration magistrale de précision et de rigueur, fruit de décennies de pratique. C'est ce modèle que Takuya Watanabe, déjà propriétaire d'établissements au Japon, choisit de reproduire à Paris en 2012. « *J'ai d'abord pensé à Los Angeles, mais j'ai été séduit par la beauté et l'histoire de Paris, et son poids culturel m'a semblé propice à l'expression d'une tradition* », explique-t-il. En 2013, il ouvre Jin, rue de la Sourdière, dans le 1^{er} arrondissement : 12 places, un menu unique et une étoile au Michelin dès l'année suivante. Il est talonné par le maître Masayoshi Hanada, qui crée, en 2015, Sushi B, rue Rameau (2^e arrondissement), doté de huit couverts seulement et d'une même esthétique dépouillée. Cette période marque ainsi l'arrivée sur le sol parisien des *sushiya* calqués sur le modèle japonais. Des restaurants dont le nom est discrètement indiqué à l'extérieur par une petite plaque en bois, avec, à l'intérieur, un seul comptoir en hinoki – ce bois de cyprès japonais marquer de la haute gastronomie –, une dizaine de places, pas de sauce soja mais du *nikiri*, dont la recette reste le secret de chaque établissement, étalée au pinceau par le chef. →

—> Juin 2018, révolution. Yannick Alléno, chef multi-étoilé français, inaugure L'Abysse, au sein du Pavillon Ledoyen, son restaurant dans les jardins des Champs-Élysées. Sa passion pour le sushi remonte à un quart de siècle, mais pas question pour lui « de singer le Japon », comme il le dit. Là où le *sushiya* typique est étroit, sombre, limité à son comptoir, L'Abysse fait figure d'ovni, avec sa salle lumineuse, son comptoir auquel s'ajoutent quelques tables, et ses desserts de pâtisseries, inexistantes au Japon. Une étoile arrive immédiatement, la seconde l'année suivante.

Une nouvelle phase s'amorce enfin avec l'entrée en jeu de Paul Dupuy, Parisien pur jus né dans le 16^e arrondissement, start-upéur à succès, et fou de sushis. Il a 10 ans quand ses parents l'emmènent, en 1999, chez Fougita 2 (succursale, disparue en 2014, de Fougita), un restaurant de sushi « à l'ancienne », où il croise pour la première fois le chef Shunei Kimura, installé à Paris depuis vingt ans. « *Je l'ai suivi partout où il est passé, chez Fougita, chez Comme des poissons, chez Izumi... Shunei Kimura était comme ma famille* », confie le trentenaire. Après 100 voyages au Japon « *pour manger des sushis ! Oui, vraiment que pour ça !* », il crée sa première adresse avec Shunei Kimura. Sushi Shunei voit le jour en juin 2021, à Montmartre. La décoration, jusqu'à la vaisselle, est japonaise mais moderne. Au début, une grande table trône au milieu, et le comptoir de quatre places derrière lequel œuvre Shunei Kimura se trouve au fond de la salle. Mais comme tous les clients veulent le voir travailler, l'espace est réaménagé, avec un unique comptoir de bois de hinoki acheminé à grands frais du Japon.

Malade à l'époque, Shunei Kimura sait le temps compté. Chef discret, il n'a jamais concrétisé son rêve d'obtenir une étoile Michelin. Dans les établissements où il officiait à partir de poissons ordinaires et de riz non importé du Japon, la question ne se posait pas. Là, il a carte blanche. L'étoile arrive neuf mois après l'ouverture du lieu. Kimura connaîtra ce bonheur avant de disparaître trois mois plus tard, à 65 ans. Le Michelin retire aussitôt cette étoile tant convoitée... Sa femme, Chizuko, reprend le flambeau, fait venir du Japon le maître Takeshi Morooka, ancien du prestigieux Ginza Onodera, et se forme au sushi alors qu'elle a déjà 52 ans. Vu du Japon, peu perméable à l'ascension féminine et où il n'est pas rare d'entendre qu'on « *ne peut pas manger un sushi fait par une femme* », c'est presque scandaleux. Là-bas, une seule femme y est reconnue : Mei Kogo, de Sushi Meino, à Tokyo, chouchou des gastronomes étrangers, dont l'appréciation au Japon reste obstinément mitigée. Mais le Michelin revient et, trois ans plus tard, Chizuko Kimura devient la première femme cheffe sushi étoilée du monde. Là encore, Paris affirme sa singularité. En 2026, la capitale compte une directrice de restaurant, Maëlys Jacquot, chez Hakuba – en pantalon loin du cliché du kimono –, et deux cheffes sushi, Chizuko Kimura à Shunei, donc, et Mizuho Takahashi à L'Abysse.

En 2023, Paul Dupuy est derrière l'ouverture du comptoir de Tomoyuki Yoshinaga, ancien chef de Sushi Okuda – le *sushiya* parisien du chef japonais Toru Okuda, détenteur de plusieurs établissements étoilés à Tokyo. Tomoyuki Yoshinaga, passé par le Canada, parle anglais – fait rare dans le milieu – et devient en 2025 le premier chef sushi indépendant récompensé de deux étoiles, en poursuivant cette voie singulière : des sushis que l'on ne mangerait pas à Tokyo. « *Mon but, déclare-t-il, c'est de faire venir les Japonais à Paris pour manger des sushis qui seraient meilleurs que là-bas !* »

Ce même défi anime Takuya Watanabe – qui a quitté Jin puis ouvert Mayfair Taku à Londres, en 2022 –, lorsqu'il rejoint Cheval Blanc Paris, l'hôtel ouvert par le groupe de luxe LVMH, avec à la tête des cuisines le chef deux fois triplement étoilé au Cheval Blanc de Saint-Tropez et Paris, Arnaud Donckele. « *Monsieur Arnault [PDG de LVMH] et sa famille venaient souvent manger chez Jin, raconte Takuya Watanabe. Ils souhaitaient un restaurant de sushi dans leur hôtel.* » En mars 2024, Hakuba, « *cheval blanc* » en japonais, est lancé. Le projet réunit Watanabe, Donckele et le pâtissier Maxime Frédéric, qui concocte des desserts d'inspiration japonaise. Mais pas question de parler de « *fusion* » pour Arnaud Donckele : « *Je déteste ce mot, Hakuba est une conversation.* » Celle-ci se traduit par un mois de travail sur une sauce, six mois sur une anguille, un thermomètre planté dans le riz, à me du sushi mais dont, au Japon, on ne songerait pas à mesurer la température. Dans ce compagnonnage, le chef japonais confie apprendre énormément. « *Non pas la cuisine en soi, mais des manières de penser, qui sont totalement décalées par rapport aux idées de la cuisine japonaise.* » En mars 2026, Michelin attribue deux étoiles à Hakuba.

Quelques mois plus tôt, en juin 2025, Paul Dupuy a installé, au 15 du quai Voltaire, Masayoshi Hanada, qui a quitté Sushi B avec la

“Un ‘sushiman’ japonais prend le temps de maîtriser ce que beaucoup d’Occidentaux croient pouvoir apprendre en un an.”

Arnaud Donckele, chef de Cheval Blanc

volonté d'ouvrir son propre restaurant. Pour Paul Dupuy, c'est le troisième volet de son « *univers sushi* » : Sushi Shunei, l'émotion personnelle et l'authenticité ; Sushi Yoshinaga, la modernité, avec son chef qui mélange le thon et le *cream cheese* et divertit ses clients en anglais avec moult anecdotes ; Hanada, enfin, la tradition de l'épure japonaise jusque dans la décoration du lieu tout en noir tranché par le blanc du comptoir de hinoki.

Hanada reste rigoureusement japonais dans sa technique et son approche, tout en travaillant des produits introuvables ailleurs, tel un *miso* de lupin produit par Hugo Chaise de My Fermentation, rue Saint-Bon, à Paris. Là encore, un chef japonais s'approprie le territoire où il vit et travaille. Chez Hanada, l'asperge blanche, nappée d'un *surinagashi* (technique classique d'un légume râpé utilisé comme une sauce) d'asperge sans aucun autre assaisonnement, fait entrer le printemps français dans une limpidité toute nipponne. Chez Hakuba, un *nigiri* de saint-jacques surmonté d'une ligne de corail n'aurait pas sa place dans un *sushiya* toykoïte classique, où le corail ne se mange tout simplement pas. Chez Sushi Shunei, du homard avec caviar et gelée produit une impression japonaise, alors même que la gelée et le caviar restent liés, dans l'imaginaire gastronomique, à la France. Chez Sushi Yoshinaga, un sushi de thon semble classique jusqu'à la dégustation, quand une présence prononcée d'oignon et d'ail frais frappe le palais. Impensable au Japon. Les gestes ne relèvent ni du pastiche ni de l'occidentalisation. Ils *fusionnent* véritablement France et Japon, n'en déplaît à Arnaud Donckele.

La légitimité de la scène parisienne tient à une règle implicite : derrière le comptoir, un vrai maître sushi japonais exprime sa vision de la France. C'est ce qu'ont compris Paul Dupuy, Yannick Alléno et Arnaud Donckele. Le premier, tout naturellement, car il est tombé dedans étant petit. Les deux autres, cuisiniers français, se sont approchés du sushi sans chercher à s'en emparer, associant leur vision à celle de maîtres formés au Japon. Cette humilité est décisive. « *Un sushiman japonais prend le temps de maîtriser ce que beaucoup d'Occidentaux croient pouvoir apprendre en un an* », résume Arnaud Donckele.

Le *sushiya* de luxe est le seul restaurant de cuisine étrangère dont les prix atteignent les niveaux aussi vertigineux que ceux d'un restaurant français doublement ou triplement étoilé. L'Abysse, Hakuba, Hanada, Sushi Shunei et Sushi Yoshinaga forment une constellation resserée dont le rayonnement semblait improbable à leurs débuts. Reste la troisième étoile : des *sushiyas* à l'ultime consécration existent déjà à Hongkong ou New York, mais que le guide français, le plus sévère et reconnu, l'accorde à un *sushiya* parisien aurait la portée symbolique immense d'élever le sushi au rang des plus grandes tables françaises. Et pas seulement pour les prix. (M)



De gauche à droite
et de haut en bas,
chez Hanada,
asperge blanche
nappée d'un
«surinagashi»;
chez Sushi
Yoshinaga,
le chef Tomoyuki
Yoshinaga crée
des associations
inédites avec du
thon; chez Sushi
Shunei, Chizuko
Kimura, première
femme cheffe
sushi étoilée
du monde; chez
Hakuba; sushi
de coquille
Saint-Jacques.

TEXTE Marc Beaugé
ILLUSTRATION Jean-Michel Tixier

EST-CE BIEN RAISONNABLE DE... **Porter ses lunettes de soleil en permanence ?**

Dans la mode comme dans la vie, il convient de connaître les limites à ne pas franchir. Ou alors, en connaissance de cause.

LE RETOUR DES beaux jours allant de pair avec celui des lunettes de soleil, intéressons-nous à une figure stylistique aussi rare que contestable. Pour certains en effet, ces dernières ne sont pas qu'un simple accessoire de saison ou une commodité oculaire permettant d'éviter le plissement des yeux et l'apparition, à terme, de la fameuse ride du lion, mais bien un mode de vie. Et une partie constitutive de leur personnalité.

Si les fétichistes des lunettes noires, qui, du matin au soir, hiver comme été, par temps clair ou gris, en intérieur comme en extérieur, sont planqués derrière des verres opaques, cultivent évidemment le mystère, il n'est pas ardu de décrypter leur petit jeu. Qu'ils soient stars ou qu'ils aspirent à l'être, ils s'en servent comme d'un outil de mise à distance d'autrui, suggérant une vie spectaculaire, faite de nuits courtes, d'émotions fortes et d'éclats créatifs particulièrement éblouissants.

Face à cette posture stylistique, permettez-nous d'effectuer un double rappel amical. Le premier relève de la bienséance. De la même façon qu'il convient d'ôter son couvre-chef au moment de saluer une personne identifiée ou de pénétrer dans un lieu clos, il apparaît raisonnable de retirer de temps à autre ses lunettes de soleil, en signe de respect ou de politesse. Car si le peuple peut supporter quelques héros lévitant au-dessus de la foule sans lui accorder le moindre regard, il ne saurait tolérer la multiplication des passe-droits et jugera très sévèrement les imposteurs jouant aux vedettes.

Le second rappel, plus prosaïque, est d'ordre médical. Le port intensif de lunettes de soleil, unanimement découragé par les professionnels de la santé, peut provoquer, à force, une fatigue oculaire, causant des maux de tête et entraînant une sursensibilité à la lumière. À force d'être protégée derrière des verres teintés, la rétine perd sa capacité d'adaptation et devient plus sensible et gênée par une exposition subite à la lumière. Car, au risque de briser le mythe, rappelons pour conclure que ces gens-là sont exactement comme nous : une fois rentrés à la maison, ils ôtent leurs lunettes et allument le plafonnier. (M)



Dolce & Gabbana x Ray-Ban,
The Shooter
by Dolce & Gabbana, 490 €,
dolcegabbana.com;
ray-ban.com



FÉTICHE

Paire des airs

En 1937, Ray-Ban conçoit des lunettes inédites, spécifiquement pensées pour répondre aux besoins des pilotes de l'armée de l'air américaine : les Aviator, aux verres larges en forme de goutte, sont capables de couvrir entièrement le champ visuel et de réduire efficacement l'intensité lumineuse. Au fil du temps, le modèle dépasse le cadre militaire et s'impose dans la culture populaire, adopté par des figures célèbres, comme Paul McCartney, ou Tom Cruise dans *Top Gun*. À l'approche de son 90^e anniversaire, la paire Aviator est réinterprétée dans le cadre d'une collaboration avec Dolce & Gabbana, notamment à travers sa variante imaginée en 1938 pour les tireurs d'élite. Inspirée d'éléments d'archives, cette version se distingue par son anneau central – un porte-cigarettes en métal intégré – et une barre frontale en nacre. L'ensemble est complété par des verres teintés jaune soleil aux accents pop assumés. (M)

Texte Sophie Abriat | Photo Charlotte Robin | Réalisation Fiona Khalifa | Scénographie Daphnée Davoise

Anatomie d'un nuage

LES CANAPÉS MYTHIQUES sont légion, surtout ceux créés dans les années 1970 et abondamment réédités ces temps-ci, dans un large éventail de textiles et de couleurs. On citera le Togo, en tête, le Camaleonda, le Kashima, le Sandra, le Maralunga ou le Soriana, pour n'en mentionner qu'un bref échantillon. Lancé en 2014 par Roche Bobois, le Bubble fait figure de « petit jeune » dans le paysage des assises célèbres. Et pourtant, en un coup d'œil, on reconnaît ses lignes originales, évoquant à la fois des alvéoles et des grappes de bulles. Sacha Ladic, son créateur, l'a voulu « sans angles ni ruptures », comme il l'explique dans son ouvrage consacré au fameux divan capitonné sous le titre *Bubble Book, chronique d'un canapé* (éditions Flammarion).

Avant de signer ce « canapé cocon, une bulle au sens propre comme au figuré », Sacha Ladic, fils d'un styliste de mode, s'illustrait en tant que designer de motos et d'automobiles, pour des entreprises comme Yamaha MBK ou Piaggio. À la faveur d'une rencontre au Salon du mobilier de Milan, il se voit invité par François Roche (1936-2021) – à la tête du développement des pièces contemporaines de Roche Bobois – à délaisser un moment l'univers mécanique pour réfléchir à la conception de meubles. Il dessine alors le lit Onda, en 1996, inspiré des tapis volants dont il rêvait dans son enfance. Se prenant au jeu, Sacha Ladic livrera ensuite un buffet, des chaises et une table, dans une collection nommée Speed Up, dont les contours rendent ouvertement hommage au mouvement et à la vitesse, deux thèmes chers au Franco-Serbe. Lequel résume sa relation de travail avec François Roche par ces mots : « Je lui présentais mes dessins et, systématiquement, son regard se posait sur les projets les plus avant-gardistes. »

Quand il s'attellera à la création d'un canapé – exercice de style incontournable pour tout bon designer de mobilier –, Sacha Ladic pensera évidemment au confort, mais aussi à l'incarnation visuelle d'une émotion, sans se préoccuper des tendances, et très vite, l'image du nuage s'imposera, « pour sa forme mouvante (...) et ce toucher cotonneux ». De là naîtra le Bubble, et ses lignes organiques, à la manière d'une « sensualité sculptée ». Une esthétique particulière que l'on retrouve dans ces 160 pages, et déclinée en deux places et demie (et non deux places), trois, quatre ou cinq places, canapé d'angle, fauteuil ou pouf de différentes tailles, tabouret et même lit, rhabillés de résille ou de velours dans un vaste nuancier. En tout, une soixantaine de clichés illustrent l'histoire de la pièce et la vision avant-gardiste de son créateur qui continue d'imaginer deux collections par an pour Roche Bobois, tout en dessinant des véhicules, des maisons, et d'autres objets utilitaires pour différentes entreprises.

Mais le véritable intérêt du livre réside dans la présentation détaillée de la fabrication, complexe, du Bubble. Aujourd'hui encore, chaque modèle est conçu artisanalement, et à la commande, dans un atelier situé près de Venise. Ample structure taillée dans du bois, couches de mousse savamment superposées pour obtenir la parfaite densité et le juste moelleux, pièces de tissus découpées au millimètre près avant d'être assemblées à la machine à coudre, puis cousues au fil et à l'aiguille pour gagner les bulles une à une... La conception d'un seul divan nécessite la mobilisation de deux artisans. Une maîtrise manuelle dont on découvre les secrets avec curiosité, voire émerveillement, à l'heure où, comme l'écrit Sacha Ladic, « certains craignent que [l'intelligence artificielle] ne finisse par remplacer l'humain ». (M) Sabine Maida

BUBBLE BOOK, CHRONIQUE D'UN CANAPÉ, DE SACHA LADIC, FLAMMARION, 39 €, À PARAÎTRE LE 6 MAI.



Un canapé Bubble en cours de fabrication.



TANDEM

Fine allure

Si les baskets ont, ces dernières saisons, déserté les podiums des défilés au profit de souliers de ville, plus élégants, elles n'ont pas encore dit leur dernier mot. Pour sortir du lot, les équipementiers sportifs misent toujours sur des collaborations bien senties avec des marques de luxe. Puma propose ce printemps une réinterprétation de son modèle H-Street, sorti en 1998, par le prisme minimaliste de Simone Bellotti, directeur artistique de Jil Sander. « J'aime les chaussures aux lignes épurées, dotées d'une semelle ultra-fine, qui épousent le pied avec une ligne naturelle. C'est ma signature en matière de design de chaussures », explique le créateur italien, aux manettes du style de la maison depuis mars 2025. Baptisé K-Street, ce modèle effilé est proposé en beige, bronze ou bleu, et combine la silhouette d'une basket taillée pour la course de vitesse et une fine semelle, inspirée des chaussures de karaté. Combo gagnant. (M) Maud Gabrielson

BASKET K-STREET,
JIL SANDER x PUMA, 430 €,
JILSANDER.COM

De haut en bas,
 derby Ballet,
 en cuir d'agneau,
 Celine, 790 €,
 celine.com;
 derby Souris,
 en cuir d'agneau,
 Lemaire, 480 €,
 lemaire.fr;
 derby Orso,
 en cuir d'agneau,
 Soeur, 275 €,
 soeur.fr



VARIATIONS

Carte blanche

Les derbies tireraient leur nom d'Edward Smith-Stanley, homme d'État anglais du XIX^e siècle et comte de Derby. Il aurait eu besoin de chaussures confortables et faciles à enfiler en raison de sa corpulence, d'où la caractéristique principale de ce modèle : le laçage ouvert (contrairement aux richelieus). Pour trouver des derbies blancs, il faudra attendre le XX^e siècle, et les *white bucks* prisés par les étudiants des grandes universités de la Côte est américaine, dans les années 1950. De cette tradition naît également l'expression « *white-shoe* », utilisée aux États-Unis pour désigner une élite sociale et institutionnelle, issue de ces mêmes cercles. Cette saison, ils s'affichent dans un cuir très souple, comme des ballerines. De Celine à Lemaire en passant par Soeur, ils se caractérisent par une semelle ultra-fine, parfois même sans talon. (M) Texte Sophie Abriat | Photo Charlotte Robin | Réalisation Fiona Khalifa | Scénographie Daphnée Davoise

A woman wearing a white headscarf and a patterned top is seated at a wooden workbench in a workshop. She is focused on her work, possibly sewing or repairing a piece of fabric. The workshop is filled with various tools, materials, and finished shoes. In the background, another person is visible working at a similar station. Large windows with a grid pattern allow natural light to illuminate the space. The overall atmosphere is one of a busy, functional workspace.

À Roubaix, l'école qui répare

*Texte Maud Gabrielson
Photos Aimée Thirion*

Lutter contre le gaspillage dans la mode tout en offrant un tremplin à des personnes éloignées de l'emploi : c'est le pari de l'École de la réparation, qui a ouvert en septembre dans l'ancienne capitale textile du nord de la France et forme une première promotion de vingt élèves aux métiers en tension de la couture et de la cordonnerie.

LE MOIS DE MARS a été particulier pour les 20 élèves de la première promotion de l'École de la réparation, à Roubaix (Nord). Après plusieurs semaines passées à apprendre à réparer chaussures et vêtements dans cette institution inaugurée en septembre, ils ont tous effectué un stage en immersion dans une entreprise spécialisée dans la fabrication de vêtements et de souliers. « Ça s'est super bien passé, se félicite Sébastien Kopp, cofondateur de la marque de baskets Veja et président de l'association qui pilote l'école. Les élèves ont été accueillis chez Louis Vuitton, Chanel, Berluti ou Paraboot. Ce stage leur apprend non seulement la discipline mais surtout leur donne confiance en eux et en leurs capacités. »

Installée dans un espace de 450 mètres carrés au sein de l'ancienne usine textile Tissel, propriété de la ville de Roubaix et dédiée à l'économie circulaire, l'École de la réparation a mis deux ans à voir le jour, portée par la volonté de Sébastien Kopp et Stéphanie Calvino. Engagée depuis plus de quinze ans en faveur d'une mode plus responsable, notamment à travers l'association Anti Fashion Project – qui organise depuis 2016 conférences et ateliers –, cette dynamique Marseillaise, directrice de l'école, estime que le secteur a les atouts pour devenir un outil efficace de réinsertion sociale : « Nous voulions toucher un public éloigné des dispositifs traditionnels. Des jeunes ou moins jeunes en rupture scolaire ou familiale, dans des situations de vie compliquées. Notre objectif est de les accompagner du mieux possible en leur transmettant un savoir-faire autour de la réparation textile et surtout de la cordonnerie. »

Avec en ligne de mire les baskets, « chaussures les plus portées, donc les plus usées, et que l'on jette lorsqu'elles sont abîmées. Ce qui est un non-sens écologique », poursuit Stéphanie Calvino. Un problème déjà identifié par Sébastien Kopp, qui a lancé le label de baskets écoresponsable Veja en 2004. En 2020, la marque a inauguré sa toute première cordonnerie à Bordeaux, avec pour ambition de réparer tous les types de chaussures, estampillées Veja ou non, et ainsi prolonger leur durée de vie. Voire de les recycler lorsqu'elles sont en trop mauvais état. Aujourd'hui, la marque compte 11 cordonneries dans le monde, accolées aux boutiques de Paris, Londres, São Paulo, Marseille ou encore Berlin et Madrid. « La cordonnerie est un métier vieillissant, dont la formation n'est malheureusement plus adaptée aux modes actuelles », explique de son côté Elsa Chassagnette, responsable du fonds réparation chez Refashion, organisme chargé de la gestion et de la prévention des déchets textiles en France et principal partenaire financier de l'école.

Pendant les onze mois de formation, les élèves passent six cent soixante-dix heures à apprendre et expérimenter les techniques de cordonnerie et de retouche textile. Et ici, il ne faut pas avoir peur du bruit. Marteau en main, Djamilia Mouheb, 49 ans et doyenne des élèves, s'emploie à décoller une semelle. « Je suis très manuelle, j'adore ça ! Et ce que j'apprécie, c'est que l'on peut mettre tout de suite en application ce que les professeurs nous enseignent », explique cette mère de trois enfants. Certains, comme Pénélope Richard, 25 ans, opèrent ici une reconversion. « Je travaillais dans la restauration après un lycée hôtelier, au Touquet. J'ai exercé quelques mois dans un établissement gastronomique, mais les conditions de travail et le rythme m'ont conduite à un burn-out. J'ai rencontré Stéphanie lors d'un événement de mode et elle m'a parlé de son école. Je m'y sens bien, on est très accompagné », détaille la jeune femme.

Les ateliers de réparation de chaussures sont assurés par Jérôme Paduano, ancien compagnon du devoir et cordonnier depuis les années 1990, passé par les chausseurs John Lobb et Massaro. « Mon but est de leur donner un maximum d'outils pour qu'ils puissent se lancer dans la vie professionnelle. Je ne →



En haut, l'entrée de l'école, dans l'ancienne usine textile Tissel, en janvier. Ci-dessus, une presse de l'atelier cordonnerie.

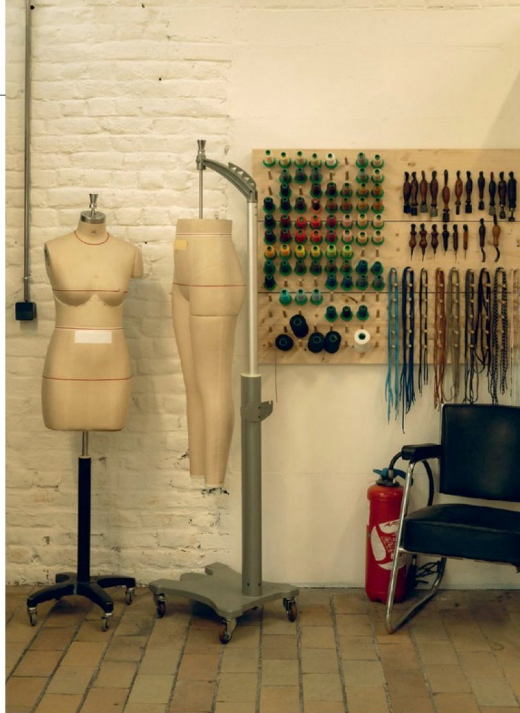
Page de gauche, les élèves Chaïneze Guendouze, 21 ans (au premier plan), et Amadou Balde, 23 ans.

—> *recherche pas l'excellence, c'est un public auprès duquel il faut adapter son discours et ses méthodes d'enseignement. Cent pour cent des élèves n'avaient jamais touché une chausure avant de pousser les portes de l'école. En quelques mois, j'ai vraiment pu constater des progrès, et surtout une envie d'apprendre* », explique-t-il.

En plus de ces techniques manuelles, l'école dispense des cours d'histoire de la mode, ainsi que des enseignements liés à la communication et la prise de parole ou encore à la culture financière et entrepreneuriale, pour aider les élèves à construire un projet durable. Ces ateliers sont animés par des professionnels, comme Manuel Charpy, professeur à l'université de Lille et chargé de recherche au CNRS, spécialisé en histoire de la culture matérielle (comme les objets du quotidien), ou encore Marine Bigo, designer mode et textile, qui anime le cours de couture et de création. Différents intervenants se succèdent également tout au long de l'année scolaire, comme récemment Samah Karaki, docteure en neurosciences. *« Ils ont également deux heures de yoga par mois, et une psychologue vient une fois par semaine pour ceux qui le souhaitent »*, complète la directrice de l'établissement.

Car, ici, certains élèves ont eu des parcours plus difficiles que d'autres, et requièrent une attention particulière. *« Certains sont dans des situations très précaires, ils n'ont plus de liens avec leur famille, sont réfugiés étrangers ou vivent en foyer. Ils ont besoin d'un accompagnement social »*, ajoute Stéphanie Calvino. Un éducateur, Benali Bahri, fait également partie de l'équipe encadrante. De plus, la formation est rémunérée à hauteur du smic horaire. *« Les élèves sont salariés de l'école. Ils perçoivent donc une rémunération pour leur permettre de se loger correctement et de remplir leur frigo, tout simplement. C'était capital pour nous »*, insiste Stéphanie Calvino. À l'issue de leur parcours, une attestation professionnelle leur est délivrée. *« L'école n'est malheureusement pas diplômante. Pour qu'elle le devienne, il faudrait qu'elle entre dans le catalogue de l'éducation nationale »*, précise Stéphanie Calvino, qui n'a pas dit son dernier mot...

Avec un statut d'association à but non lucratif, le projet est majoritairement financé par des fonds privés. Le budget s'élève à 1,2 million d'euros par an, dont plus de la moitié est prise en charge par Refashion ; le reste par des entreprises mécènes. *« Nous en comptons actuellement une vingtaine [parmi lesquelles le groupe LVMH, Topy, Jonak ou le Fonds Gérard et Bernadette Mulliez]. Nous sommes en train d'en chercher de nouveaux, notre but étant d'augmenter notre budget de 20 % à 25 % pour pouvoir accueillir de plus en plus d'élèves au fil des promotions. Ça se présente bien »*, ajoute, enthousiaste, Sébastien Kopp, qui finance également l'école grâce à Veja. Dès la rentrée de septembre, un département de réparation de maroquinerie prendra place dans les 300 mètres carrés adjacents aux locaux actuels, situés rue du Nouveau-Monde. Un nom prédestiné. (M)



En haut, l'atelier de retouche textile. Ci-contre, Sauphoine Saing, 26 ans, élève, à l'atelier cordonnerie.

NOUVEAU DÉPART

Version originale

Pour concurrencer le marché de la seconde main et s'attirer les faveurs des adeptes du vintage, les horlogers rééditent à tour de poignet depuis une dizaine d'années. Mais jusqu'à quel niveau de mimétisme faut-il aller ? Certains altèrent une finition, transforment un bracelet, réduisent ou augmentent le diamètre. Zenith, de son côté, penche pour l'extrême fidélité au passé. Pour reproduire l'allure géométrique de son modèle de 1969 Defy A3643, la marque de LVMH a scanné avec une grande précision une montre d'époque afin d'en reproduire la moindre caractéristique : le boîtier octogonal, la lunette à 14 pans, la surface brossée ou encore les détails de laque noir sur le cadran argent soieillé. Le bracelet à maillons ajouré, dit « ladder », créé pour l'horloger par les fabricants genevois Gay Frères, fait aussi son retour, tel quel. Seules entorses à cette loyauté à la montre originelle : les aiguilles, rendues lumineuses pour la nuit, et le fond qui troque un verre plein pour un verre saphir. Au travers, on peut ainsi apercevoir le mouvement automatique maison, baptisé Elite 670, qui, lui, n'a fait son apparition qu'en 1994. (M)

Valentin Pérez

MONTRE DEFY REVIVAL A3643, EN ACIER INOXYDABLE, ZENITH, 7 900 €, ZENITH-WATCHES.COM



TÊTE CHERCHEUSE

Maiada El Khalifa, le parfum du pays perdu

EN AVRIL, le Soudan est entré dans sa quatrième année de guerre civile et Maiada El Khalifa a participé à la Paris Perfume Week. Deux réalités aussi éloignées que possible et pourtant, pour la créatrice de parfum soudanaise, elles ont du sens. Peut-on faire d'un parfum un projet politique ? C'est l'ambition de cette femme de caractère, qui a lancé en 2021 sa marque, Tayshaba, pour placer le Soudan sur la carte et en offrir un visage plus avenant que celui de l'actualité, qui amène son cortège de massacres et de famines. Sur son petit stand, aux côtés de 149 autres marques de créateurs de niche regroupés dans le Palais Brongniart, place de la Bourse, à Paris, du 9 au 11 avril, Maiada El Khalifa avait mis en évidence du bois de myrrhe, de la pâte noire et un petit brûleur traditionnel d'encens à la forme ronde et rouge. Trois indispensables de la parfumerie traditionnelle soudanaise. « Cette pâte noire, qu'on appelle "la khumra", est fabriquée uniquement par les femmes, raconte-t-elle. C'est un mélange complexe de myrrhe, d'épices, de fruits, bouilli pendant des heures puis filtré, fumé et mélangé à de la farine. Ma mère la délayait avec du Chanel n° 5. Normalement, seules les femmes peuvent porter ce parfum, car il a la réputation d'avoir un pouvoir aphrodisiaque. » Or les cinq jus mis au point sont unisexes. « Cela a choqué ma mère, mais ils sont à mon image : venus d'une tradition séculaire mais modernes et élaborés avec un savoir-faire occidental. Tout est naturel, j'y tiens, j'aime les odeurs de la nature : le melon, la mandarine, la vanille, la framboise... » Ses parfums portent tous des noms évocateurs, mélangés d'ambiances, de lieux, de références au Soudan agencés dans des jeux de mots : All Nile Long, Cache Myrrhe, Asfar à Way (*asfar* signifie « jaune » en arabe), etc.

Pour Maiada El Khalifa, ces créations sont un écho de son enfance et d'un pays perdu à cause de la guerre : le Nil, au bord duquel elle jouait avec ses nombreux cousins, la terre rouge et riche, le soleil qui cogne comme un marteau, le vent dans les palmes au coucher. Toute sa vie,

elle a navigué entre le Soudan et l'exil. Née à Khartoum en 1973, elle est partie à Londres à l'âge de 5 ans. Après un bref retour au pays, elle s'est ensuite envolée pour Abou Dhabi, la capitale des Émirats arabes unis, bien avant qu'elle ne soit une vitrine high-tech. Un crochet par la France pour apprendre la langue et par amour de sa culture, des études de finance au Royaume-Uni...

Au Soudan, elle appartient à une lignée aussi prestigieuse que maudite. Par sa mère, elle est l'arrière-petite-fille de Mohamed Ahmed ben Abdallah – surnommé « le Mahdi », l'envoyé (de Dieu) en arabe –, le chef politico-religieux qui rallia toutes les tribus du Soudan pour chasser ses occupants égyptiens et anglais en 1885, au terme d'une longue et sanglante épopée guerrière. Du côté de son père, elle descend du calife Abdallah Al-Taiyshi, compagnon et successeur du Mahdi. Il gouverna le Soudan en suivant les principes de la charia jusqu'en 1898, avant d'être tué l'année suivante par une armée britannique revancharde, comptant dans ses rangs un certain Winston Churchill. « Devant notre maison à Khartoum, il y avait en permanence des fidèles de la confrérie de mes ancêtres venus chercher une bénédiction. C'est un honneur et une malédiction à la fois. Tous mes oncles ont été tués. Les pouvoirs successifs ont toujours eu peur de notre lignée et de son prestige. Ils ont tout fait pour l'effacer. » D'où ces allers-retours incessants dans les bagages d'une mère qui a changé trois fois de mari : « C'est une femme un peu perchée mais d'une force incroyable, comme toutes les Soudanaises. »

Un des cousins germains de Maiada El Khalifa a été premier ministre. Pour sa part, elle préfère se tenir loin de la politique. Elle a travaillé plusieurs années chez Total comme contrôleur financière. « J'étais trop rebelle et trop artiste dans l'âme pour faire carrière dans une grande entreprise », rigole-t-elle. En 2019, elle démissionne pour faire de la peinture et lancer sa marque de parfum, dont une partie des bénéfices est donnée aux familles affectées par la guerre. (M) Christophe Ayad

- (1) Lunettes de soleil en métal doré, 1100€, et robe, Chanel, chanel.com
(2) Lunettes de soleil en bio-acétate, Emporio Armani, 168 €, armani.com



d1130b6



- (3) Lunettes de soleil aviateur LVision, en acétate et métal doré, 590 €, et robe, Louis Vuitton, fr.louisvuitton.com
- (4) Lunettes de soleil Commander Champagne, en titane, Jacques Marie Mage, 1110 €, jacquesmariemage.com
- Robe, Ferragamo, ferragamo.com
- (5) Lunettes de soleil aviateur en métal, Ray-Ban, 163 €, ray-ban.com
- Trench, Iro, iroparis.com
- (6) Lunettes de soleil Santos, en titane finition dorée, Cartier, 1250 €, cartier.com
- Top, Balenciaga, balenciaga.com



5 6



Texte Litzia Georgopoulos
Photos Stéphanie Davilma

BULLE D'AIR

À Hyères, un doux exil dans la presqu'île

Hôtel quatre étoiles posé face à la Méditerranée, sur la presqu'île de Giens, dans le Var, Le Provençal est une adresse prisée depuis son ouverture, dans les années 1950. Ses propriétaires, descendants du fondateur, viennent de le faire rénover par le designer et architecte d'intérieur Rodolphe Parente, dans un esprit qui respecte l'histoire familiale.



SUR LA COMMUNE d'Hyères (Var), la presqu'île de Giens est de ces lieux où le temps semble s'être arrêté dans les années 1950. Le site, protégé pour ses aires sous-marines, fait partie du parc national de Port-Cros et appartient au Conservatoire de l'espace littoral et des rivages lacustres. Il s'agit, en fait, d'une ancienne île reliée au continent par une formation géologique rare nommée « tombolo double ». Au bout de ces deux étroites bandes de sable, entre lesquelles s'étendent d'anciens salins, niche le village de Giens, méridional à souhait avec ses maisons aux façades ocre, son école, son église, ses troquets, ses commerces. Ainsi qu'un grand hôtel, justement inauguré dans ces années 1950.

Aujourd'hui classé quatre étoiles, Le Provençal est doté d'une vue plongeante sur un panorama de carte postale que composent pinède, littoral déchiqueté et îles du Grand Ribaud et de Porquerolles. C'est aussi le projet d'une vie. Celui de Marius Michel, un enfant du pays « monté » à la capitale et qui, à partir d'un modeste hôtel acquis à Giens, et pendant qu'il officiait en tant que chef de cuisine au cabaret parisien le Lido, a façonné ce qui allait devenir une institution. Il l'a agrémenté, au fil des ans, d'un parc paysager de 2 hectares les pieds dans la Grande Bleue et d'une étonnante piscine d'eau de mer creusée dans la roche. Paquebot à quai où règne le parfum d'insouciance de la Riviera, l'établissement s'est constitué une clientèle d'habités, brassant touristes, locaux, mondes du spectacle et du 7^e art (le Festival international du jeune cinéma d'Hyères s'y est tenu de 1965 à 1983), de la mode et du design, avec le Festival international de mode, de photographie et d'accessoires, créé en 1985 à Hyères.

En 2012, la troisième génération a repris les rênes du Provençal, porteuse d'un projet ambitieux qui s'inscrirait dans les cinquante prochaines années. Elle a confié, en 2023, d'importants travaux de rénovation au designer et architecte d'intérieur Rodolphe Parente. Benjamin et Damien Piffet, aidés de leurs compagnes, Lene Arentsen à —>



En haut, La Rascasse, le restaurant gastronomique du Provençal. Ci-dessus, l'une des chambres, avec vue sur mer, où s'harmonisent mobilier sur mesure, pièces chinées et éléments d'origine de l'hôtel.
Page de gauche, la façade du Provençal côté mer, marquée par l'influence des modernistes.

Ci-dessous, de gauche à droite, vue depuis les jardins du Domaine du Rayol, au Rayol-Canadel-sur-Mer ;
rouget et légumes de printemps à la carte de La Rascasse ; la pergola des jardins du Domaine du Rayol.
Page de droite, le tympan des salins des Pesquiers, sur le tombolo de la presqu'île de Giens.



“Nous avons très peur de ces nouveaux hôtels qui font de belles images. Avec notre projet de rénovation, nous voulions raconter quelque chose de personnel.”

Damien Piffet, petit-fils du fondateur du Provençal

—> la direction de l'hébergement et Julie Liger à la curation artistique, perpétuent désormais la vision de l'hospitalité de leur grand-père, Marius. « Nous avons très peur de ces nouveaux hôtels qui font de belles images, reconnaît Damien Piffet. Nous voulions raconter quelque chose de plus personnel. Ce que nous avons demandé à Rodolphe et à Julie, c'est quelque chose qui nous ressemble. » Un projet qui apporterait un souffle nouveau tout en protégeant l'authenticité et la singularité du lieu. « L'idée n'était pas d'opter pour un style, mais de parler de cette histoire familiale. Et de jouer sur la dimension "bigou" du bâtiment, entre la façade plus provençale côté village et plus moderniste côté mer », abonde Rodolphe Pariente, qui signe là sa première réalisation hôtelière.

Un élégant mobilier dessiné sur mesure se marie à des éléments d'origine, des pièces chinées et des artefacts tirés des archives de la famille, comme d'anciennes photographies du lieu. Des œuvres de jeunes artistes viennent compléter le tableau : fresque en céramique de Maximilien Pellet ici, miroir trumeau de Sébastien Gafari là... Une pimpante brasserie au zinc et à la fresque en lave émaillée d'époque, prolongée d'une terrasse, s'étire côté village, et des tables colorées en formica accueillent des valeurs

sûres : aioli, petits farcis, soupe de poissons des pêcheurs du port du Niel... Puis s'étend un opulent salon rustique à cheminée de château et canapés XXL tapissés de velours jacquard. Un restaurant gastronomique, La Rascasse, avec sa cuisine ouverte où officie une brigade menée par le jeune chef toulonnais Sébastien Graize, rend hommage au fondateur, ainsi qu'un coquet *pocket bar* à l'esthétique cabaret.

L'enjeu, pour l'architecte d'intérieur, était aussi de prendre en compte la nouvelle période d'exploitation – toute l'année dorénavant. D'où un confort plus cossu, appuyé par de douces moquettes et des baignoires sur pieds dans les chambres. Actuellement au nombre de 26, auxquelles s'ajoutent quatre suites, elles sont toutes décorées de tableaux signés par l'artiste Johanna Solal, et sans télévision. Une dizaine de chambres viendront s'ajouter bientôt, logées dans le bâtiment annexe, sur la terrasse duquel se posera un grand bar panoramique. Livraison des travaux prévue fin juin, pour la haute saison, lorsque le parc s'animera de grands barbecues et de soirées jazz (en août), ou avec DJ, qui, les années passées, ont accueilli jusqu'à 1400 personnes! (M)

À PARTIR DE 130 € LA NUIT EN CHAMBRE DOUBLE.
113, PLACE SAINT-PIERRE, GIENS, PRESQU'ÎLE DE GIENS,
HYÈRES (VAR), PROVENCALHOTEL.COM

À FAIRE À HYÈRES ET AUX ALENTOURS

DE LA VANNERIE ARTISANALE

Formée à l'École nationale d'Osier-culture et de vannerie en Haute-Marne, Kim Anh le Thi tresse essentiellement l'osier. Dans sa boutique atelier, Un brin c'est tout !, où elle organise des stages d'initiation, la vannière propose plusieurs types de paniers traditionnels, des accessoires de décoration (suspensions, vases...), des créations plus contemporaines mixant le cuir (sacs), la céramique (lampes), ainsi que des bijoux réalisés en rotin.
2, rue de Lîmans, Hyères, un-brin-c'est-tout.fr

UN PARADIS POUR CHINEUSES

Les puces Saint-Nicolas, sympathique vide-grenier brocante avec snack, s'installent chaque week-end de l'année dans un grand champ de mûriers platanes. On peut y dénicher du linge de maison ancien, de la verrerie de Biot, des grands plats en terre cuite, de la céramique de Vallauris, des paniers en osier, des tenues de marin, des verres et des carafes à pastis... et même y faire son marché auprès des quelques stands de fruits et légumes.
Les samedi et dimanche, de 9 heures à 14 heures, chemin des Ourlières - Les Salins, Hyères.

UNE TABLE CONVIVIALE

Devanture terracotta, fresque murale de Clothilde Prévost représentant Hyères et sa presqu'île, bar en mosaïque et terrasse planquée sous les canisses : les frères Léo et Martin Himeur, enfants du pays, sont à la tête des Minots de la garrigue, restaurant convivial ouvert à l'été 2025, qui célèbre la Méditerranée, l'agriculture locale et les poissons de la région issus de petites pêches.
37, avenue Alphonse-Denis, Hyères, tél. : 04-23-14-32-61.

DES CRUS CLASSÉS

Autour d'une gentilhommière du XVII^e siècle, le domaine viticole familial du Clos Cibonne est travaillé en bio depuis 2020 par la cinquième génération. Le tibouren, un cépage traditionnel du bassin méditerranéen, prédomine ici dans l'élaboration de crus classés. Le matin, la cave s'ouvre à la visite et à la dégustation de ses

côtes-de-provence rosés et rouges, élevés en foudre ou en barrique.
Du lundi au vendredi, de 9 heures à midi ou sur rendez-vous, chemin de la Cibonne, Le Pradet (Var), clos-cibonne.com

UN JARDIN EXTRAORDINAIRE

Ancienne propriété du début du XX^e siècle appartenant aujourd'hui au Conservatoire de l'espace littoral et des rivages lacustres, le Domaine du Rayol est un espace naturel protégé de 20 hectares (dont 7 ha ouverts à la visite), avec restaurant, librairie et pépinière. S'y épanouit la flore de différentes régions du monde - Chili, Californie, Australie... Un concept de jardin en mouvement développé par son créateur, le paysagiste, botaniste, entomologiste, biologiste et écrivain Gilles Clément.
Avenue Jacques-Chirac, Le Rayol-Canadel-sur-Mer (Var), domainedurayol.org

UNE BOUTIQUE CHIC ET POINTUE

Il fallait bien deux espaces pour abriter les amours anticonformistes de Kai Kühne, ex-styliste de mode

de l'avant-garde new-yorkaise au sein du collectif As Four : sous le nom de « Banane d'or », une galerie où exposer des artistes (dernièrement, la photographe Katerina Jebb) et une immense boutique dotée d'une sélection exclusive de créateurs et de marques choisis pour leur originalité - Comme des garçons, Rudi Gernreich, Telfar... On y trouve aussi des objets curieux, des parfums rares et du design vintage.
13, rue du Soldat-Ferrari, Hyères, @bananedor

DES ASSIETTES FLAMBOYANTES

Cyril Aveline et Sakina Salhi cherchaient le soleil et la mer. Ils ont jeté l'ancre à 1,50 mètre des bateaux du port de plaisance. Lui, natif du Mans, passé par les brigades des grandes tables, fondateur des Bistronomes, à Paris, trois fois finaliste du championnat du monde de pâté en croûte, élabore chez Hestia, à la flamme essentiellement, une cuisine brute d'inspiration méditerranéenne, à base de produits locaux et de viandes

maturées... Elle, la Marseillaise formée à la sommelierie chez Vantre, à Paris, travaille avec passion une carte de vins vivants.
Quai d'honneur, Bormes-les-Mimosas (Var), hestia-bormes.eatbu.com

DES BALADES NATURALISTES

L'une des particularités de la commune d'Hyères est son patrimoine salinier. Les vieux salins qui longent la côte en direction de La Londe-les-Maures sont accessibles par un itinéraire aménagé. On pénètre celui des Pesquiers, situé sur le tombolo double de la presqu'île de Giens, du côté de La Capte. Ou par la « route du sel », fermée aux voitures de novembre à mai, soit 4 kilomètres entre des marais salants abritant des centaines d'espèces d'oiseaux et les dunes de la plage de l'Almanarre, paradis des kitesurfeurs.
Renseignements sur metropoletpm.fr ou à l'Espace nature des salins d'Hyères, tél. : 04-94-01-09-77.





PRENDRE LE TEMPS en Auvergne-Rhône-Alpes

De Lyon, capitale de la gastronomie, aux sommets des Alpes dominés par le mont Blanc, des volcans d'Auvergne aux terres ensoleillées de la Drôme et de l'Ardèche, la région Auvergne-Rhône-Alpes cultive les contrastes. Ici, chaque horizon offre une nouvelle perspective : on passe de la majesté des fleuves millénaires à l'intimité des ruelles médiévales, de l'effervescence des festivals au silence des cathédrales, de la chaleur d'une table étoilée à la fraîcheur d'une cascade dissimulée. Une région aux mille visages où chaque séjour devient une exploration, chaque rencontre une célébration.



MONTÉLIMAR : LA PARENTHÈSE SOLAIRE

Et si, ce printemps, le vrai luxe était de ralentir ? À Montélimar, au cœur de la Drôme et aux portes de la Provence, changez de tempo. Flânez sur le marché provençal aux couleurs éclatantes, savourez un nougat artisanal encore tiède, laissez-vous porter par la lumière dorée des ruelles. Au Musée d'Art Contemporain, l'exposition « Voyages au Levant » de Nicolas

Bouvier invite à l'évasion. Puis prenez de la hauteur au château médiéval : depuis le chemin de ronde, la plaine de la Valdaine s'étire, apaisante. Autour, Allan, Rochefort-en-Valdaine, La Laupie ou Marsanne révèlent leurs villages perchés et vestiges anciens, offrant des panoramas intimistes et des couchers de soleil flamboyants. À chaque détour, le temps se suspend : voilà toute la magie du slow tourisme.



CC-Cinepanou

VALENCE ROMANS : L'ÉCHAPPÉE BELLE À VÉLO

Ici, le voyage commence sur les quais de gare. À seulement 2h15 de Paris, 1h de Marseille et 30 minutes de Lyon, le territoire de Valence-Romans s'impose comme le point de départ idéal pour une escapade au vert. Depuis Valence, enfourchez votre vélo et filez vers les quais du Rhône, entre terrasses animées et douceur méridionale. Cap ensuite sur les grands itinéraires cyclables : la mythique ViaRhôna déroule ses paysages face aux coteaux ardéchois, tandis que La Belle Via

longe l'Isère avec le Vercors en toile de fond. En chemin, accordez-vous une halte gourmande pour savourer une Pogne de Romans, avant de pousser la porte de la Cité de la Chaussure, témoin du savoir-faire artisanal qui fait battre le cœur de Romans-sur-Isère. Liaisons TER fluides, location de vélos facilitée : une épopée douce qui invite à ralentir et à goûter pleinement au plaisir de voyager autrement.



CC-Cinepanou

VIARHÔNA : POURSUIVRE L'AVENTURE JUSQU'À LA MER

Imaginez 815 km de liberté, des paysages alpins jusqu'aux plages de la Méditerranée. ViaRhôna est bien plus qu'un itinéraire cyclable : c'est une épopée le long d'un fleuve qui façonne les paysages et les cultures depuis plus de 2 000 ans. Au départ des sommets de Savoie, le parcours serpente entre gorges sauvages et cascades avant de s'offrir une escale vibrante sur les quais de Lyon. Plus au sud, le relief s'adoucit entre les vergers de la Drôme et les falaises d'Ardèche, parfaits pour une échappée en famille entre la Cité du Chocolat et les passerelles himalayennes. Enfin, l'air s'iode : la Camargue dévoile ses salins, ses manades et ses flamants roses, avant de rejoindre la mer à Port-Saint-Louis-du-Rhône. Que l'on vienne chercher le défi sportif, la complicité d'un week-end à deux ou l'émerveillement des enfants, chaque coup de pédale raconte une nouvelle histoire. Une parenthèse où la nature sauvage répond à l'élégance des cités historiques. www.viarhona.com



CC-Cinepanou



CC-Cinepanou

Steak poêlé, avec brocoli et pesto

Toutes les deux semaines, le photographe américain Jesse Jenkins, créateur du compte Instagram Another Day in Paradise, concocte pour "M" une de ses recettes inspirées et décontractées.



01. Mettre l'ail et une pincée de sel dans un mortier et pilonner jusqu'à obtenir une texture lisse. Saler généreusement les steaks des deux côtés au moins une heure avant la cuisson. L'idéal est de les laisser au réfrigérateur (sans les couvrir), pendant une nuit.

02. Ajouter le basilic frais et les pignons de pin grillés, puis continuer à piler tout en versant de généreuses cuillerées d'huile d'olive.

03. Terminer par le jus de citron frais et le parmesan râpé, selon son goût. Vérifier l'assaisonnement. On peut aussi réaliser cette préparation dans un robot ménager, mais la saveur et la texture obtenues avec un mortier et un pilon sont préférables.



04_Faire chauffer une poêle avec suffisamment d'huile pour en recouvrir le fond. Lorsqu'elle commence à fumer légèrement, y placer les steaks en posant un poids dessus. S'ils sont assez fins, on peut les retourner une seule fois, lorsqu'une belle croûte s'est formée.



05_Réserver les steaks et les laisser reposer 10 minutes pendant la préparation du brocoli. Dans la même poêle, à feu moyen, ajouter ce dernier avec du sel et du poivre.



06_Poser un poids sur le brocoli pour l'aplatir et laisser cuire d'un côté pendant environ 10 minutes. Il doit être bien doré, tendre, et conserver une couleur vive sur le dessus. Une fois retiré du feu, ajouter un filet de jus de citron frais et un peu de fleur de sel.



07_Trancher finement les steaks en biais.



08_Dresser l'assiette avec les morceaux de viande, le brocoli et le pesto.

INGRÉDIENTS (POUR 2 À 3 PERSONNES)

2 steaks de 250 g
(de type entrecôte ou bavette),
1 grosse tête de brocoli violet,
1 bouquet de basilic,
1 cuillerée à soupe de pignons
de pin grillés,
1/2 gousse d'ail,
2 à 3 cuillerées à soupe
d'huile d'olive,
parmesan râpé,
jus de citron frais,
fleur de sel, poivre.

Retrouvez la recette vidéo sur @m_magazine
en collaboration avec @adip_food

SERVICE GAGNANT

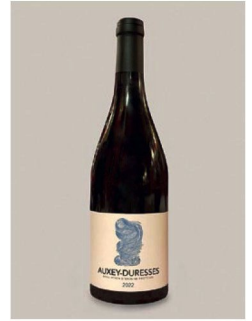
Le photophore

Les arts de la table ont une place centrale dans notre quotidien. Cette semaine, ce porte-bougie qui diffuse une lumière douce et flatteuse.

CE RÉCEPTACLE EST un léger malentendu. À l'origine, c'est une lanterne, une lumière que l'on transporte pour éviter de finir dans un fossé. Une chose utile. Rien à voir avec un objet de table ou un accessoire d'ambiance. Cette lumière portable éclaire à peine de quoi deviner le contenu de son assiette. Or, « pour que l'éclairage soit efficace, il faut que la bougie monte à hauteur de visage », explique Jean-Michel Garric, conservateur du Musée des arts de la table de l'abbaye de Belleperche, dans le Tarn-et-Garonne. Avant l'arrivée de l'électricité domestique, le dîner demandait donc un minimum de logistique lumineuse, avec, au XVIII^e siècle, des flambeaux dressés devant chaque convive ou une paire de candélabres à cinq bras aux extrémités de la table, capables de tenir toute la soirée. La flamme intérieure du photophore, trop timide et trop basse, est l'exact opposé. Jusqu'à ce que l'efficacité de l'ampoule d'Edison lui redonne une raison d'être. Quelques décennies plus tard, avec l'arrivée du design scandinave, « le photophore entre dans le registre purement décoratif », rappelle le conservateur. Et trouve sa place au cœur de la table. Car la bougie conserve un avantage difficile à remplacer : elle flatte le teint. Les peaux gagnent en chaleur, les traits se détendent et tout le monde a meilleure mine. Même les bijoux et l'argenterie entrent dans leur moment de gloire. A tel point qu'aujourd'hui, les fabricants de bougies en font un prolongement naturel de leurs collections. Le photophore n'éclaire pas vraiment mais, selon sa matière, ses effets changent. En cire pleine, il produit une lueur diffuse et adoucie de l'intérieur. En verre teinté, il la colore légèrement. En verre facetté, il fragmente et démultiplie les sources lumineuses et dessine sur la table des taches étincelantes instables. « Le photophore est un élément de décoration, il permet de jouer avec la lumière et de faire de jolis reliefs », affirme Marie-Christine Pierrain, fondatrice des Verreries des lumières. Ceux qui désirent un halo plus mouvant encore feront danser des bougies flottantes dans des modèles larges remplis d'eau. Le jour venu, ils pourront aussi servir de petits vases. (M) Julie Lasterade | Illustration Furze Chan



Illustration d'après le grand modèle du photophore Côtes plates, du studio Jean-Marc Gady pour Diptyque, 460 €, diptyqueparis.com



DÉBIT DE BOISSON

Pépité écarlate

Dans la journée, Jonathan Belhassein réalise des vidéos consacrés au vin et aux spiritueux et part à la rencontre de vigneron. Le soir, le trentenaire aux 34 400 followers sur Instagram est sommelier chez Castel (depuis trois ans), après être passé par des maisons comme Ducasse ou Robuchon. Dans l'hôtel particulier de la rue Princesse, à Paris, il s'occupe des achats de vins et de spiritueux pour le restaurant et la boîte de nuit. « Tous les dix jours, il faut que je renouvelle la carte pour proposer de nouvelles pépites à nos clients réguliers. Les régions les plus prisées sont la Bourgogne, le Rhône ou le Jura. Mon défi est de trouver des vins à des prix attractifs », explique le sommelier. Récemment, il a mis la main sur une cuvée confidentielle, un pinot noir de la côte de Beaune du village d'Auxeys-Duresse, à côté de Meursault, en Bourgogne. « J'adore ses notes de cerise et de rose fanée et ses tanins soyeux si légers qu'il se marie très bien avec des poissons, comme une daurade juste saisie, un turbot rôti ou même du thon mi-cuit », ajoute-t-il, l'œil pétillant de gourmandise. (M)

Laure Gasparotto

AUXEY-DURESSSES SUR MELIN,
DOMAINE DUGAT-PY, ROUGE, 2022, 95 €.
@JONATHAN_BELHASSEIN

Un balcon sur la Méditerranée en bord de Seine

Très attendue, Meïda, la brasserie du gagnant de “Top Chef” 2021, Mohamed Cheikh, met à l’honneur une cuisine franche où brillent mezze, keftas et moghrabieh, forgée par ses racines algériennes et ses voyages de l’Italie au Levant.

MIDI TRENTE. C’est le coup de feu chez Meïda. En cuisine, derrière la porte battante à hublot, les bons de commande, criés à voix haute, rythment les envois. Toutes les trente secondes environ, une nouvelle assiette file sur le long passe en Inox, avant d’atterrir entre les mains de Mohamed Cheikh. Copropriétaire, avec le Groupe Bertrand, de cette grande brasserie ouverte il y a bientôt deux ans, place de la République, à Saint-Ouen-sur-Seine (Seine-Saint-Denis), le chef réceptionne les plats, jauge d’un coup d’œil leur dressage, puis apporte la touche finale. Face à lui, une vingtaine de condiments dans des petits bacs : pois chiches frits, câpres croustillantes, olives de Kalamata, oignons rouges vinaigrés, sumac, piments doux...

À sa gauche, Alain Grandt veille au grain. Concentré, derrière son épaisse barbe rousse, le binôme de Mohamed Cheikh, chef en poste et complice de longue date, peaufine une purée façon *cacio e pepe*. À la surface d’un ramequin, une couche de pecorino passe au chalumeau. La masse fond, dore, puis crouille joliment. En quelques minutes, une dizaine d’assiettes s’accumulent sur les plateaux des serveurs. Hissés sur leurs épaules, les plats filent vers la salle, offrant une mosaïque de couleurs vives : gnocchis alla puttanesca nappés d’une sauce tomate rouge orangé ; un bar en ceviche baignant dans une sauce à la framboise relevée de piquillos et de graines de moutarde ; ou encore du lieu jaune frit en feuille de brik, posé sur une rémoulade à la tomate confite, cumin et origan – quelque part entre le brik maghrébin et la *fish and chips* de comptoir.

Chez Meïda (une variation du mot *maïda*, qui signifie « table » en arabe littéral), le volume donne le vertige. La hauteur sous plafond (10 mètres, peut-être 15 mètres) aspire le regard jusqu’à la mezzanine. Partout dominant des teintes chaudes : terre de Sienne, ocre, ambre. Sur les murs, de larges panneaux en tuile de terre cuite dessinent une fresque minérale, tandis que des cactus s’échappent des balcons en cascades graphiques. En contrebas, la lumière des grandes baies vitrées inonde la salle et accroche les assiettes. C’est midi-là, près de 160 convives occupent les lieux : habitués, familles, groupes d’amis – et nombre d’employés de bureau, les entreprises Neubauer, Samsung ou L’Oréal étant établies à proximité.

Grandt à Fontenay-sous-Bois dans un milieu populaire, Mohamed Cheikh s’est construit à rebours

L’ADRESSE

Meïda, 10, place de la République, Saint-Ouen-sur-Seine (Seine-Saint-Denis), tél. : 01 77 37 85 33, meïda.fr

LE SENS DU DÉTAIL

À l’étage, sur la mezzanine, un espace aménagé pour boire le thé, avec tables basses, tapis et coussins persans.

À COMMANDER EN PREMIER

Une sélection de mezze (houmous, caviar d’aubergine) parmi lesquels une délicieuse omek houria (salade de carottes tunisienne avec œuf, thon et épices).

L’ADDITION

Menu déjeuner à 19,50 €. À la carte, mezze, entrées, plats et desserts, de 5,50 € à 23,50 €.



Cuisse de poulet grillée, sauce à la cacahuète et huile aux épices merguez.

des trajectoires attendues. Élève dissipé, peu en phase avec l’école, il est dirigé très tôt vers la voie professionnelle ; une orientation souvent vécue comme une mise à l’écart. Lui y trouve un cap : *« J’ai toujours eu une relation particulière avec la nourriture, depuis tout petit... Et ce qui est marquant, c’est que, contrairement à mes camarades de classe, j’étais plus intéressé par “Bon appétit bien sûr” [l’émission culinaire du chef Joël Robuchon, sur France 3 dans les années 2000] que par les dessins animés »*, raconte-t-il. Ce qu’on lui présentait comme une contrainte devient, en même temps que le goût, une vocation. Mohamed Cheikh s’accroche, et croise la route de Jérôme Bancetel, au Lucas Carton d’Alain Senderens, qui lui offre sa chance. S’ensuit un parcours exigeant, des cuisines de palaces parisiens (Royal Monceau, Shangri-La) aux premières responsabilités (les restaurants du Sofitel, à la Défense, ou du Drugstore Publicis), avant la mise en lumière, en 2021, avec sa victoire dans l’émission « Top Chef ».

Meïda est son premier restaurant. Un lieu scruté, attendu, presque programmé pour une cuisine démonstrative. Le chef prend le contre-pied. Ici, pas d’assiettes tirées à quatre épingles ni d’intitulés à rallonge, mais des propositions brutes, reconfortantes, qui ne cèdent rien à la technique. Mohamed Cheikh revendique un rapport direct aux saveurs méditerranéennes, celles forgées dès l’enfance, lors de ses séjours à Mostaganem, en Algérie (pays natal de ses parents, dont il a aussi la nationalité) – mais aussi au fil de voyages en Crète, en Italie, au Maroc, au Liban ou en Provence. Un héritage que l’on retrouve au fil de cette carte d’une quinzaine de plats, renouvelée tous les trois mois, qui donne envie aussitôt qu’on la prend en main. Notre commande arrive : une cuisse de poulet grillée – peu croustillante et chair ultra-tendre après une longue marinade dans du lait ribot – nappée d’une sauce à la pâte de cacahuète relevée d’une huile aux épices merguez. À côté, des keftas marocaines (viande hachée de bœuf, oignon, persil, cannelle), puis un bol de moghrabieh (ces pâtes sphériques appelées « couscous levantin ») mêlant petits pois, crème d’aïl et coulis d’épinards. Le plat pourrait paraître un peu trop salé. *« Sur certaines préparations, j’aime assaisonner jusqu’à la limite de la saturation, explique Alain Grandt. Cela donne des goûts marquants, qui frappent et restent en bouche très longtemps... »* C’est vrai qu’on y pense encore. (M) Texte et photo Léo Bourdin



EMPREINTE VÉGÉTALE

Le grand mauve

TEXTE Julie Lasterade
PHOTO Letizia Le Fur

ZONE DE PRÉDILECTION

Les expositions au sud et à l'abri du vent.

FLORAISON

En avril-mai, avec parfois un retour en juillet-août.

ENTRETIEN

La taille est impérative, en réduisant les rameaux latéraux à trois nœuds, à la fin de l'hiver ou au début du printemps pour favoriser les fleurs et contenir la plante.

AIME

Les sols pauvres, qui stimulent sa floraison.

N'AI ME PAS

Les sols calcaires.

UNE GLYCINE ne se plante pas à la légère. Elle pousse vite, cavale et n'a aucune intention de s'arrêter. Ses branches partent dans tous les sens, prêtes à prendre une maison ou n'importe quel support en otage. Ce n'est pas tout à fait une métaphore. Cette liane soulève les gouttières, s'infiltré sous les tuiles, contourne les obstacles, « *étrangle les barrières* », met en garde Mary Fruneau, présidente de la section arbres et arbustes d'ornement de la Société nationale d'horticulture de France. Et finit par les avaler si elle n'est pas un peu domptée. Sur un mur exposé au sud, elle peut couvrir 10 mètres en quelques années. Les plus flamboyantes viennent d'Asie. *Wisteria sinensis*, très commune en Europe, aurait été rapportée de Chine par un aventurier et botaniste au début du XIX^e siècle. *Wisteria floribunda*, originaire du Japon, laisse pendre ses grappes, parfois longues de plus de 1 mètre, comme des lustres végétaux. À côté, l'américaine *Wisteria frutescens* semble presque raisonnable. Trop. Le Festival des glycines de Montchat, à Lyon, qui recense près de 400 espèces toutes variétés confondues, accrochées aux façades, déroulées sur des pergolas, ou alanguies sur des clôtures, ne compte qu'une seule américaine. Même les botanistes de l'université Harvard, qui comptaient sur leur compatriote ligueuse pour étudier la croissance des glycines, ont désavoué *Wisteria frutescens* : « *Ce projet s'est avéré impraticable, car cette espèce est difficile à trouver dans la nature et moins vigoureuse, et spectaculaire, que les espèces asiatiques.* » Il existe une autre façon de la distinguer. Les variétés américaine et chinoise s'enroulent dans le sens inverse des aiguilles d'une montre, quand la glycine japonaise choisit l'autre direction.

Quels que soient son sens giratoire et sa variété, la glycine acceptera d'épouser une tonnelle, d'adopter la forme d'un arbre ou de flouter le cadre d'une fenêtre. Mais tous les jardiniers le disent, avec cette grimpante volubile, mieux vaut ne pas négocier. Elle se taille au sécateur et sans état d'âme. En échange de quoi, la glycine offre trois semaines de spectacle « odeur et lumières ». En avril-mai, ses grappes mauves, parfois blanches ou d'un violet presque noir, tombent en cascades de 30 centimètres, attirent les abeilles par milliers et embaument les rues d'un parfum qui fait faire demi-tour aux promeneurs. À tel point que New York, Londres, Paris ou Tokyo doivent, chaque printemps, répondre à la même question : où voir les plus belles glycines en ville ? (M)

10/11/12
JUILLET
2026

Penser. Débattre.
Cultiver. Partager.



FESTIVAL
international
DE JOURNALISME

10^e ÉDITION COUTHURES-SUR-GARONNE

Le Monde	NouvelObs	Télérama'	Courrier international	IHUFFPOSTI	LA VIE
 Nouvelle-Aquitaine	 LOT-ET-GARONNE Le Département de la Vallée du Sud-Ouest	 Val de Garonne Agglomération	 Marwanne LE DÉPARTEMENT DE GARONNE	 AANA ASSOCIATION CULTURELLE NOUVELLE-AQUITAINE	 Soutenu par LE MINISTÈRE DE LA CULTURE Liberté Égalité Fraternité
 Interfel	 VIGNOBLES DU SUD-OUEST LE DÉPARTEMENT DE GARONNE	 Les Paysans de Rougeline	 LaScam*	 CFC @	 CORRIERE DELLA SERA
 LE TEMPS	 The Guardian	 RBF	 FAR-OUEST REVUE	 SUD-OUEST	 EL PAÍS
				 ici Nouvelle-Aquitaine	 france.tv

VOIR ÉCOUTER PARTAGER

Festivals de musique, expositions de peinture, ouvertures de boutique, salons ou signatures... Chaque semaine, "M" vous propose sa sélection de rendez-vous et d'adresses, à Paris et partout en France.

ART ET ARTISANAT

« LES CRITIQUES »,
JEAN ET NICOLAS JULLIEN
GALERIE MASUREL, LYON

Jusqu'au 23 mai

Le peintre et illustrateur Jean Jullien s'est fait remarquer avec ses dessins humoristiques et stylisés aux contours noirs sur fonds de couleur et ses tableaux de scènes quotidiennes aux teintes joyeuses. Son frère cadet, Nicolas Jullien, sculpte dans du tilleul des personnages ou animaux d'environ 30 cm, qu'il peint. Les deux partagent plus que leur atelier parisien, ils ont aussi un même goût pour les histoires et une palette très proche. Ils se nourrissent mutuellement et se critiquent pour mieux construire leurs œuvres. D'où l'idée « Les critiques », où les peintures de l'un sont soumises au regard des statuettes de l'autre, allongées, accroupies, seules ou en couple.

25, RUE AUGUSTE-COMTE, LYON 2^e
(RHÔNE), GALERIE-MASUREL.COM,
@JEAN_JULLIEN@NICOLAS_JULLIEN

« SAILTING TO NOWHERE »,
KEVORK MOURAD,
GALERIE DOMINIQUE FIAT,
PARIS

Jusqu'au 31 mai

En mai, la Galerie Dominique Fiat a démenagé du Marais et investi un ancien atelier d'art de la table caché dans une belle cour du 10^e arrondissement. Pour sa quatrième exposition, elle reçoit, sous une immense verrière, les tentures de Kevork Mourad. L'artiste et performeur arménien, né en Syrie en 1970 et établi depuis vingt-cinq ans à New York, présente aussi actuellement une installation à l'Institut du monde arabe à l'occasion de l'exposition « Esclaves en Méditerranée, XVII^e-XVIII^e siècle » (jusqu'au 19 juillet). Son procédé reste le même : il peint à l'encre de Chine et à l'acrylique des architectures et des formes aux influences médiévales et moyen-orientales sur de grandes toiles dont il découpe le blanc des motifs au cutter pour créer un relief. Fidèles à son travail sur la mémoire du peuple arménien, ses œuvres évoquent l'errance des déracinés. Performance picturale le 19 mai à 19 h 30, dans le cadre du Paris Gallery Weekend. Contacter le 01-40-29-04-62 pour obtenir le code d'entrée.

12, RUE MARTEL, PARIS 10^e,
DOMINIQUEFIAT.COM

« CHARLOTTE PERRIAND,
LA MONTAGNE RE-CRÉATIVE »,
MUSÉE DE GRENOBLE, GRENOBLE

Jusqu'au 23 août

Célèbre pour ses meubles fonctionnels et modulables autant que pour ses constructions, notamment la station de ski des Arcs dans les Alpes (entre 1967 et 1989), l'architecte et designer Charlotte Perriand (1903-1999) est moins connue en tant que photographe. C'est cette partie de son travail que le Musée de Grenoble met en avant, grâce à une donation récente des archives Charlotte Perriand. Réalisées de 1927 à 1938, ces 59 photographies en noir et blanc rappellent le rôle fondamental de la montagne dans ses créations. Elles révèlent son obsession pour les courbes géométriques saisies dans la nature et sa passion pour le mobilier rural, dont témoigne le tabouret Berger (1953), calqué sur les chaises de traite. Les images dialoguent avec une vingtaine de ses meubles, dont certains n'ont jamais été exposés. Entrée libre.

5, PLACE DE LAVALETTE, GRENOBLE
(SAVOIE), MUSEEDEGRENOBLE.FR

MODE ET LIFESTYLE

GUBI HOUSE PARIS, PARIS

Fondée en 1967, la maison de design danoise réputée pour ses éditions contemporaines et ses rééditions de mobilier du XX^e siècle, dont les fauteuils Pierre Paulin et les luminaires Greta Grossman, inaugure son premier showroom en France, à Paris, près du parc Monceau. Pour chacun de ces lieux, la marque s'imprègne de l'esprit de la ville où elle s'établit.

Si, à Copenhague, sa ville d'origine, elle a trouvé refuge dans un ancien entrepôt, à Paris, elle investit un duplex haussmannien tout en volumes et moulures avec des œuvres d'art sélectionnées par la Galerie Allen (Paris 3^e).

Dans l'appartement – visite sur rendez-vous – sont agencés les meubles emblématiques de la maison, comme la Beetle Dining Chair (2013), une chaise rembourrée, dont les lignes courbées s'inspirent du scarabée, conçue par le duo dano-italien GamFratesi.

81, RUE DE MONCEAU,
PARIS 8^e, GUBI.COM

PAOLINA CAFFÈ, PARIS

À deux pas de la place des

Vosges, le Paolina Caffè propose une pause milanaise. Son fondateur, Nicolò Taillason, a voulu recréer l'esprit des comptoirs traditionnels du nord de l'Italie, comme celui que ses grands-parents tenaient dans la capitale lombarde. Dès 8 heures (9 heures le week-end), le lieu de poche s'éveille avec un *vero espresso*, un vrai café bien serré, puis s'anime tout au long de la journée. Debout ou assis en terrasse, on déguste sur le pouce bomboloni (petits beignets), tramezzini (petits sandwiches à la mozzarella), focaccia ou cannoli fourrés au chocolat ou à la vanille. Jusqu'au moment de l'incontournable *aperitivo* avec un vin italien ou un negroni, au coucher du soleil (ouvert tous les jours jusqu'à 20 heures).

42, RUE DE TURENNE, PARIS 3^e,
@PAOLINA_CAFFE

TAMSA, COLLABORATION
EXCLUSIVE, MAISONS DU
MONDE x SARAH PONIATOWSKI

À partir du 6 mai

Sarah Poniatowski signe une première collaboration avec l'enseigne de mobilier et de décoration Maisons du monde. Pour cette collection estivale, l'architecte d'intérieur et designer française est allée chercher l'inspiration sous le soleil de Tamsa, un village marocain qui lui est cher. Imprégnée de l'artisanat local, la ligne de meubles dedans-dehors s'appuie sur des teintes terracotta ponctuées de safran et de turquoise. Méridienne en métal aux lignes arrondies et aux coussins moelleux, vase en terre cuite ou encore panier en jonc de mer, les 31 pièces offrent un voyage immobile pour colorer l'été. Édition limitée, en vente dans une sélection de magasins et sur le site de la marque.

MAISONSDUMONDE.COM

MAISON TRABUC, MARSEILLE

Située près du Vieux-Port, la maison Trabuc, avec sa grande devanture rouge surmontée d'un gigantesque tampon, fête ses 130 ans. L'institution de la cité phocéenne est spécialisée dans la fabrication sur mesure de tampons en caoutchouc, cachets de cire et gravures. Odile et Sébastien Couvin l'ont rachetée en 2019, soucieux de faire vivre ce savoir-faire artisanal. Labellisée Entreprise du

patrimoine vivant, la maison réalise des plaques émaillées, des découpes de pochoirs, des cartes de visite avec logo gaufré, ou encore des fers en bronze pour marquer les viennoiseries.

31, RUE REINE-ELISABETH, MARSEILLE 1^{er},
TRABUC3.COM

NATURE ET CULTURE

« HUBERT ROBERT & FRAGONARD,
LE SENTIMENT DE LA NATURE »,
MUSÉE DE VALENCE – ART
ET ARCHÉOLOGIE, VALENCE

Jusqu'au 21 juin

Le Musée de Valence donne à voir sous un angle nouveau le peintre Hubert Robert (1733-1808), connu pour ses tableaux de ruines, et Jean-Honoré Fragonard (1732-1806), célèbre pour ses scènes libertines. Les deux artistes français sont aussi de remarquables paysagistes, passionnés de botanique. De leur rencontre à Rome, à l'Académie de France en 1756, jusqu'à la fin de leur carrière, les deux amis n'ont cessé d'échanger à travers le prisme de la nature. Quatre-vingts dessins, gravures et peintures mis en regard avec des maîtres qui les ont influencés, comme François Boucher, témoignent de cette émulation artistique.

4, PLACE DES ORMEAUX, VALENCE
(DRÔME), MUSEEDEVALENCE.FR

JARDIN DE LA PETITE ROCHELLE,
RÉMALAR-D'EN-PERCHE

Jusqu'au 31 août

Créé par la sculptrice et graveuse Hélène d'Andlau il y a cinquante ans, avec la complicité de son oncle, le prince russe Peter Wolkonsky, créateur du jardin de Kerdalo, en Bretagne, La Petite Rochelle a une âme particulière. Ce jardin poétique, situé dans le village de Rémalar-d'en-Perche, invite à la contemplation sur plus de 1 hectare, parsemé de rhododendrons, palmiers ornementaux et arbres rares. Depuis la disparition d'Hélène Andlau, en 2020, sa fille, Laurence de Bonneval, veille sur la richesse botanique des lieux : plusieurs centaines d'espèces et sont réparties dans une succession de dix jardins, où chaque parcelle offre son atmosphère sublimée de bassins, grottes et sculptures. Ouvert jusqu'à fin août et sur rendez-vous.

22, RUE DU PRIEURÉ,
RÉMALAR-D'EN-PERCHE (ORNE),
LA-PETITE-ROCHELLE.FR

le goût de m

Chaque vendredi, une personnalité raconte son rapport au goût
au micro de Géraldine Sarratia, présentatrice et productrice du podcast "Le Goût de M".
Cette semaine, on parlera...

**Passeur
"Hit Machine"
Trompe-l'œil
Dissonance
Aulnay-sous-Bois
Spice Girls
Thym
Kerouac
Golem
Nymphettes**

...

... AVEC LE CHANTEUR ET PAROLIER DE FEU! CHATTERTON, AU FESTIVAL WE LOVE GREEN, LE 5 JUIN

ARTHUR TEBOUL

Le podcast «Le Goût de M» est disponible sur toutes les plateformes et sur la page lemond.fr/le-goût-de-m
Production et présentation : Géraldine Sarratia (Genre idéal) | Préparé avec l'aide de Diane Lisarelli, Marjorie Murphy et Juliette Savard
Réalisé en alternance par Emmanuel Baux, Guillaume Girault, Anaïs Reinhardt et Benoît Thuault | Musique : Gotan Project

Mots croisés N°763
PHILIPPE DUPUIS

	1	2	3	4	5	6	7	8	9	10	11	12	13	14	15
I															
II															
III															
IV															
V															
VI															
VII															
VIII															
IX															
X															
XI															
XII															
XIII															
XIV															
XV															

HORIZONTELEMENT I Ce ne sont que d'assez vagues vues de l'esprit. **II** Vol organisé. Produit de beaux blancs et de bons rouges. **III** Grand dieu germanique. Liaisons rapides. Enfilé. Encadrent le laboureur. **IV** Tout un drame à Tokyo. En mer Égée. Se rapporte aux tissus glandulaires. **V** Fouille dans le fond des pavillons. Le samarium. Préposition. **VI** Le bon compte chez les nains et le pêcheur. Couche légère. Négation. **VII** Éliminèrent. Désira et convoita. **VIII** Manque totalement de respect et de politesse. **IX** Flotte en fin de carrières. Cordes iraniennes. En crise. **X** Dans nos habitudes. Île. Manifesterai mon humeur. **XI** Entourai étroitement. Vivent de leurs gages. **XII** Mis en fuite. Nicolas est le dernier. Grande page d'histoire. Lieu de grève. **XIII** Un ancêtre pour le PS. Pollueurs appelés à disparaître. En berne. **XIV** Glacent le sang et font dresser les cheveux. Compositeur belge, proche de Mallarmé. **XV** Le temps de délibérer. Abominer.

VERTICALEMENT 1 A priori bien informées pour voir venir. 2 Ses propos n'ont ni queue ni tête. S'octroie une bonne prise. 3 Droit au sommet. Pratique l'ouverture. Droits aux cimetières. 4 Patibulaire et peu fréquentable. Matois et pas plus fréquentable. 5 Ouverture de compte. Accord d'en bas. Attendent les plongeurs. Paresse sous les tropiques. 6 S'adresse à vous en particulier. Image sans son ou son sans image. 7 Apprécié des vaches et des pique-niqueurs. Gardien de troupeau. Suiveur hérétique. 8 Entendrait comme avant. Chez les Grecs. Préposition. 9 Point. Fait partir le coup. Hercule et toute sa famille. 10 Personnel. Enfoncé dans le mur. 11 Permettent de réfléchir. Latente et possible. 12 Moment où Morphée ne vous tend pas les bras. Fin de dictée. Risque de se briser. 13 Chez Jojo. Doit être protégée à la source. Chaude période. Le krypton. 14 Expressionniste allemand. Se nourrit d'excréments et de déchets végétaux. 15 Va plus loin et plus haut dans l'espoir de l'emporter.

Solution de la grille n°762

HORIZONTELEMENT I Buissons-ardents. **II** Ancêtre. Bouquet. **III** Cation. Gratuite. **IV** Tien. Je. As. Isar. **V** Erremets. Ope. **VI** Réé. Ornai. Tatou. **VII** Salée. Vit. Tut. **VIII** Or. Besace. Éiéta. **IX** Levas. Gus. Rosit. **X** Olé. Trop. Olt. Ló. **XI** Galbé. Niolo. Pli. **XII** Itou. Média. Ruer. **XIII** Si. Glu. En. Tenué. **XIV** Tonga. Terais. **XV** Encyclopédistes.

VERTICALEMENT 1 Bactériologiste. 2 Unaire. Relation. 3 Itères. Vélo. Nc. 4 Seine. Aba. Buggy. 5 STO. Molesté. Lac. 6 Omrières. Mu. 7 Ne. Ennégone. Bb. 8 Ta. Cupidé. 9 Abrasives. Ointe. 10 Roas. Ola. Ad. 11 Dut. Otterlo. Tri. 12 Équipa. Tôt. Réas. 13 Nuisettes. Punit. 14 Téta. Outilleuse. 15 Sternutoaire.

Sudoku N°763 - EXPERT
YAN GEORGET

						4	2		8
					1		9	6	
	6								
						3	8	1	
		8		9	1	4			2
			5		8				
	7	4			2				5
	8	1		3			4	7	

Solution de la grille précédente

8	6	1	7	3	2	5	9	4
5	2	9	6	8	4	1	3	7
2	7	4	1	5	9	2	8	6
3	8	6	2	7	1	4	5	3
7	4	3	5	8	8	9	2	1
2	1	5	4	9	3	6	7	8
1	5	8	3	2	6	7	4	9
6	9	2	8	4	7	3	1	5
4	3	7	9	1	5	8	6	2

Compléter toute la grille avec des chiffres allant de 1 à 9. Chacun ne doit être utilisé qu'une seule fois par ligne, par colonne et par carré de neuf cases.

Bridge N°763
FÉDÉRATION FRANÇAISE DE BRIDGE

	♠ ADV ♥ D102 ♦ RV109 ♣ D92	
	N	
	O	E
	S	
	♠ 1094 ♥ R64 ♦ D53 ♣ AV108	

Est donneur. Personne vulnérable

	S	O	N	Est
				1♥
Passe	Passe	Contre	Passe	
1SA	Passe	2SA	Passe	
3SA				

Choix multiples

CONTRAT : 3SA par Sud

ENTAME : 8 de Cœur

Vous avez le potentiel pour réaliser neuf levées... à condition que le flanc n'en réalise pas cinq avant.

L'INDICE : Extinction des communications.



Solution avec QR code et sur le site de la Fédération Française de Bridge www.fbridge.fr



UNE HISTOIRE DE...

Grand départ

Chaque semaine, la romancière Aude Walker imagine une fiction à partir d'une œuvre photographique.

SON FILS a tenté de s'imposer jusqu'à la dernière minute. Il a fallu ruser pour partir sans risquer de le retrouver en position fœtale au fond de sa valise à roulettes, à tonner de sa voix éteinte de sermonneur immunisé à l'eau bénite que Paris, pour une femme seule pas habituée à voyager, c'est dangereux, qu'à son âge, franchement, Paris pour un premier voyage hors du pays, quelle idée, il paraît que Paris a beaucoup changé, est-ce qu'elle sait qu'il existe un syndrome de Paris, un trouble psychologique transitoire qui touche les touristes japonais choqués par le fossé existant entre les images idéales de Paris et sa réalité, qu'elle ne sait pas utiliser un GPS, c'est toujours lui qui s'en charge, et puis, elle ne parle pas un mot de français, et qu'est-ce que c'est que cette façon de porter le foulard, c'est absurde. Elle a dû lui mentir sur le jour du départ. Il pense qu'elle part le lendemain à la même heure.

Seule, fantastiquement seule, dans la salle d'embarquement, dans la queue devant la porte F33, les rayons de soleil les inondant elle et les autres voyageurs qui attendent de monter dans l'avion, elle sourit à l'idée de son fils qui va se pointer chez elle, avec sa vieille tête aux yeux avalés par l'alcool et la préten-
pête, le lendemain à 6 heures, pour l'emmener à l'aéroport, c'est sûr. Elle ressent tout sauf de la peur. Une vie à travailler six jours et demi sur sept, bien au-delà de l'âge de la retraite, à la boutique, qui s'est peu à peu vidée de ses clientes préférant toutes désormais commander leurs vêtements sur Internet, tenue par la crainte de ne plus pouvoir mettre de la viande, des légumes et des fruits dans le frigo. À fuir les assauts prédateurs et défouloirs déguisés en amour d'un mari mutique le reste du temps, sauvée par l'angoisse visée au corps de se transformer en



«Nonna», Agrigente, Sicile, 2025, de Giacomo Arrigo.

Une vie à travailler six jours et demi sur sept, bien au-delà de l'âge de la retraite, à la boutique. À fuir les assauts prédateurs et défouloirs déguisés en amour d'un mari mutique le reste du temps.

un tas de ruines ravagées par la tempête. Son mari n'est plus et elle a enfin réussi à vendre sa boutique, pour la moitié du prix préalablement estimé par son con de fils, à une chaîne de coffee shop. C'est l'emplacement, pile en face du jardin,

qui les a ferrés. Que devrait-elle redouter, en quel honneur ? Elle remplace la tige encore souple de la fleur derrière son oreille, la fleur comme une grosse pâquerette rouge, offerte la veille, le jour de la fermeture définitive, par A., le petit-fils de

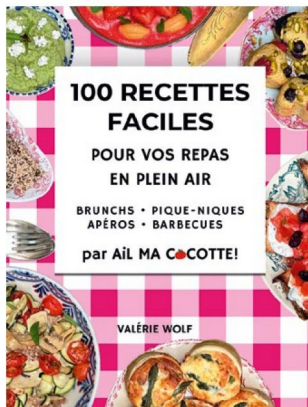
TO, le propriétaire du magasin d'optique, le deuxième commerce de la rue où se trouve sa boutique depuis 1982. Où se trouvait sa boutique : elle va devoir s'habituer à l'imparfait. En fin d'après-midi, alors qu'elle siégeait au milieu des derniers cartons remplis de cintres, avec l'équipe de ménage payée par son fils qui tournoyait autour d'elle, affairée à nettoyer le lieu de sa présence, des années à habiller des femmes pour des mariages, des anniversaires, des enterrements, des rendez-vous galants, il avait passé sa tête restée adorable, malgré les poils noirs qui y avaient poussé pour former une barbe feuillée à l'extrême, et deux sourcils à l'épaisseur de haie au-dessus de ses yeux verts, avec les mêmes manières charmantes qu'il avait petit quand il venait la saluer, discuter avec elle et manger les bonbons à la cerise qu'elle achetait pour les enfants du quartier et surtout pour lui. À 6, 8, 10, 15 ans, le mercredi et le samedi après-midi, il passait sa tête aux cheveux déjà noirs, « Bonjour Nonna », lui souriait de ce sourire connu dans tout le quartier pour son pouvoir d'ensoleillement et, quand il n'y avait pas de clientes, il venait s'asseoir sur le comptoir, laissant ses jambes penduler au-dessus du sol, gobant ses bonbons tout en lui racontant l'école, ses parents, les copains, les filles, le foot. La veille, il était venu avec un bouquet de fleurs rouges, lui souhaitant bon voyage. « Tu vas peut-être nous trouver un beau Français avec plein de cheveux ? »

Au micro, une voix féminine claire annonce l'embarquement du vol pour Paris. Elle resserre le noeud de son foulard en soie plié et porté comme ces actrices françaises des films d'amour en noir et blanc qu'elle regardait la nuit quand tout le monde dormait, prête pour la ville, l'amour et la déception. (M)

LE PREMIER LIVRE D'AIL MA COCOTTE !

Avec 100 recettes faciles pour vos repas en plein air, Valérie Wolf vous invite à célébrer les beaux jours dehors. Inspiré de son blog AIL MA COCOTTE !, ce livre réunit 100 recettes simples et conviviales. Bien plus qu'un recueil de recettes, cet ouvrage propose conseils pratiques et idées inspirantes pour faire du pique-nique un véritable art de vivre.

320 pages – 29 €



SUDELLA

Sudella, marque marseillaise, fait rayonner l'esprit de la Provence à travers des maillots éthiques et colorés. Chaque pièce est dessinée et confectionnée avec soin dans un atelier solidaire au cœur de Marseille. Nos matières certifiées Oeko-Tex respectent votre peau et la planète. Des modèles simples, originaux et pensés pour sublimer toutes les femmes, naturellement.

www.sudella.fr



PISCINES MAGILINE

La nouvelle innovation de Piscines Magiline, Autopilot ajuste automatiquement la filtration de la piscine selon la température de l'eau, le volume du bassin, sa fréquentation ou encore l'environnement. Zero contrainte : le système de filtration sautorégule en continu pour garantir une eau limpide et une température idéale en toutes circonstances.

Plus d'informations sur www.piscines-magiline.fr



© Fred Pieau

MR MARVIS

MR MARVIS ouvre sa première boutique française à Paris. La marque néerlandaise de prêt-à-porter masculin MR MARVIS a annoncé l'ouverture mi-mai de sa première boutique en France au 156 Boulevard Saint-Germain, à Paris. Outre des shorts parfaits pour la saison, la marque propose tout un vestiaire coloré de pantalons, hauts et shorts de bain. Chaque pièce est confectionnée au Portugal à partir de matières de qualité supérieure. Découvrez la nouvelle collection Printemps/Été 2026 en magasin.

www.mrmarvis.com



MONTRES À LA FRANÇAISE : SUIVEZ LE MOUVEMENT !

Montres à la Française est une initiative collective réunissant fabricants, détaillants et réparateurs de montres, unis dans une mission commune : promouvoir l'excellence de l'horlogerie française en valorisant son patrimoine, son savoir-faire et sa créativité.

Trouvez votre prochaine montre et localisez votre boutique sur www.montresalafrancaise.fr et sur Instagram @montresalafrancaise.



LOUIS VUITTON

COLOR BLOSSOM
JOAILLERIE